

Collection **Culture des précédents**

La coopérative Cravirola a marqué toutes les personnes qui l'ont côtoyée et plus largement les milieux militants du début des années 2000. Ses membres se sont posés comme enjeu politique de vivre et travailler autrement et ont choisi comme moyen la coopérative, la paysannerie et la ruralité. Jérémie Lefranc nous livre ici son expérience au sein de cette communauté de vie et de travail. Nous suivons sur dix années la vie quotidienne d'un collectif, rythmée par les activités, les chantiers, les relations en interne comme au voisinage en passant par les questions financières et les choix stratégiques. L'auteur nous embarque dans un récit ancré dans une réalité qui nous est tout autant familière que singulière.

Au niveau médiatique et grand public, les expérimentations autogestionnaires et les vies en communauté sont associées à l'après mai 68. En les reléguant à une période bien définie du passé, nous condamnons ce type d'expériences au statut d'archive et à une bulle temporelle de possibles révolus. Ce texte permet de rappeler le caractère actuel de nombreuses expérimentations autogestionnaires et par la même nourrit et documente la nécessité de repenser nos relations aux autres, à notre environnement et notre rapport à un monde libéral, capitaliste et fini.

Cheville ouvrière de la Coopérative Cravirola entre 2002 et 2012, Jérémie Lefranc a depuis mené une recherche-action consacrée à l'étude des « crises » dans les structures à visées autogestionnaires dans le cadre d'un Diplôme de Hautes Études des Pratiques Sociales (DHEPS).

13€

ISBN : 979-10-95630-28-9



9 791095 630289



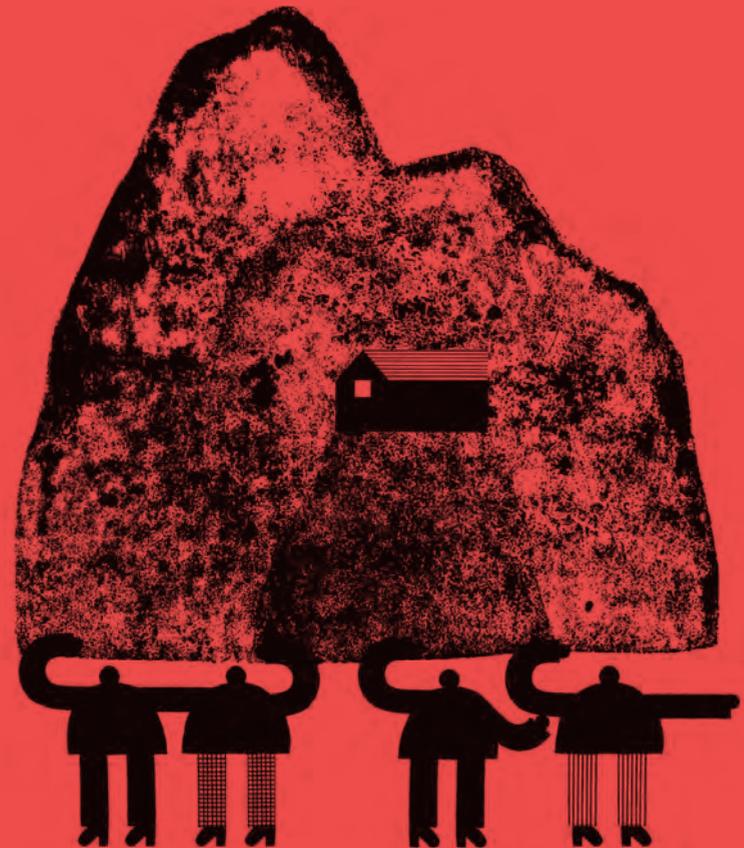
**CRAVIROLA** Une expérimentation politique alliant vie et travail

JÉRÉMIE LEFRANC

# CRAVIROLA

Une expérimentation  
politique alliant vie et travail

Jérémie Lefranc



éditions du commun





Jérémie Lefranc

**Craviola**  
Une expérimentation politique  
alliant vie et travail



---

éditions du commun

---



Les Éditions du commun reçoivent le soutien financier de Rennes Métropole et de la Région Bretagne.

Illustration de couverture : Lucie David

Maquette couverture : Clément Buée – [www.clementbuee.fr](http://www.clementbuee.fr)

Maquette intérieure : Benjamin Roux

Relecture : Émilie Bernard, Sylvain Bertrand, Fabien Gouriou et Benjamin Roux

Éditions du commun – Rennes

[www.editionsducommun.org](http://www.editionsducommun.org)



Cette oeuvre est sous licence Creative Commons :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale –

Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Éditions du commun © janvier 2020

Jérémie Lefranc © janvier 2020

ISBN : 979-10-95630-28-9

Dépôt légal : janvier 2020





*« S'il est vrai que nous ne pouvons vivre qu'une petite  
partie de ce qui est en nous – qu'advient-il du reste ? »*

Pascal Mercier, *Train de nuit pour Lisbonne*,  
Maren Sell Éditeurs, coll. 10/18, 2006.

Vue d'ensemble de la ferme de La Brigue.





## Avant-propos

Entre récit et témoignage, ce texte se propose de relater, d'un point de vue subjectif, un fragment de l'aventure collective autogestionnaire vécue par l'auteur sous le nom de Coopérative Cravirola. Ceci, en vue de faire trace. Car au-delà des généralités et des analyses qu'il est possible d'écrire sur ces sujets (gestion collective, horizontalité, économie au service de l'humain...), le double enjeu d'un tel type de récit est bien de donner la parole aux acteurs qui ont vécu de l'intérieur ces expériences et de continuer à alimenter le fonds culturel commun que celles-ci constituent de manière parallèle au regard, en contrepoint ?, des pratiques sociales dominantes. Une trace donc...



# **I – LA COOPÉRATIVE**

Terrasse et façade de la maison d'habitation.





## Se rencontrer

2000. Nourri de discussions interminables sur l'état du monde – des représentations qu'avec d'autres nous nous en faisons, du moins – je déménage à Nantes pour rejoindre mon amie, où entre deux remplacements en éducation physique, je rencontre l'association Attac, alors dans ses premières années d'existence. Dans cette nouvelle ville, nous poursuivons désormais à quatre les discussions autour de questions de collectif que nous envisagions de monter à l'avenir. Fin 2001, les débats dans le cadre de l'élection présidentielle à venir commencent à s'ancrer de manière récurrente sur le thème hélas, déjà à l'époque, de la sécurité. Il m'apparut intuitivement que cette dernière passait pour moi par gagner davantage d'autonomie – bien plus que par la perspective de croiser davantage de flics, de caméras et de lois liberticides. Et cela dans un sens très concret. Apprendre à se nourrir, à cultiver, à élever des animaux, à les tuer pour les consommer, à se chauffer donc à apprendre à abattre des arbres et à les débiter, apprendre à bâtir, à toucher à la plomberie, à l'électricité, bref... se former d'une certaine façon à ce qui s'apparente beaucoup à un mode de vie paysan. Autrement dit, toucher à tout et n'être spécialiste de rien ! Voilà à quoi ressemblaient mes aspirations de l'époque, bien que j'aurais sans doute eu quelques difficultés à les formuler de manière si ramassée. Et puis, fondamentalement, réaliser tout cela à plusieurs ; car il y avait sans doute là pour moi quelque chose d'essentiel. Faire quelque chose, oui, et cela aurait pu être un tas de choses, pourvu que ce soit à plusieurs.

Je ne pourrais expliquer pourquoi j'ai bifurqué de la sorte en 2002, pourquoi j'ai pris un autre chemin que celui auquel je me destinais alors. Qui pourrait d'ailleurs sincèrement expliquer l'origine de son désir ? Je peux dire en revanche d'où je venais et ce que j'ai fait. Mais dire pourquoi ? Pourquoi ai-je rejoint un collectif alors en perte de vitesse au fin fond des Alpes plutôt que de faire la carrière d'enseignant en éducation physique dans l'académie de Nantes que je préparais depuis des années et dans laquelle je me projetais plutôt joyeusement ?

En l'occurrence, je devrais déjà dire nous, puisqu'en fait c'est bien à deux que nous avons posé nos valises cette année-là. Les deux compères du moment, avec qui nous avons échangé sur une telle éventualité, et qui par ailleurs semblaient plus pressés que nous de s'y mettre, ont entre-temps renoncé à la tentative. Alors, après une première visite sur un week-end prolongé au printemps suivie d'une immersion de deux fois une semaine en période estivale – synonyme de chantier, j'y reviendrai – nous tentons l'aventure l'automne de cette même année.

Nous rejoignons donc mi-septembre les trois personnes rencontrées préalablement, et installées sur le lieu depuis plusieurs années. Mais en réalité, nous arrivons à quatre car deux nouvelles personnes, que nous découvrons, viennent également de rejoindre le petit groupe quelques semaines avant nous. Il s'agit donc d'une potentielle évolution importante pour le collectif puisque quatre nouvelles personnes viennent à la rencontre de trois plus anciennes, dont les deux fondateurs. Ceci donne lieu à trois jours de réunion afin de nous informer de la situation du projet, de ses origines,

des envies de ses membres. C'est l'occasion également de discuter de l'organisation que nous pourrions envisager ensemble. Ce dont il est question ici est un projet de vie et de travail et à ce titre, les sujets de discussion et les questions sont potentiellement innombrables.

Mais revenons un peu en arrière. Le projet que nous rejoignons est un projet agricole. Il s'agit d'agriculture de montagne puisque la ferme en question est située à 1 200 mètres d'altitude dans la partie haute de la dernière vallée française, la Roya. Enfin française... En partie seulement, car la partie basse se situe en Italie. Curiosité locale, la commune de La Brigue sur laquelle nous nous trouvons n'est devenue française qu'en 1947, à la suite de l'organisation d'un référendum local.

Le couple, d'origine allemande, fondateur du projet Coopérative Cravirola a racheté en 1985 un hameau en ruine situé à 8 km au-dessus du village, et y fit naître deux enfants. Pas d'accès routier, pas d'électricité, pas de chauffage, pas d'eau courante, exceptée la rivière qui coule dans le vallon à proximité. C'est d'ailleurs celle-ci, la Cravirola, qui donnera son nom au projet. Dresser la liste de tout ce qui n'existait pas à l'origine serait interminable, dans la mesure où quasiment rien de ce que l'on lie actuellement au confort « moderne » n'existait alors. Des conditions extrêmement précaires. Disons simplement, pour illustrer, qu'un kilomètre six cent de piste étroite et 300 mètres de dénivelé constituaient le seul accès à ce qui deviendra la ferme. À titre d'exemple, il faudra 10 mois de travaux quotidiens pour élargir ce sentier afin qu'il permette à un premier engin 4x4 pouvant embarquer 500 kg de charge de passer. Une évolution de fond car jusqu'ici, des allers-retours à la jument de trait, trois mois par an et du matin au soir,

était nécessaire pour acheminer le fourrage afin de passer l'hiver avec les animaux. Plus tard, l'achat d'un mini tracteur de montagne de marque italienne permettra d'envisager d'autres possibles en faisant passer la capacité de charge à une tonne deux. Ces détails d'apparence anodine ont cependant leur importance lorsqu'il s'agit de bâtir à nouveau ce qui, pour cause de désertification, s'est retrouvé par terre. Car au fond, ce projet relevait également d'une volonté de se réapproprier des espaces autrefois occupés puis abandonnés des hommes, désertifiés pour cause de pauvreté et de difficultés à y vivre, tandis que dans le même temps la « modernité » commençait à poindre. En d'autres termes, redonner vie, redynamiser des espaces en déshérence, constituait l'un des piliers du projet Cravirola.

Du fourrage et des matériaux. En effet, quelle autre activité imaginer sur des terres en apparence si inhospitalières, si raides au sens propre, que d'y réinstaller des bêtes qui permettent à la fois de maintenir les espaces ouverts et de dégager un revenu à travers leur exploitation ? L'élevage laitier fut ainsi le support économique du projet tout au long de ces années. Je devrais dire les élevages laitiers puisque lorsque nous le rejoignons, celui-ci comporte les trois espèces – vaches, chèvres, brebis – ainsi que la transformation fromagère de cette matière première, valorisée par la vente directe dès le départ. Seul moyen, en effet, de dégager du revenu quand on dispose de peu de quantité.

La première phase de cette aventure consista donc, pour les pionniers, à mettre progressivement en place une base économique à travers l'installation d'un élevage laitier diversifié, la construction d'une fromagerie aux normes, la mise en place de débouchés et la

reconstruction d'un habitat décent. Cela prit quinze ans aux premiers installés, accompagnés tout au long du parcours par les arrivées et les départs d'un certain nombre d'individus venus expérimenter là un autre mode de vie. Éloge de la lenteur...

Lorsque nous arrivons en couple en 2002, à l'essai pour un an, beaucoup a déjà été fait. Pour autant le groupe est restreint et se pose à nouveau la question, récurrente depuis quelques années, de poursuivre ou non l'aventure. Il faut dire qu'il faut réellement une certaine force de caractère pour maintenir sa motivation dans de telles conditions. Il faut y croire, et y croire fort, car le découragement et l'épuisement ne sont jamais très loin. La question du nombre, ensuite. D'autres personnes nous rejoindront-elles réellement, un jour ? Nous serions-nous illusionnés quant à cette possibilité, finalement ? La lassitude, aussi, de voir des personnes venir, rester un temps puis repartir, faute d'avoir pu trouver leur place ou simplement pour cause d'incompatibilité avec cet environnement exigeant, tant du point de vue humain et relationnel que du point de vue géographique et climatique. Il est vrai, nous en plaisançons ensemble, que l'hiver était rude ; et la montagne raide. Et puis trouver sa place, surtout quand une personne arrivait seule face à ce trio – dont les membres, de surcroît, étaient liés affectivement –, n'était pas chose aisée, même avec la meilleure volonté du monde. Cette situation relativement fragile n'était pas toujours bien vécue par les protagonistes eux-mêmes et avait pour conséquence le surgissement régulier de crises violentes, peu propices à rassurer la personne qui s'essayait alors. D'où la difficulté récurrente de stabiliser un groupe plus étoffé, à laquelle s'ajoutait la paralysie ponctuelle mais insistante du projet lui-même.

Cependant, dans le déroulement de l'histoire, l'arrivée (précédent la nôtre) d'une troisième personne, qui avait pu rester, constitua une avancée indéniable. Outre le fait que celle-ci s'investisse dans la conception esthétique du bâtiment d'habitation, lui donnant ainsi de manière surprenante la dimension d'œuvre d'art, ses compétences en informatique ainsi que sa maîtrise de la langue française allaient permettre d'établir une communication plus élaborée avec le reste du monde. Cela se concrétisa en particulier par la mise en ligne d'un site internet, qui permit à l'équipe de s'autonomiser progressivement quant à l'organisation et à l'accueil de bénévoles sous la forme de chantier de jeunes, notamment européens (les difficultés de communication nécessitèrent, avant cela, le recours à des associations tierces pour s'occuper du recrutement) ; et de donner en sus, à l'ensemble du projet, une visibilité nouvelle.

C'est donc dans ce contexte, qu'à deux, âgés de 23 et 25 ans, nous décidons de tenter l'aventure. Je me souviens que nous avions alors en tête de construire du collectif, mais plus tard. Cette rencontre a de fait précipité les choses et marqué un tournant dans nos existences. Le constat était qu'il y avait bien là, dans cette montagne, pour nous du bout du monde, un potentiel certain et que nous nous sentions accueillis. Magie des rencontres. L'alternative se présentait ainsi : vaut-il mieux passer notre chemin, poursuivre notre voie et tenter de construire quelque chose plus tard, au risque de ne jamais passer à l'acte ? Ou bien sauter le pas maintenant et prendre le risque, celui d'un autre mode de vie afin de participer à développer cet existant qui nous apparaissait si riche et fragile à la fois ? Comme souvent, la réponse était dans la question.

Les premières journées-réunions furent l'occasion pour les anciens de présenter aux nouveaux les différents aspects et orientations du projet. Ce fut également le moment où nous avons eu accès à l'humus, au terreau de la structure dans laquelle nous mettions les pieds : les éléments d'histoire et d'évolution, les choses tentées, abandonnées ou conservées au regard de l'expérience... Car disons-le tout de suite, l'équipe se définissait avant tout comme pragmatique. C'est-à-dire qu'en pratique, il était accordé plus de valeur à l'expérimentation qu'à la théorie. *Une expérimentation sociale mêlant engagement politique et activités culturelles*, précisait l'un des rares documents de communication qui circulait alors<sup>1</sup>. Les principes posés étaient assez succincts et se résumaient à quatre items qui nous furent présentés ainsi : libre association, autogestion, caisse commune, non-enrichissement personnel. Pour le reste, l'expérimentation faisait foi ; à savoir qu'il n'y avait pas d'autres moyens que d'essayer de vivre et de travailler ensemble pour savoir si nous étions capables de nous supporter au quotidien. Ce qui, finalement sur ce dernier point, n'est pas très différent de ce qui se vit lorsque des individus décident de faire couple. Le mode de prise de décision en vigueur était le consensus, entendu comme le fait qu'après discussion, personne ne prétende s'opposer formellement à la décision. Une forme de consensus par la négative comme le décrivent certains, ou bien de consentement comme le nomment d'autres.

Nous apprîmes de plus que le projet s'inscrivait dans une démarche d'autonomie et non d'autarcie, bien que nous respections par ailleurs ceux qui visaient une

---

1. On pouvait trouver aussi parfois la dénomination suivante : ferme autogérée où agriculture paysanne se mêle à engagement social et action culturelle.

telle finalité. Et de manière plus ou moins poussée, il faut dire qu'il en existait dans cette haute vallée qui, à maints égards, donnait parfois l'impression d'être « hors monde »...

En termes de filiation historique, le collectif se reconnaissait alors et ce, au moins jusqu'en 2010, dans une partie de l'héritage de mai 1968. Il était également teinté des expériences, portées par les fondateurs, de pratiques autogestionnaires relativement répandues dans le Berlin des années 1970. En France plus spécifiquement, ce projet s'inscrivait dès son origine dans la lignée d'un mouvement de retour à la terre qui avait démarré bien avant 1968 et constituait un exemple parmi d'autres de ce qu'était devenus les 5 % qui avaient réussi à subsister alors<sup>2</sup>. Puisque le groupe n'était pas très bon en termes de revendications théoriques et idéologiques, peu de choses étaient avancées sur ce plan. Par contre, la solidarité avec les luttes sociales du moment – en particulier paysannes, sur les problématiques d'installation notamment – était une évidence pour chacun et les communications précisaient simplement que nous nous situions à la gauche de la gauche. Ajoutons enfin, que l'une des sources d'inspiration importante du projet était le mouvement des coopératives Longo Maï fondé en 1973<sup>3</sup>, qui perdure toujours aujourd'hui 45 ans après sa création.

---

2. D. Léger, B. Hervieu, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt... L'État*, Seuil, 1979. Voir également le compte-rendu qu'en fait J. Dumazedier dans la *Revue française de sociologie*, 1979, 20-4. pp. 756-758.

3. L. Wilette, *Longo Maï, vingt ans d'utopie communautaire*, Syros, 1993.

À notre arrivée, la structuration juridique mise en place et qui perdura jusqu'en 2007, était relativement simple. D'un côté une exploitation agricole classique, au nom de l'exploitant, propriétaire des quelques hectares (7,7 ha) et bâtis du hameau, fiscalement « au forfait », de l'autre une association loi 1901 du nom de *Dynamo, la montagne en mouvement*. Le lien entre les deux entités consistant en un bail emphytéotique de 99 ans, accordé par le fermier à l'association afin qu'elle y développe ses activités ; ce bail concernant l'ensemble des bâtis et terres agricoles. Dans les faits, du point de vue de l'exploitation agricole, n'ayant pas le moindre voisinage à des dizaines de kilomètres à la ronde les possibilités se comptaient plutôt en milliers d'hectares. Mais pour des raisons pratiques évidentes (traite deux fois par jour), nous n'utilisions essentiellement qu'un plateau du nom de Coro en période estivale. Celui-ci, situé à 1 500 mètres d'altitude, comportait une superficie d'environ 400 ha, ce qui était largement suffisant pour la cinquantaine de chèvres que nous y menions alors. L'association, pour sa part, dont l'objet consistait principalement à ramener de la vie dans ce coin de montagne à travers l'organisation d'activités culturelles et de chantiers de reconstruction, profitait des locaux et du matériel de la ferme.

De fait, tout était mêlé, ou presque. Les mêmes personnes portaient les deux entités et la production agricole servait en grande partie à financer les activités de l'association. Les permanents qui vivaient là, et dont nous faisons désormais partie, étaient officiellement ou non bénévoles de l'association et vivaient de la caisse commune ; celle-ci étant alimentée également par la vente des produits de la ferme. De temps en temps, nous salarions l'un ou l'une d'entre nous, en tant qu'ouvrier agricole ou animateur de l'association, afin de nous rouvrir

des droits à la sécurité sociale (à l'époque, 6 mois de salariat ouvrait des droits pour 5 ans). Pour le reste, nous étions quelques-uns à disparaître peu ou prou des radars de l'administration. Naturellement, il ne nous échappait pas que ce système n'était pas complètement satisfaisant et cela à un double niveau. Au niveau collectif d'abord, puisque nous bénéficions d'une solidarité nationale (la sécurité sociale) à laquelle finalement nous ne participions que peu. Au niveau individuel ensuite, car dans la mesure où nous n'étions que très épisodiquement déclarés, la sécurité de la personne, économique *a minima*, était étroitement pour ne pas dire totalement liée à sa participation au collectif. Une espèce de micro-société clanique, en somme, à l'image des « sociétés à État » décrites par Pierre Clastres, dans lesquelles la survie de l'individu est intimement conditionnée à son appartenance au groupe<sup>4</sup>. On perçoit évidemment les limites d'un tel système qui se situait, sur certains aspects, presque aux antipodes de ce que sont devenues, à travers leur évolution, les sociétés dites « occidentales » ou « modernes ». Cependant, avec toutes ses limites, il faut aussi reconnaître ce que ce système a permis de réaliser en quelques années : la réhabilitation, et de jolie façon, d'un hameau déserté, la construction d'une structure agricole opérationnelle perchée en pleine montagne, l'organisation d'un grand nombre d'actions culturelles dans un lieu improbable et magique à la fois, la possibilité offerte à un grand nombre de volontaires d'expérimenter des activités et un mode de vie communautaire. Autrement dit, la possibilité de vivre une aventure dans laquelle la question du sens n'était pas en option et, pour finir, la constitution d'une équipe soudée et extrêmement solidaire qui permet, nous le verrons, d'écrire un second chapitre à cette histoire.

---

4. P. Clastres, *La société contre l'État*, éd. de Minuit, 1974.





## S'activer

Lorsque nous arrivons en 2002, le socle économique du projet Cravirola est déjà en place. Il aura fallu des années pour le structurer et le faire évoluer, au regard notamment de l'évolution des normes européennes (ouverture des frontières aux marchandises, atelier de transformation fromagère, marquage/identification des animaux, hygiène, prophylaxie, etc.). Cette base économique est constituée de l'élevage des trois espèces laitières (vaches, chèvres, brebis) et de la transformation fromagère du lait produit ; cette diversité permettant de proposer sur les marchés une quinzaine de fromages – ce qui, pour des producteurs, est suffisamment rare pour être souligné. Et le stand était effectivement très beau, présentant des fromages de différentes natures (lactiques, pâtes molles, pressées et non-pressées), à différents stades d'affinage, natures et épiciés, rivalisant presque avec les stands des revendeurs. C'est que le fermier officiel (l'un des membres du couple à l'initiative) avait suivi, quelques années avant notre arrivée, un stage de vente et commercialisation – on appellerait sans doute cela aujourd'hui du « marketing ». Si je fais cette précision, c'est qu'il me semble que cela n'est pas une évidence première quand on évoque une bande de néo-hippies isolée en montagne. Car c'est quand même l'image que beaucoup se faisaient de l'équipe et du projet, au niveau local et même au-delà. Et pour tenter de limiter la portée de ce cliché, nous évitions par exemple soigneusement de parler de « communauté » lorsque nous étions invités à nous présenter, conscients des connotations que ce terme pouvait véhiculer dans les imaginaires.

Pour en revenir à la vente, qui sait que pour avoir une chance de vendre trois fromages, il faut en présenter dix sur le banc de marché ? Que pour en vendre dix, il faut en disposer trente ? Que si l'on espère en écouler trente, mieux vaut en disposer soixante ? Autrement dit l'abondance donne davantage l'envie d'acheter, ce que les supermarchés savent très bien par ailleurs... Qui sait que la couleur attire le regard et que toutes les couleurs ne se valent pas ? Que le blanc, traditionnellement couleur des stands de producteurs de fromages, évoque plus spontanément le médical et l'hygiène que le plaisir gustatif ? Ou encore qu'un prix relativement élevé est plus facilement entendu par le consommateur comme synonyme de qualité que l'inverse ? Il n'y a donc aucune raison de brader sa production quand on est certain de sa qualité. Ce qui était notre cas. Nous nous efforcions de présenter un banc fourni, joliment décoré, à des prix justes et non sous-évalués. En contrepartie, nous devions nous montrer rigoureux et honnêtes car en vente directe, même s'il vous trouve sympathique, le client ne rachètera pas chez vous si deux fois de suite le produit est de mauvaise qualité. Et cela quand bien même il saurait que son achat contribue à la lutte contre la désertification de cette montagne, qu'il apprécie par ailleurs (nombre de clients avaient en effet une image positive, des souvenirs d'enfance parfois, de ces vallées de l'arrière pays). En ce sens le soutien à la cause n'est jamais cause suffisante...

Nos points de vente étaient constitués de marchés sur la Côte d'Azur, de foires, de fêtes médiévales dont il m'apparaissait que curieusement, la région regorgeait, ainsi que, plus épisodiquement, de grands rassemblements militants tels la fête du château de Nice (fête annuelle du parti communiste), le Forum social

européen ou le rassemblement du Larzac, pour les exemples les plus emblématiques. Naturellement, la majeure partie de la marchandise était écoulée plutôt localement et de manière extrêmement régulière sur les étals des marchés de Cannes et d'Antibes, où nous descendions cinquante week-ends par an. Ce voyage hebdomadaire à destination de « la côte », à presque deux heures de la ferme, était épuisant pour ceux qui l'effectuaient car s'ajoutait alors à la tenue des marchés proprement dite, une autre mission : les courses alimentaires pour l'ensemble du groupe le samedi après-midi.

Rétrospectivement, il m'apparaît plus clairement qu'il y avait un engagement en faveur de l'écologie, bien que ce n'ait jamais été un objectif majeur revendiqué par ce projet. Nous articulions les missions pour limiter les déplacements, nous mutualisions les véhicules et les matériels, nous réalisions une activité adaptée à l'environnement dans lequel nous vivions... Tous ces détails participaient d'une organisation collective rationnelle qui avait pour effet, sans que ce ne soit le but premier, de contribuer à réduire notre empreinte individuelle. Mais cela restait caché à un regard pressé. Et les contradictions, dont nous n'étions pas exempts, apparaissaient de manière bien plus évidente aux yeux de nos visiteurs ou stagiaires. Ainsi, ces fameuses courses hebdomadaires étaient réalisées dans un discount de la côte et l'on pouvait s'attendre, comme s'ils s'étaient donnés le mot, à ce qu'à chaque chantier les volontaires engagent, souvent après le deuxième jour, une discussion à propos de l'étagère du petit déjeuner. Cette discussion se déplaçait ensuite sur l'alimentation en général, le biologique en particulier, etc. Et à travers elle, se confrontaient les modes d'action et les priorités

des uns et des autres selon, en arrière-plan, leurs environnements et modes de vie respectifs. Autrement dit, ça frottait gentiment entre les citadins « éclairés » et les néo-ruraux que nous étions devenus.

Autre poste stratégique, la transformation était si possible réalisée chaque jour par deux personnes le matin et souvent une en fin de journée. Le pic de travail se situait au printemps, période où le lait était le plus abondant, et cela en dépit de nos efforts pour tenter d'écraser le pic de lactation afin de produire du lait le plus longtemps possible. Car le fait de travailler à plusieurs et le besoin d'avoir des revenus tout au long de l'année, nous conduisaient à étaler la période de production plutôt qu'à la concentrer.

Ce travail, qui comporte autant de temps de lavage que de temps de fabrication proprement dit, s'effectuait dans une vaste fromagerie récemment construite. Lumineux et plutôt bien conçu, cet espace permettait la production et l'affinage de la large gamme de fromages dans des conditions relativement bonnes, et pour l'équipe et pour les fromages. Bien sûr, encore faut-il supporter l'humidité, l'acidité du milieu, le sel et une certaine dose de condensation saisonnière liée au réchauffement du lait dans la grande cuve.

Le travail du lait de trois espèces permettait parfois aux fromagers de mixer des laits, de les mélanger sous certains rapports. Outre l'intérêt éventuel de la création pour des amateurs curieux, ce procédé avait l'avantage d'apporter une certaine souplesse pour gérer la production sur l'année. Et cet aspect de l'activité était commencé en amont, au niveau de l'élevage.

En effet, à la bergerie le travail, déjà, s'orientait dans cette direction. Pour les vaches, pas de problème : en condition d'élevage, elles vèlent depuis longtemps toute l'année et de plus, leurs lactations sont plus longues. Mais concernant les chèvres et les brebis, c'est différent. Encore que les brebis... Disons que de ce point de vue, c'est intermédiaire les brebis, ça posait moins de problèmes. Car le problème était de réussir à produire longtemps du lait d'une espèce qui, naturellement, met bas de manière saisonnière et dont la lactation est relativement courte. Et ce sont les chèvres qui nous posaient le plus de problèmes sous cet aspect. Alors le jeu consistait à tenter de faire prendre en deux lots, les animaux d'un même troupeau. Et tant qu'à faire, en début et en fin de la période de chaleur, afin d'obtenir le plus grand décalage possible. C'est donc ce que nous tentions chaque année, non sans difficulté, avec les petits ruminants.

L'autre tâche qui nous mobilisait, à côté de la double traite quotidienne que nous effectuions autant que possible à deux toute l'année, consistait à remonter le foin et les céréales pour tous ces animaux, et en particulier pour passer le long hiver. Non que l'hiver fut nécessairement plus long qu'ailleurs sous tous critères (nous n'étions tout de même qu'à 60 km de la méditerranée) mais du point de vue de la pousse de l'herbe, si ! Il nous fallait régulièrement remonter du foin et du grain, en particulier à l'approche de l'hiver ; et constituer un stock important comprenant une meule de secours, au cas où l'on serait coupé plusieurs semaines de la meule principale située au « parking », dans l'impossibilité de l'atteindre avec notre petit tracteur de montagne, pourtant 4x4 et entièrement chaîné.

Nous ne produisons donc pas le fourrage nécessaire à la production des animaux. Nous pâturions. C'est ainsi. Malgré tout, c'est un problème en termes d'autonomie sur une ferme, dans une perspective d'agriculture paysanne. Mais peut-être n'étions-nous finalement paysans que jusqu'à un certain point ? Sans doute, puisque d'une certaine manière nous produisons le plus sérieusement possible des fromages pour nous permettre de financer d'autres activités que nous jugeons plus intéressantes, peut-être simplement moins rébarbatives telles que la construction et le développement du lieu ainsi que des activités culturelles. J'avais pour ma part, et je l'ai conservé toute la durée de mon engagement dans ce projet, le sentiment de mener un projet politique s'appuyant sur des activités agricoles, plutôt que de faire partie d'une ferme menant des actions politiques. Pas sûr, *a posteriori*, que ce sentiment ait toujours été partagé...

Paysan, en partie seulement, donc. Mais capitalistes en totalité. Du moins c'était l'avis de nos lointains voisins de l'époque, arrivés eux aussi dans les années 80 et qui, comme nous, s'occupaient d'élevage. Et cela au motif indéniable, mais peut-être discutable, que nous utilisions des machines à traire et donnions des céréales à nos animaux pour augmenter leur production. Parfois il en faut peu et on ne le sait pas... Toujours est-il que de notre côté, nous étions plutôt d'accord pour endosser le vil qualificatif pourvu que nous puissions encore tenir un stylo passé cinquante ans. Là-dessus au moins, il y avait un franc consensus : pas envie de finir avec des pinces de crabe à la place des mains. C'est que ça traumatise, à la longue, ce genre de pratique. Cela dit, nous avons tous appris à traire à la main, c'est indispensable au moment des mises bas, et puis ne serait-ce

que d'un point de vue sécurité. Qu'aurions-nous fait en cas de défaillance des machines ou de problème électrique ? Une micro-turbine a des ratés parfois. Malgré tout, cela ne nous empêchait pas de partager régulièrement le foin et le travail manuel de déchargement afférent avec lesdits voisins. Pensez, 600 bottes denses de trente-cinq kilos qui arrivent à 6 h le matin, ça charge tout de même, surtout quand il faut les manipuler deux fois (passage obligé par le petit tracteur avant de reconstituer une meule). Mais à y repenser, c'est en fait avec les jeunes de ces fermes que nous faisons le boulot, nous les jeunes de Cravirola. Les vieux ne se sont en fait jamais vraiment réconciliés quant à leurs anciennes histoires. Comme quoi, ce qu'on préjugait peut-être réservé aux ruraux, aux autochtones, avait également lieu chez les « néo ». Comme quoi, parfois, il faut qu'une génération passe...

En grande partie financée par la vente de fromages, l'activité de chantier était l'une des activités du collectif consommatrices de temps et de bras. Il faut rappeler que les conditions rendaient quasiment toute entreprise, en ce domaine comme dans d'autres d'ailleurs, un peu compliquée. Ainsi le seul acheminement des matériaux sur le lieu de chantier prenait un temps considérable. Chargement, déchargement, encore une fois.

À notre arrivée, la maison d'habitation était terminée depuis peu. Et encore, une partie de la salle de bain restait en chantier et le resterait jusqu'à notre départ. Tant pis pour la baignoire donnant sur le petit vallon. En même temps, celle-ci comprenait déjà deux douches à l'italienne dans un espace généreux, joliment mosaïqué. Inchauffable évidemment, non par manque

d'équipement mais par insuffisance énergétique. Car le chauffage constituait un autre point noir. La capacité du poêle de masse, situé dans l'escalier principal, ne suffisait pas à lui seul à chauffer les volumes importants ni les parties excentrées de cette grande bâtisse aux belles huisseries peu étanches – le thermomètre de notre chambre affichait régulièrement huit degrés en hiver. Inutile de dire que, dans ces conditions, l'on plonge littéralement dans ses vêtements au sortir du lit. Et cela, tandis qu'un système de chauffage central (au sol) était installé dans plusieurs pièces, mais ne pouvait malheureusement fonctionner faute d'alimentation. La maison en effet comportait deux étages et demi. Ce demi étant aménagé en gîte, il servait pour l'hébergement des volontaires et des visiteurs de passage. Il faut peut-être redire combien, cependant, les décorations et aménagements intérieurs avaient été réalisés avec goût. Mosaiques, plâtres, boiseries, reliefs, sculptures s'harmonisaient avantageusement les uns aux autres sans gêner la tonalité rustique générale de l'ensemble. C'était beau quoi !

À côté de ce premier bâtiment, dans le prolongement de la courbe de niveau, existait un second ouvrage. Celui-ci, après avoir été sommairement repris en main, servait depuis un certain temps de chambres ; en attente cependant d'une action de rénovation, voire de reconstruction. Je ne l'ai personnellement vu qu'une fois, dans la mesure où lorsque nous nous sommes installés quelques mois plus tard, celui-ci avait brûlé dans l'intervalle. Un dysfonctionnement au niveau du régulateur de la turbine, plus précisément des résistances attenantes destinées à absorber le surplus d'électricité produite, avait déclenché le feu une nuit. Nous nous sommes donc attelés à sa reconstruction dès l'été

suisant et à l'instar de toutes les activités auxquelles nous nous sommes confrontés ces années-là, nous avons dû pour la plupart, arrivés sans expérience, apprendre sur le tas. C'est-à-dire en faisant, sur les conseils tout de même de la personne la plus aguerrie du groupe, en cette matière comme en bien d'autres.

La possibilité de construire sur cette montagne était non seulement limitée par des conditions d'accès difficiles mais aussi par le climat, en particulier par les températures négatives. Les amplitudes thermiques pouvaient être étonnamment importantes. À certaines saisons, il pouvait faire près de 20 degrés au soleil, et -10 degrés la nuit. Autant dire qu'à cette température, le béton prend mal. Ce qui avait pour conséquence une explosion d'activité, une fois le printemps réellement installé. L'hibernation, l'explosion printanière, les fourmis, les abeilles, tout cela, toute cette dimension primaire, animale, très organique, sans fard d'une certaine manière, prenait un sens et une coloration accentuée dans ce coin de montagne. Alors quand les conditions le permettaient à nouveau, l'agitation reprenait plein pot.

Les « anciens » avaient déjà expérimenté différentes formules d'accueil de jeunes en chantier. Au départ, seules quelques personnes, que ne rebutait pas la frugalité extrême de ce mode de vie, sont restées par intermittence et ont participé à la réalisation d'infrastructures de base. Mais ensuite, c'est-à-dire bien plus tard, quelques partenariats ont été noués avec des associations dont le travail consistait à mettre en relation de jeunes volontaires avec des associations ayant des projets de reconstruction, au hasard, de hameaux perchés en montagne.

Lorsque j'ai rejoint le projet, l'équipe s'était autonomisée sur cette partie et organisait dorénavant son recrutement elle-même. Des chantiers européens avaient été organisés durant quelques années et à ce moment de l'histoire, il n'y avait quasiment plus de demandes de subventions. Désir d'indépendance économique c'est certain, mais façon aussi de limiter les contreparties contrôlantes. Plusieurs périodes de chantiers étaient ainsi ouvertes chaque année, du printemps à la fin de l'été, et les plus emblématiques étaient les deux chantiers estivaux. D'une durée supérieure aux autres, trois semaines chacun, ils articulaient une activité de construction à une activité culturelle, voire artistique. Concrètement, la matinée était réservée au chantier du moment et l'après-midi à une activité théâtre ou arts plastiques. Un chantier théâtre et un chantier arts plastiques chaque été. À la fin du chantier théâtre, les participants présentaient l'aboutissement de leur travail à la ferme puis partaient quelques jours en mini-tournée dans la région, leur production sous le bras. Une bien jolie formule. Évidemment, ces propositions étaient liées aux compétences de certains membres de l'équipe puisqu'ils en assuraient l'encadrement. Et l'on devine là les glissements et ré-organisations potentiels au sein de l'équipe de permanents, permis par l'arrivée de sang neuf tel que nous le matérialisons. En effet, durant ces périodes, le travail de production et de vente se poursuivait, et même plus intensément que d'habitude puisque la majorité des foires auxquelles nous participions se déroulait à la période estivale. Tout cela était donc très tonique, et énergivore. Durant cette période, le bâtiment détruit par l'incendie fut reconstruit avec l'aide de volontaires. On y installa une salle d'activité et un atelier de transformation équipé d'une cave. L'atelier, finalement,

servit de chambre provisoire. Pragmatisme toujours... et la formule du « provisoire qui dure » devint de fait une grande maxime du groupe, tout au long de son histoire. On entreprit également la construction d'un grand poulailler équipé d'un mur de panneaux solaires et d'une volière entièrement close, impératif lié à la voracité et à la diversité de la faune sauvage présente en ces contrées reculées. Une espèce de *far-north*, bien que située très au sud. Enfin, une cabane au toit en forme de chapeau de sorcière fut réalisée en surplomb d'un vallon afin d'abriter l'outillage destiné au jardin. La recherche d'esthétique, d'une forme d'originalité, associée à une attention constante à l'intégration paysagère (les nouveaux murs étaient par exemple habillés de bardage de pierres issues des anciens bâtis) était devenue au fil du temps un incontournable de tout nouveau projet de construction. Construire oui, mais construire beau.

Été dynamique donc, car à cela s'ajoutait l'activité de potager, destinée à couvrir une bonne partie de nos besoins. Un joli potager, nourri depuis des années par le fumier composté issu de l'activité d'élevage. Le sol en était devenu si meuble qu'après le passage du rotovator en fin d'hiver, il était possible de semer au doigt. La période de culture étant relativement courte, quasiment toutes les plantations étaient réalisées en même temps. La proximité du vallon assurait un accès illimité à l'eau et ainsi, cette combinaison eau, soleil (près de 300 jours par an), sol riche, permettait d'assister à partir des mois d'avril-mai à une véritable explosion végétale, adventices comprises. De sérieux et fréquents désherbages étaient ainsi nécessaires, sous peine de ne plus pouvoir accéder aux parcelles.

Du désherbage au déboisement il n'y a peut-être pas si loin, question d'échelle. Le travail de bûcheronnage faisait aussi partie des activités saisonnières et prenait la forme du déboisement progressif de parcelles destinées au pâturage. Par le passé, cette région comme tant d'autres, était dénuée d'arbres. Les animaux d'élevage étaient extrêmement nombreux dans ces montagnes où s'effectuaient encore des transhumances, et les hommes consommèrent tout le bois pour se chauffer et pour cuisiner. Mais cette période était révolue depuis une soixantaine d'années. Plus d'hommes, plus d'animaux. Et lorsque nous y vivions, les espèces invasives avaient déjà depuis un certain temps entrepris de reconquérir l'espace. Ainsi les genêts et les pins grignotaient d'année en année les espaces qui jadis furent ouverts par un pâturage intensif. Ici comme ailleurs sous nos latitudes, là où les hommes ont à un moment déserté pour fuir des conditions de vie trop difficiles, la forêt progressait. Avec l'inconvénient, s'agissant de résineux, d'accentuer l'acidité des sols. Alors nous coupions petit à petit et, là encore, ce n'était pas triste car pour acheminer le bois, un câble avait été installé au-dessus du vallon principal. Imaginez la scène. Après avoir débité l'arbre, nous réalisions des fagots avec une ficelle de foin. À l'aide d'une boucle savante, donc sans nœud, nous suspendions ce fagot à un petit Y, lui-même taillé dans le bois au fur et à mesure du débitage (au niveau des embranchements), afin de le poser sur le câble à la manière d'une poulie. Et vogue le fagot. Une tyrolienne géante qui acheminait le précieux matériau de l'autre côté de la rivière où il venait se fracasser contre le talus d'une terrasse. Faut dire qu'il prenait une sacrée vitesse lors de sa descente. Puis une fois les premiers amas de bois en place, ceux-ci opéraient pour les suivants une espèce de mur de réception, qui atténuait grandement les impacts.

Il y avait quelque chose d'excitant à regarder descendre à grande vitesse ces fagots sommairement suspendus. Bien sûr, de temps en temps, on en perdait un. Les fagots étaient ensuite décrochés du câble, chargés sur le tracteur et acheminés vers un lieu de stockage où nous devions encore les couper à la bonne longueur puis fendre les plus grosses sections. Enfin, les reprendre encore, les recharger pour les ranger au plus proche de la maison, destination finale.

Ainsi, quelque chose transpire de ce mode de vie, quelque chose de l'ordre de : mais qu'est-ce qu'on manipule ! Chaque entreprise, chaque action en effet, qu'elle concerne la production laitière, la construction, le bois ou tout autre chose nécessitait un grand nombre de manipulations ; et rend compte en cela, tant de la dimension physique, accentuée par la verticalité du paysage, que de la relative lenteur qui imprégnait chacune de nos initiatives. Il semble que, pour la plupart d'entre nous, cette temporalité particulière soit devenue étrangère à nos modes de vie modernes. Et sans doute s'agit-il d'une évolution profonde.

Dans cet environnement sauvage, car très isolé, il n'était pas inutile de savoir s'occuper en dehors des activités en place, même si celles-ci prenaient, périodiquement, déjà beaucoup de temps. Dans cette optique, nous sommes plusieurs à avoir ainsi expérimenté toute une série de micro-productions complémentaires allant de la fabrication de jus de pommes à la distillation d'eau-de-vie, de la micro-brasserie à la macération de plantes. L'une d'entre nous fabriquait des marionnettes pour des pièces de théâtre tandis qu'une autre sculptait et peignait des tableaux. D'autres encore consacraient du temps à la musique et presque tous lisaient.

Cette expérience ne se résumait donc pas seulement à un travail agricole ou paysan – bien que cette dernière catégorie ait toute notre sympathie, le fait d’acheter massivement fourrages, pailles et céréales, contraint par les conditions topographiques du secteur, nous plaçait en marge de celle-ci. Il s’agissait bien plus d’un mode de vie.

S’occuper à domicile est une chose, il n’en reste pas moins que certains d’entre nous ont eu à différents moments l’envie de s’investir dans des réseaux existants. Et pour cela, il fallait sortir. Non seulement sortir de la ferme coopérative, mais également sortir de la vallée de la Roya. Cela peut d’emblée apparaître comme une évidence, mais il se trouve justement que là, dans un tel contexte, ce n’en était pas une du tout. En effet, aux caractéristiques classiques du monde rural, à savoir peu de monde dans un grand périmètre, s’ajoutaient les particularités d’un paysage montagneux, avec comme principales conséquences les difficultés de circulation liées aux reliefs. Pour bouger, il fallait vraiment en avoir envie, ou besoin, et cela nécessitait de déployer beaucoup d’énergie. À titre d’exemple, l’année de notre arrivée nous avons souhaité poursuivre notre engagement au sein de l’association Attac ; engagement pris en amont de notre entrée dans le projet collectif. Ce fut compliqué. Certes, nous n’y avons pas retrouvé la dynamique à laquelle nous avons participé auparavant. C’est que le sud-est... Mais au-delà de cet aspect, il nous fallait au moins deux heures pour rejoindre Nice où se tenaient les réunions. Par comparaison, aller à Cunéo en Italie était plus rapide. Nous avons donc tenu quelques mois, avant de renoncer.

Cependant, bon an mal an, au fil du temps et des envies certains d'entre nous se sont tout de même investis dans différents réseaux : la confédération paysanne, le Repas<sup>5</sup>, le Raf<sup>6</sup> puis plus tard dans le réseau des désobéissants<sup>7</sup>. Ces sorties ponctuelles de deux à trois jours, plus ou moins régulières, avaient au moins deux avantages. Si je prends appui sur les rencontres du réseau Repas auxquelles j'ai participé un certain temps, le premier serait de l'ordre de quelque chose tournant autour de la notion de reliance<sup>8</sup>. Le fait de se retrouver avec des personnes ou des membres appartenant à d'autres structures pour échanger sur un thème à partir de nos vécus et difficultés avait pour propriété, selon moi, de réduire le sentiment d'isolement qui pouvait ponctuellement nous gagner les uns et les autres – l'impression de parler la même langue. Pour le dire trivialement, au sortir de ce type de rencontres, on se sent un peu moins seul, un peu moins con et un peu plus relié à quelque chose de plus grand que nous. Ce qui par voie de conséquence aide à relativiser les difficultés passagères que tout un chacun, personnes et structures, traversent régulièrement. Le deuxième avantage serait quant à lui de l'ordre d'une ré-oxygénation, d'un enrichissement potentiel du collectif par la restitution, auprès des membres n'ayant pas pu ou souhaité se déplacer, des échanges ayant eu lieu. Bien entendu, ces temps de restitution ne rendaient que partiellement compte de la richesse vécue. En d'autres termes, les temps de rencontres, mieux vaut les vivre. Et en un

---

5. Réseau d'Échanges de Pratiques Alternatives et Solidaires.

6. Réseau des Alternatives Forestières.

7. <http://www.desobeir.net/le-collectif/le-manifeste/>

8. M. Bolle de Bal, *Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques*, Sociétés n° 80, 02/2003, pp. 99-131, dans E. Courtin, *La joie dans l'action culturelle à l'école de la république*, mémoire de DHEPS, 2014.

sens, je considérais un peu celles-ci à l'image d'une formation continue fabriquée par les acteurs de terrain que nous étions. Une façon de présenter nos pratiques, de les ré-interroger en les confrontant à d'autres et de se nourrir des trouvailles inventées par chacun.





## S'organiser

S'activer est une chose... qui demande de l'organisation. S'activer à plusieurs nécessite davantage d'organisation. Comment le collectif Cravirola s'y est-il pris pour répondre à cet impératif ? En instaurant quelques principes, comme autant de points de repères et d'étoiles à viser, ainsi qu'en adoptant différentes règles formées à l'usage. Avant de décrire ceux-ci, il semble cependant opportun de dire quelques mots, et de la dynamique évolutive de l'équipe, et d'éléments de fonctionnement dont elle s'est dotée.

Mais pour commencer à rendre compte de notre organisation, je voudrais reprendre d'abord la question de l'habitat pour lui donner un peu de perspective. L'idée était à la fois de partager un grand nombre d'espaces communs et de réserver un espace privé à chacun. En l'occurrence, une chambre. Du passage de l'idée à sa réalisation, il se passe parfois un certain temps, et les conditions de vie de ce point de vue ont longtemps été fluctuantes. De plus, construire dans ces conditions est long et demande une certaine capacité d'anticipation. Ainsi, lorsque les initiateurs décidèrent qu'ils souhaitaient être plus nombreux à porter ce projet, ils durent imaginer de bâtir plus grand que leur strict besoin du moment. Il fallut alors prévoir de la place supplémentaire dans l'hypothèse souhaitée que d'autres les rejoindraient plus tard. Ceci explique les dimensions relativement conséquentes de la maison d'habitation que nous découvrons en arrivant, alors que le groupe, à ce moment-là, n'est plus composé que de trois personnes. À cela s'ajoutait à cette époque la location de deux appartements. L'un, situé à Antibes,

était occupé en priorité par une fondatrice et avait servi lors de la scolarisation des deux enfants nés dans la première phase du projet. Il remplissait par ailleurs une fonction de pied à terre hebdomadaire pour celui ou celle qui descendait faire le marché de fin de semaine. L'autre, plus lointain, se trouvait sur la commune de La Seyne-sur-Mer et était plutôt réservé à l'une des trois personnes en activité avant ma propre arrivée ; celui-ci lui servant entre autres usages d'atelier de création. Malgré la possibilité d'accéder relativement librement à ces différents espaces, l'évolution de la taille du collectif dans les années qui suivirent, entraîna assez rapidement un sentiment de promiscuité, principalement en hiver. C'est pourquoi l'expression « pour cause de chaussure devenue trop petite », utilisée quelques années plus tard au moment du déménagement, apparaîtra tout à fait appropriée à la situation. Mais nous y reviendrons.

Ce qu'il est possible de dire à ce moment de l'histoire, c'est donc que l'équipe a évolué. En effectif, déjà, puisque sur la période de 2002 à 2006, le collectif est passé de trois permanents stables depuis plusieurs années à neuf personnes arrivées progressivement. Une espèce de cercle vertueux, qui a vu les uns installés, suffisamment heureux et dynamiques pour donner envie à d'autres de les rejoindre. Une manière particulière d'affecter, doublée d'un phénomène d'émulation sympathique qui se propage telle une contagion. Avec le recul, la période m'a semblé plutôt joyeuse. Le fait que l'équipe se stabilise d'abord, puis s'étoffe, a ouvert de nouveaux possibles au collectif. Par exemple, cela a permis, en partie au moins, aux plus anciens de glisser d'activités qu'ils portaient depuis longtemps vers de nouvelles, qui leurs correspondaient mieux.

Le relais apporté par la présence des nouveaux membres dont j'étais, offrait une potentielle bulle d'oxygène.

« Potentielle » car dans ce type de situation, je crois qu'il faut être conscient que l'on ne porte pas tous de la même manière un projet collectif, quel qu'il soit. Entre ceux pour qui le projet s'est confondu avec leur vie et ceux qui y voient avant tout l'occasion d'exercer une activité dans un cadre plus souple que dans le monde professionnel traditionnel, il existe bel et bien toutes une palette de nuances. Et toute une série d'incertitudes. Dans un premier temps, un temps indéterminé même, il est ainsi difficile pour ceux qui portaient jusque-là de déléguer, sans crainte d'avoir à s'y coller de nouveau en cas de défaillance ou de défection. Il y a un côté usant, épuisant, à la chose et force est de constater qu'il n'existe aucune garantie contre ça. Alors il y a nécessairement des prises de risques, des jeux de je lâche/ je lâche pas, des retours surprenants et des reprises en main. Il faut souvent du temps pour se caler, au-delà des nécessaires mais insuffisantes périodes de tuilage. Et puis l'on peut facilement s'illusionner lorsque tout va bien. Ces moments peuvent même durer, renforçant d'autant l'illusion. Tandis qu'en fin de compte, c'est quand apparaît un problème, un imprévu, que l'on découvre véritablement sa propre capacité à faire face, et par là le niveau réel d'autonomie atteinte.

Bref, pour le dire vite, cette période a offert la possibilité à certains des plus anciens de se retirer, en partie, des tâches de production à mesure que les plus récemment arrivés s'en emparaient. Dans les faits, tout cela a pris plusieurs années. Un temps durant lequel nous, ceux qui arrivions, avons tourné sur les différents ateliers, afin de découvrir leurs spécificités respectives

et de prendre connaissance de l'ensemble des activités. Plus tard, passé cette phase de grande polyvalence, nous choisirons de nous spécialiser davantage en fonction de nos envies et préférences, ce qui permettra d'améliorer la régularité de la production, au niveau des fromages en particulier.

Pour en revenir à l'équipe proprement dite, nous avons rarement été en parité hommes/femmes. Il y a souvent eu un peu plus d'hommes que de femmes, mais je ne saurais dire quelles en étaient les causes. Était-ce lié aux rudes conditions de vie dans ce coin de montagne ? À l'isolement géographique réel ? Aux types d'activité que le groupe menait ? Que sais-je encore ? Nous constatons ce déséquilibre sans bien le comprendre, ni le souhaiter... Du point de vue de la distribution des âges, nous étions une équipe intergénérationnelle. Le plus jeune, né au village, avait à peine vingt ans quand la plus âgée en atteignait presque cinquante, et nous avions au moins un représentant par décennie. Ceci constituait une belle diversité, source potentielle à la fois de richesses mais aussi de difficultés. C'est que nous ne sommes pas tout à fait les mêmes à vingt, trente, quarante ou cinquante ans et plus encore que l'âge des personnes, nous ne sommes pas les mêmes relativement à notre ancienneté dans un projet. Celui qui est là depuis six mois a sans doute beaucoup à découvrir au regard de celui qui après quinze ans à œuvrer, en a peut-être en partie fait le tour. Nos centres d'intérêt évoluent, de même que nos manières de prendre nos repas, nos manières de travailler ou encore de faire la fête. Nos envies d'accorder du temps à ceci plutôt qu'à cela, nos besoins de rencontrer les autres ou au contraire de cultiver davantage notre solitude ; tout ceci traverse chacun mais souvent,

en des moments différents. Les choses qui ont amusé un temps, n'amuse plus et le désir sans cesse renouvelé cherche alors, d'autres voies de réalisation, d'autres formes qui apparaissent, pour un temps, plus épanouissantes. Cela crée parfois des rapprochements, mais aussi des tensions entre des intérêts qui momentanément, ou plus durablement d'ailleurs, divergent. Cette diversité, dont le curseur oscille en permanence, est alors perçue tantôt comme source de complémentarité, tantôt comme risque de la différence ; les uns et les autres tour à tour se rapprochant et s'éloignant au fil du temps et des expériences vécues.

Pour compléter le portrait de ce groupe, j'ajouterais par ailleurs qu'aucun d'entre nous n'était issu du monde agricole. Personne ne connaissait ce milieu au départ, nous étions des « hors-cadres » familiaux, des gens qui s'installent à la terre alors que les parents faisaient tout autre chose – plus tard, un jeune paysan rejoindra tout de même l'équipe, l'enrichissant de sa culture et de ses compétences. La plupart d'entre nous avaient fait des études supérieures, que ce soit en sociologie, en géographie, en arts plastiques ou en éducation physique, mais personne n'avait suivi de cursus agricole. De vrais néophytes donc... Or, ce qui d'emblée pourrait apparaître comme un handicap de départ, constitue probablement et paradoxalement l'une des conditions de possibilités pour innover dans ce champ. En effet, nous avons pu nous rendre compte avec les années que ces nouveaux modèles agricoles, ceux qui cherchent à maîtriser la filière de bout en bout, à travailler en circuits courts et en vente directe, en agriculture biologique de plus en plus, à pratiquer une agriculture de groupe par exemple, émanaient très souvent de personnes n'ayant *a priori* pas la culture adéquate. N'étant pas formées

à un modèle préexistant et n'ayant pas incorporé les pratiques traditionnelles, elles ne sont pas imprégnées d'un modèle de référence figé. Et d'une certaine manière, c'est aussi ce qui leur permet de libérer l'imagination afin de créer un modèle à leur main.

Des façons d'habiter, un effectif qui s'accroît et se stabilise, vient le moment d'envisager la question de l'organisation proprement dite, afin de rendre compte des modalités que ce groupe a mises en œuvre pour tenter de fonctionner collectivement. Et comme on peut l'imaginer, les modalités de fonctionnement d'une telle équipe ont elles aussi évolué au cours du temps. Une telle organisation en effet n'est jamais complètement arrêtée et doit intégrer les évolutions liées à différents plans. Si l'on tient compte du fait que les personnes bougent, que l'effectif bouge, que l'environnement écologique bien sûr mais surtout social bouge, une telle organisation révèle de fait une manière d'appréhender la complexité. Une personne n'est pas exactement la même à 25 ou à 50 ans, et un groupe ne fonctionne pas exactement de la même façon lorsqu'il est composé de cinq ou de neuf membres. De même quand la législation, les règles et les règlements (hygiène, circulation des marchandises, etc.) changent, l'organisation est touchée et doit alors s'adapter. Enfin, un groupe qui perdure ainsi dans le temps acquiert une certaine expérience, conserve au fur et à mesure les manières de faire qui lui conviennent le mieux tandis qu'il rejette celles jugées moins efficaces. Autrement dit, rien ne sort de rien, ni ne tombe du ciel. Et lorsque l'on gratte un peu, il y a bien toujours des précédents, qui permettent d'expliquer pourquoi les choses sont ainsi.

L'équipe s'occupait d'activités dont on peut dire, de façon quelque peu superficielle, qu'une partie était fixe et l'autre ponctuelle. Fixes : l'élevage, la transformation, les marchés et foires diverses. Un minimum d'administration et de communication extérieure aussi (bien qu'assez peu à l'époque), auxquelles s'ajoutaient, puisqu'il s'agit d'un collectif de travail et de vie, toutes les tâches domestiques que sont l'approvisionnement, la préparation des repas, le ménage et l'entretien des locaux. Ponctuelles ou saisonnières : les chantiers, le bois, le maraîchage, par exemple. Et à cette époque la rotation des tâches était relativement importante, la plupart des membres, après initiation et/ou apprentissage par imitation, tournant sur de nombreux postes. Esquisse du paysage global...

Le groupe se réunissait alors deux fois par semaine, en soirée après le repas. Un rythme que nous conserverons longtemps malgré les désagréments qu'il comporte, en termes de fatigue notamment. Le lundi soir était plutôt consacré aux réunions de fond et permettait de discuter des aspects bilans et perspectives, quand le jeudi soir nous voyait traiter des questions techniques. Il s'agit bien sûr du principe puisqu'en réalité, il y avait une certaine souplesse selon les priorités du moment. À l'époque où l'équipe était plus réduite, disons cinq à six membres, s'ajoutaient également à ces thèmes, de manière informelle, des échanges que l'on pourrait qualifier de partage d'états d'âme, à défaut d'un terme plus adéquat. Je le note car lorsque l'équipe s'est étoffée, autour d'une dizaine de permanents, il me semble que cette dernière catégorie d'échanges n'avait plus sa place. Et collectivement, rien n'avait été pensé pour ménager un nouvel espace afin que ce type de propos puisse être *a minima* partagé et, éventuellement, traité

par le groupe lui-même. Le besoin étant malgré tout réel, il trouva d'autres modalités d'expression, parfois en groupe restreint (à deux, à trois, suivant les affinités du moment), parfois auprès de voisins ou amis, parfois auprès de personnes de passage.

À ces réunions bi-hebdomadaires, il faut encore ajouter un temps de bilan annuel, réalisé en début d'automne. Destiné à faire un point global sur l'année écoulée, la saisonnalité de celui-ci était en lien avec la décision prise, à l'issue des échanges, de poursuivre ou non l'aventure. Car de cette décision découlerait l'achat ou non d'un nouveau stock de fourrages afin de passer l'hiver. Tout cela en fin de compte était très pragmatique, pour employer un terme qui passe parfois pour un gros mot. Alors, disons plutôt très terre à terre, en référence à notre activité paysanne.

Je parlais plus haut d'une organisation toujours et nécessairement en mouvement. Cet état de fait n'empêche pourtant pas de poser quelques principes fondateurs, articulation concrète avec les intentions, les finalités, les « tendre vers... ». Lorsque j'ai rejoint l'équipe, ces principes étaient déjà posés et, d'une certaine façon, pratiqués. Ce qui revient à dire qu'il s'agissait-là d'éléments faisant office d'institution dans ce groupe au sens où, ceux-ci me préexistaient et me précédaient. Éléments de cadre et de fonctionnement donc, ils instituaient le groupe tout comme ils m'instituaient dès mon arrivée. Plus précisément, ces quatre principes allaient déterminer mes manières d'être, d'échanger et de négocier avec d'autres. Quels étaient-ils ?

1.— *La libre association* était fondée sur un critère de sympathie réciproque. Dialectiquement on l'entendait

aussi comme la capacité réciproque à se supporter au quotidien – mais c'est moins poétique, n'est-ce pas ?... L'idée était de considérer, vis-à-vis de la personne souhaitant nous rencontrer, qu'il y a une différence entre fuir quelque chose qui ne convient plus et rejoindre quelque chose qui convient mieux. Et pour le groupe, qu'il y a une nuance entre recevoir parce qu'on est momentanément trop court en nombre (même si parfois ce momentané dure) et accueillir ce qui semble aller bien. Parmi les expressions employées, il y avait cette notion de *feeling*, certes tout à fait vague, quoique disant quand même quelque chose. Je rappelle que je parle ici d'un fragment de vie communautaire, d'une expérience de vie et de travail. À ce titre, il y a sans doute quelques spécificités propres à ce type d'expérimentations, qui se révèlent, comme à travers ce qui précède, par petits morceaux. En effet, s'il s'agissait uniquement d'un collectif de travail, il y aurait sans doute moins d'enjeux à ce que les personnes s'apprécient mutuellement. Disons que dans notre cas, la sympathie n'était pas un luxe, mais une nécessité.

2.– *L'autogestion* désignait sommairement le fait de décider ce qu'on fait ensemble, de le réaliser ensemble et d'en tirer collectivement le bilan. Bien que restée un peu floue pour la plupart d'entre nous, piètres théoriciens, cette notion constituait néanmoins le cœur politique du projet Cravirola. Une autre manière d'en parler était de dire qu'il s'agissait de *l'organisation moins l'ordre* au sens d'ordre hiérarchique. J'ai relevé depuis deux définitions<sup>9</sup> qui selon moi éclairent ce que nous

---

9. Dans L. Müller, *Perspectives émancipatrices en espace autogéré : l'expérience et la subjectivation dans le processus d'auto-apprentissage, une approche au travers de récits de femmes*, mémoire de DHEPS, Collège Coopératif de Paris, 2008.

vivions et mettions derrière ce terme. On doit la première à Cornélius Castoriadis, qui estime que le projet politique d'une société autogérée est celui d'« une société où toutes les décisions sont prises par la collectivité qui est, chaque fois, concernée par l'objet de ces décisions. C'est-à-dire un système où ceux qui accomplissent une activité décident collectivement ce qu'ils ont à faire et comment le faire, dans les seules limites que leur trace leur coexistence avec d'autres unités collectives<sup>10</sup> ». Un tel système redistribue les responsabilités en liant les décisions prises et leur mise en œuvre. Ce projet politique s'appuie sur une « rationalité égalitariste<sup>11</sup> », autrement dit sur le postulat d'une capacité de l'ensemble des membres de la collectivité à dialoguer sur un pied d'égalité, pour déterminer rationnellement les choix qui seront les meilleurs pour tous et chacun. Le projet autogestionnaire exige de ce point de vue une échelle d'organisation humaine où les individus trouvent les moyens de se rencontrer, de dialoguer, de prendre les décisions les concernant et de maîtriser directement leur mise en œuvre, c'est-à-dire une échelle suffisamment réduite. Cette échelle suffisamment réduite renvoie à ce que Jean Maisonneuve nomme des groupes *face à face*, dans lesquels « tous les membres interagissent et se perçoivent mutuellement, et dont le volume par suite, n'excède guère une douzaine de personnes<sup>12</sup> ». C'était le cas de l'équipe

---

10. C. Castoriadis, *Autogestion et hiérarchie*, texte écrit en collaboration avec D. Mothé, publié dans CFDT Aujourd'hui, n° 8, juillet-août 1974, repris dans *Le contenu du socialisme*, UGE 10/18, 1979.

11. D. Mothé, *L'autogestion entre l'utopie et la pratique. Histoire d'une définition*, contribution au 4<sup>e</sup> débat interactif de l'Adels, *Autogestion : que reste-t-il de nos amours ?*

12. J. Maisonneuve, *La psychologie sociale*, Ed. Puf, 20<sup>e</sup> édition, 2004, p.56.

que nous formions qui, au meilleur, ne dépassa pas la dizaine de permanents.

La seconde définition en dit davantage des groupes qui tentent de s'inscrire dans cette démarche autogestionnaire. Daniel Mothé distingue deux courants de l'autogestion, l'un « politique », l'autre « alternatif ». Or « les alternatifs sont essentiellement des praticiens qui tentent de réaliser concrètement ici et maintenant des espaces d'autogestion limités et circonscrits dans la production, la consommation, la culture, l'éducation, l'insertion, les quartiers, l'habitat, etc. [... agissant] dans les coopératives ouvrières de production, dans les associations, dans des communautés en instituant des formes de démocratie directe sans participer obligatoirement aux débats idéologiques des militants politiques<sup>13</sup> » ; ce qui était précisément notre cas.

Qui dit autogestion dit prise de décision collective et appelle assez logiquement à évoquer le processus retenu par l'équipe. Car du vote à la recherche d'un consensus, il existe bien plusieurs manières de prendre des décisions. En ce qui nous concerne, l'équipe avait retenu le consensus entendu comme le fait de discuter jusqu'au moment où plus aucune opposition formelle ne s'exprime (d'aucuns nommeraient cette pratique consentement, mais personnellement je ne suis pas très à l'aise avec cette notion que je trouve ambiguë et, par ailleurs, nous n'employions pas ce terme). Ça ne signifie pas pour autant que chacune des décisions prises était portée comme un seul homme par l'ensemble des membres du groupe, car le consensus ne recouvre pas exactement ni systématiquement la notion d'unanimité.

---

13. D. Mothé, *L'autogestion entre l'utopie et la pratique. Histoire d'une définition*, op. cit.

Bien entendu, il existe des zones d'ombre autour de cette notion de consensus. La pratique et la volonté de gratter un peu au-delà des évidences en vue de tenter de ne pas trop se raconter d'histoires, la distance aussi, me conduisent aujourd'hui à en soumettre quelques-unes à la discussion. Parmi ces non-dits – puisque c'est de cela qu'il s'agit, et je reste conscient du fait qu'ils permettent aussi aux membres du groupe d'avoir l'impression de se comprendre –, certains se révèlent fort intéressants, bien que parfois mal admis. Par exemple, alors que le principe coopératif auquel nous souscrivions suppose qu'une personne égale une voix, qu'est-ce qui garantit qu'une voix égale une autre voix ? Quid de l'expérience, des compétences acquises, de l'habileté, des processus d'autorité voire de la grande gueule ? Ou encore : quel praticien un tant soit peu honnête nierait que quelque part, qui fait plus décide plus ? Est-ce forcément un problème en tant que tel, ou n'est-ce pas relativement juste finalement ? En tout cas l'ignorance, consciente ou non, de ce type de phénomène a sans doute permis paradoxalement à l'équipe de tenir et, de manière plus ou moins satisfaisante, de franchir un certain nombre de difficultés, de surmonter un certain nombre de tensions. Jusqu'à un certain point.

3.– La dé-privatisation de l'argent, autrement nommé la *caisse commune*, était destinée à couvrir les dépenses privées de l'ensemble des membres du groupe. Elle fut certainement le point qui faisait le plus réagir les personnes à qui nous exposions nos modes de fonctionnement. Effectivement à contre-courant voire considérée à juste titre comme très marginale, cette pratique ne posa pourtant pas de problèmes particuliers. À quelques conditions cependant. Première condition : alimenter suffisamment la caisse pour

couvrir les besoins des personnes, les besoins et si possible, c'est encore mieux, quelques envies. Deuxième condition : pratiquer avec des personnes partageant plus ou moins les mêmes modes de consommation. Troisième condition : développer autant que possible chez chacun une vision globale permettant *a minima* de savoir quelle est la situation de la structure quant aux entrées et sorties financières à venir. Pour illustrer cela, prenons l'exemple d'une personne qui souhaiterait entreprendre un voyage alors que deux grosses factures de fourrage sont en attente de paiement et que, par ailleurs, la trésorerie est au plus bas. Si la personne a connaissance de ces éléments, l'expérience montre qu'elle reportera d'elle-même son voyage le temps que la situation s'améliore, tandis que si elle ignore ou méconnaît ces informations, elle risque de mettre en difficulté sérieuse le collectif dans son ensemble... et par suite de créer quelques tensions dont l'équipe pourrait aisément se passer.

En arrière-plan de cette pratique, il y a une quatrième condition que, de mémoire, l'on ne s'est jamais formulée si clairement. Celle-ci consiste, dans la mesure où l'on n'a jamais tenu de comptabilité individuelle des dépenses, en l'acceptation par chacun des membres d'une inégalité de fait. Car c'est un fait que certains étaient plus dépensiers que d'autres, que certains coûtaient plus au groupe que d'autres. Et c'était accepté comme une règle du jeu. Cela dit, l'inverse était vrai aussi car tous ne contribuaient pas à la même hauteur à l'économie de la structure, tous ne travaillaient pas aussi vite ou sur des activités également rentables. Bref, afin de nous éviter des calculs sans fin, nous avons pris le parti de composer avec un certain nombre d'inégalités, et de mutualiser les apports et les dépenses,

considérant finalement que chacun faisait de son mieux avec ce qu'il était. Une sorte de pari de la confiance, une manière de mettre en pratique le fameux slogan anarchiste : *à chacun selon ses besoins, à chacun selon ses moyens*. La caisse commune était donc alimentée par les recettes liées à la vente des produits de la ferme mais aussi par les différentes aides potentielles, qu'elles soient liées à l'activité de la structure (subventions) ou aux personnes membres du collectif (allocations familiales, minima sociaux, etc.).

La dé-privatisation de l'argent se pratiquait au quotidien, dans une certaine immédiateté, à partir du moment où une personne rejoignait l'équipe de permanents. Bien sûr, un peu d'entraînement s'avérait nécessaire afin de se sentir à l'aise avec cette pratique. Un temps propre à chacun, il va sans dire. Elle s'exerçait également dans le temps long, un peu comme un processus à double détente. Bien qu'aucune échéance ne soit précisément fixée, la tendance voulait en effet que si la personne détenait un capital acquis préalablement à son entrée (qu'il s'agisse du produit d'une activité antérieure, d'un héritage ou autres), au bout d'un certain temps, et lorsque celle-ci se sentait prête, c'est-à-dire implicitement qu'elle se projetait suffisamment dans un tel mode de vie, elle finissait par apporter ce capital dans la structure.

En le regardant avec un peu de distance, je pourrais dire que sur un axe dont les extrémités opposeraient individu et collectif, le groupe penchait sans doute plus que d'autres, et en réaction à la culture dominante, du côté du pôle collectif. Et en cela, il présentait une particularité radicale. Dans la société contemporaine individualiste censée être « la nôtre » une telle pratique

peut paraître quelque peu extra-terrestre, *a minima* extra-culturelle. Elle constituait là encore pour nous une manière d'expérimenter, à travers cette fois la mise en place concrète et immédiate d'une valeur telle que la solidarité à l'échelle, certes restreinte, de la micro-institution matérialisée par notre collectif. Bien entendu, celui-ci se heurta à certaines difficultés bien réelles, sur lesquelles je reviendrai plus loin.

4.— *Le non-enrichissement personnel* s'apparentait à ce qui se nomme ailleurs un « but non lucratif ». Le bénéfice éventuellement dégagé de l'activité servait ici à financer le développement du projet et ses activités, et non à l'enrichissement des personnes composant le collectif. Cela ne signifie pas que ces personnes n'avaient pas droit à une rémunération mais celle-ci, lorsqu'il était possible de la déclarer officiellement (ce qui était loin d'être toujours le cas), venait alimenter la caisse commune.

L'ensemble de ces quatre principes informels, puisqu'écrits nulle part, constituait ce que nous appelions entre nous le *contrat moral*. Celui-ci, de manière paradoxale, se voulait plus solide qu'un contrat écrit, dans la mesure où, dénué d'existence formelle et matérielle, il n'était possible ni de le rompre ni de le déchirer. En outre, il induisait une autre conséquence là encore informelle, découlant quasi logiquement de ce qui précède : l'impossibilité de s'exclure mutuellement. Autrement dit l'engagement tacite des permanents à ne jamais exclure l'un d'entre eux, quoiqu'il arrive. Et cela en guise de contrepartie à la mise en commun totale de tout ce qu'ils possèdent en termes d'argent, de véhicules, de matériel, machines, etc. — à l'exclusion notable des slips et chaussettes...

quoique, mais il s'agissait alors d'étourderie... Il y avait donc obligation mutuelle de trouver d'autres modes de résolution des conflits que l'exclusion de l'un des membres. Une sorte de « garantie de non-exclusion », indexée à la hauteur de l'engagement pris par chacun quant au renoncement à la possibilité de pourvoir à sa propre sécurité matérielle de manière individuelle... Du lourd quoi !

On percevra sans doute à ce stade ce que ces propositions ont de radical voire, d'une certaine manière, de totalisant. C'est *no-limit* ! C'est plein pot, jusqu'au-boutiste, pratiquement « à la vie, à la mort ». On voit bien aussi, potentiellement, le nœud que ce type d'engagement porte en son sein, nœud qui fût d'ailleurs l'objet d'une rencontre du réseau Repas que nous avons accueilli en 2005, de mémoire, sur le thème de la sécurité des individus dans les collectifs. Il s'y révéla la force mais aussi la fragilité du choix d'un tel mode de fonctionnement. Au niveau individuel, la difficulté grandissante au fil du temps, à pouvoir quitter un tel navire dans la mesure où il s'agira en quelque sorte de repartir à poil, quoique l'on ait apporté et investi au profit du groupe. Au niveau collectif, la difficulté grandissante au fil du temps, à supporter des attitudes et des comportements considérés par le plus grand nombre comme inconvenants, déplacés ou même insupportables de la part de l'un ou l'autre des individus. En conséquence, le retrait ou le vivre avec malgré tout, constituait les termes bruts d'une alternative de peu de nuances. En l'absence, en effet, d'espaces de régulation portés, défendus, individuellement et collectivement, c'est-à-dire reconnus indispensables, l'on se retrouve rapidement en présence, dans son plus simple appareil, d'une confrontation des désirs des uns et des autres ;

dimension ontologique de nos inter-relations avant leur mise en forme dans des modalités socialement plus acceptables.

En plus de l'organisation et des principes fondateurs, nous nous appuyions aussi sur quelques règles, en principe explicites. Mais comme une constante dans ce groupe, une forme de récurrence, celles-ci n'étaient écrites nulle part. Elles se transmettaient éventuellement par oral, et à ce titre, il s'agirait davantage de normes ou d'habitudes, implicites par nature, qui de fait fonctionnaient comme des règles sans en porter toutefois ni la dimension fixatrice, ni la dimension de tiers. Souplesse, souplesse, du moins en apparence... Difficulté, voire refus de figer à tout le moins. Dans ce qui va suivre, j'utiliserai quand même le terme de « règle », plus par commodité que par souci d'exactitude, on l'aura compris. Celles-ci étaient peu nombreuses, et il y avait une explication à cela. Il existait entre nous un discours à ce propos, discours qui constituait finalement la première de ces règles.

— *Le cas par cas*. Ce discours prétendait en substance, et sans aucun doute avec une part de vérité, que nous pourrions passer des semaines ou des années à rédiger un règlement encadrant le fonctionnement de notre groupe, sans jamais en épuiser complètement le sujet. Autrement dit qu'il resterait toujours une part d'imprévisible. Que durant ce temps l'action, elle, serait en berne ; avec le risque réel que rencontrent certaines initiatives qui, après des années à figner sur le papier un projet « parfait », finissent par se dissoudre avant même d'avoir initié et partagé la moindre action concrète. Or là, pas de ça chez nous ! De toute façon, il y a trop à faire. Et puis les bêtes, ça n'attend pas.

Considérations basement matérielles s'il en est mais enfin, le réel peut bien pousser, la réalité, elle, exige.

La solution retenue consistait alors à se dire que puisqu'il nous faut agir et qu'il est illusoire de chercher en amont à tout prévoir, qu'en outre ces prévisions risquent toujours de disconvenir lors de la rencontre d'une situation concrète insatisfaisante<sup>14</sup>, prenons plutôt l'engagement de traiter, statuer et décider au fur et à mesure que lesdites difficultés s'imposent à nous. En d'autres termes, engageons-nous à nous réunir aussi souvent que nécessaire afin de traiter des difficultés au cas par cas.

— *Le droit de véto.* Celui-ci était réservé aux membres permanents de l'équipe, communément appelés les « permanents ». Il entérinait ainsi un droit d'antériorité. Les « déjà-là » bénéficiaient ainsi d'un privilège vis-à-vis des « pas encore là », volontaires et surtout compagnons ayant des vellétés de les rejoindre. Ce droit concernait en principe toutes les décisions importantes. Il se trouve qu'en pratique il était peu utilisé. Peut-être que le simple fait de l'autoriser suffisait à dissuader de s'en servir à tort et à travers ? Toujours est-il que lorsqu'il l'était, il s'appliquait essentiellement au sujet de l'admission ou non de nouvelles personnes au sein de l'équipe de permanents. Ainsi, une seule personne pouvait, au nom de ce droit, empêcher l'accès à un prétendant, et ce contre l'avis du reste du groupe. Bien entendu dans ce cas, plutôt rare mais qui a tout de même existé, quelques explications étaient demandées à celui ou celle qui dégainait son véto. Sur le fond

---

14. Clin d'œil à l'Entraînement Mental (EM), méthode/pratique destinée à penser et agir dans la complexité, transmise par les associations membres du réseau des CREFAD notamment.

cependant, ces échanges permettaient surtout de clarifier, de mettre des mots sur quelque chose qui se jouait de toute façon ailleurs, de l'ordre du senti et contre lequel il n'y avait *in fine* pas grand-chose à dire. Sauf à saisir cette occasion pour accompagner la personne qui refuse, à réfléchir sur son dérangement.

Cette règle, utilisée essentiellement pour s'interdire collectivement d'imposer une nouvelle venue si la moindre résistance est exprimée par un membre déjà en place, illustre de fait au moins deux choses. D'abord, un respect de la minorité face à la majorité afin de maintenir l'intégrité du groupe, mais plus encore l'acceptation que c'est bien une minorité qui décide finalement dans la plupart des cas. Médite ici ami lecteur, j'y reviendrai... Ensuite, et *a contrario*, que l'intégration de nouveaux membres requérait explicitement, cas rare, une décision à l'unanimité.

— *Informar le groupe*. Plus encore qu'au sein d'une équipe ne partageant que le travail, vivre ensemble sur un même lieu induit de fait une exigence implicite de présence des personnes par défaut, ceci étant encore renforcé par l'isolement relatif du lieu occupé et la nature des activités menées par le collectif. L'agriculture en effet, et à plus forte raison l'élevage, laitier de surcroît, requiert une présence humaine quasi permanente. L'important pour le groupe résidait alors dans l'annonce par les personnes de leurs absences à venir ; absences qui correspondaient essentiellement à des congés un peu longs et lointains, vu que personne n'était originaire du secteur. J'ai souvenir qu'à cette époque, dans la première ferme, ce passage d'information s'apparentait quasiment à une demande d'autorisation envers le groupe. Plus tard, lorsque l'effectif

s'étoffera et que les déplacements s'avéreront plus aisés, cette nécessité pour le bon fonctionnement du groupe redeviendra une simple transmission d'informations. Les détails concernant les remplacements des uns et des autres se traitant alors en grande partie dans les différentes sous-équipes-ateliers (on parlera alors de l'équipe bergerie, de l'équipe fromagerie, etc.).

La nécessité d'informer s'appliquait également à un second domaine, celui des finances. Bien entendu, il ne concernait pas les achats courants quant aux dépenses privées mais s'il y avait un besoin exceptionnel en la matière, la règle rendait impératif que la personne en réfère au groupe afin d'obtenir son accord.

— *L'intégration de nouveaux membres... et leur sortie.* L'esprit sur ce sujet pourrait se résumer en un mot : progressif. Si des cas particuliers faisant entorse à cette règle ont jalonné l'histoire du groupe, que ce soit pour les entrées, plus sûrement encore pour les sorties, l'idée de progressivité était bien au cœur des préoccupations du collectif. Et ce d'autant plus que la proposition concernait un mode de vie bien particulier, ne correspondant pas de fait à tout un chacun. À ce jeu, et en dépit des nuances entre nous, il était relativement clair pour tous les permanents, qu'on ne peut pas tout faire avec tout le monde. Et sans doute dans un tel contexte, moins qu'ailleurs. Une attention particulière était alors spécialement réservée aux doux rêveurs de tous poils, du type de ceux qui, après être « tombés » sur le site internet, nous contactaient, valises prêtes, pour nous rejoindre dans la semaine en vue de s'installer durablement. À leur décharge, le site en question était plutôt joli et les descriptions enthousiastes qui l'agrémentaient, pouvaient prêter à confusion. À condition,

certes, d'avoir déjà au préalable l'envie de tout quitter. Ce qui, d'expérience, ne constituait jamais une raison suffisante ni propice pour s'intégrer convenablement au groupe.

Ainsi, au fil du temps, une tentative d'organisation s'est progressivement mise en place à ce sujet, fondée, là comme en de nombreux autres endroits, sur l'expérience acquise. Elle prit le nom de « règle de trois ». Trois comme trois jours, trois semaines, trois mois et trois ans ; chaque période devant être en théorie entrecoupée d'une sortie de la personne afin qu'elle puisse prendre du recul sur ce qu'elle vivait dans le collectif tandis que celui-ci, de son côté, faisait le point sur le processus d'intégration en cours (force est de constater qu'il est plus évident de le faire en l'absence de la personne elle-même). Voilà pour le principe. Mais du principe à la pratique il y a souvent un monde, voire plusieurs. En réalité, si les premières phases étaient plutôt respectées, c'était souvent plus flou pour les dernières. Ce n'était pas très gênant finalement, dans la mesure où la direction était à peu près repérée... Les trois ans notamment pouvaient faire sourire. Cela paraît très long en effet. Et qui trouverait souhaitable une période d'essai d'une telle durée ? Cependant il me semble que celle-ci avait tout de même du sens, en particulier si l'on se remémore le principe de dé-privatisation de l'argent. Cette décision, qui consiste pour la personne entrante, au bout d'un certain temps, à apporter son éventuel capital personnel à la structure, est fort délicate. Une décision qui nécessite distance et maturité, du temps aussi. Et qui pour ces raisons ne se prend pas dans l'urgence. Chacun peut le concevoir aisément. Et de fait, en pratique, il n'y avait pas d'échéance posée. Il y avait une direction, une orientation connue de tous, et cela se faisait ou non.

Quant à la sortie des personnes, j'allais dire « même combat », au sens de « même progressivité »... Mais ce n'est pas tout à fait juste et cela se comprend facilement, pour la bonne raison que lorsque ça ne veut plus, ça ne veut plus. Bien que triviale, cette formule au relent tautologique me semble illustrer au mieux ce qui se passait alors. Et en ce cas, mieux vaut que ça ne dure pas trop, et pour la personne concernée et pour le reste du groupe. Cela dit, tous les cas de figure ont existé sur ce thème. De la sortie annoncée, organisée voire planifiée à la sortie subite, précipitée voire surprenante. Certaines sorties étaient ainsi connues six mois à l'avance et permettaient une réorganisation progressive du reste de l'équipe. Il y en a qui ont traîné en longueur. D'autres se décidaient quasiment du jour au lendemain, prenant de cours le groupe. Il est même arrivé, cas exceptionnel, que quelqu'un « s'échappe » en pleine nuit sans avoir prévenu quiconque.

La règle « théorique » en vigueur voulait d'une part que les sorties soient accompagnées à hauteur de la durée d'implication de la personne sortante, de ses perspectives et possibilités de rebondir, et des soutiens extérieurs dont elle pouvait bénéficier (une famille soutenant ou non par exemple), d'autre part que cet accompagnement, financier notamment, ne mette pas en péril la structure. On a là une illustration supplémentaire du fameux « cas par cas » qui, bien pratique en de nombreuses occasions, présentait tout de même quelques limites. En l'occurrence, il est facile de prendre la mesure de la fragilité, et de la dimension relative voire subjective de ce principe, en de telles occasions. Quid en effet de l'accompagnement d'une personne avec laquelle on se sépare fâché ? Le groupe ne risque-t-il pas de lui « faire payer », même

inconsciemment, ce retrait indépendamment de son engagement passé, de sa durée et de son intensité ? En outre, on perçoit bien vite que la personne sortante aurait plutôt intérêt, à ce jeu, à sortir lorsque l'état des finances du collectif le permet, lorsque les caisses sont pleines et les projets à venir peu nombreux. Mais est-il possible en de telles circonstances de se montrer aussi fin tacticien ? La pratique inviterait plutôt à répondre à cette dernière question par la négative. Et il me faut bien reconnaître qu'à cet endroit, les principes et règles adoptés et en vigueur dans le groupe, ne répondaient que partiellement à cette problématique des sorties.

Se rencontrer, s'activer, s'organiser, « faire collectif » en somme, lorsque se vit une montée en puissance de ce type, celle-ci s'exerce nécessairement. Comment la coopérative Craviola a-t-elle exprimé cette montée en puissance ? Elle qui, fragile par nature, comme tout collectif à visée autogestionnaire mais aguerrie par ces quelques années de pratiques communes, a alors senti pousser en elle, en lien avec la stabilisation momentanément durable d'une équipe plus conséquente, une aspiration à grandir, à poursuivre l'expérimentation par d'autres voies, d'autres moyens, dans d'autres directions... Ainsi, laissant ici le fonctionnement interne du collectif sur lequel je reviendrais plus loin, je poursuis le récit en tentant de dépeindre les développements du projet dans sa nouvelle configuration.



« *L'ignorance électorale était un élément important de l'art  
de survivre, peut-être le principal.* »  
Jonathan Franzen, *Les corrections*,  
Ed. de l'Olivier, 2002.



## **II – LE MAQUIS**

Vaches Aubrac au galop au Maquis.





Snack

Coopérative



Le Mas des Cravirola

Ferme autogérée

Cravirola

Le Resto

Sanitaires

Dolmens

Scapain

Aire de fête

Parking

LE BOIS BAS

## Déménager

Alors là quelle affaire ! Et pas une des plus minces. Déménager une ferme et un collectif a quelque chose d'irréel et ramène quelque part à des images d'exode, à des représentations de pionniers du grand Ouest en route vers leur eldorado, leur terre promise... Et de fait, le mouvement géographique impulsé prit la forme concrète d'un cap précis : à l'ouest toute ! Passer de montagnes du sud des Alpes aux coteaux du minervois et au versant sud de sa montagne noire dessinait en effet une telle trajectoire. Alors vaches, chèvres, brebis (quand bien même nous décidions finalement de nous séparer du troupeau de chèvres afin de rompre un cycle de parasitisme rare dont elles étaient porteuses et qui nous empoisonnait l'existence), mais aussi femmes, hommes, machines, engins, véhicules, matériel et matériaux de toutes sortes... tout cela s'est retrouvé sur la route ce printemps de 2007 à travers un ballet d'innombrables aller et retour.

Le défi principal du moment fut de maintenir la production sans rupture, et ceci pour au moins deux raisons. La première, évidente, est qu'il est compliqué, voire risqué, de tarir brutalement des animaux en lactation, surtout en début de période, c'est-à-dire au printemps pour la plupart. Mais ensuite, surtout, il aurait fallu attendre les mises bas suivantes pour pouvoir produire à nouveau et cela, d'un point de vue économique, était exclu. Les fromages constituaient, et continueraient encore longtemps de l'être, la base économique du projet.

Changer de lieu, déployer d'autres activités, repartir à l'aventure... Courant 2005, les discussions commencent autour de ces grands axes. Il y a plusieurs explications à cela, sans qu'aucune d'entre elles ne suffise à elle seule à expliquer ce désir de mouvement. Des causes multiples, un faisceau convergent en quelque sorte. L'équipe alors s'était étoffée progressivement et neuf personnes vivaient désormais régulièrement sur la ferme. L'organisation du dernier festival, la seconde édition du « Bouses & Blues », avait produit beaucoup de joie chez les permanents et mobilisé largement autour, dans une belle dynamique collective. La prise de conscience cependant, des limites du lieu pour accueillir une telle manifestation, était partagée. Les risques en effet étaient nombreux et certaines difficultés apparaissaient alors relativement insurmontables. Toujours les mêmes en vérité : l'accès ardu au site, l'impossibilité d'aménager des places de parking, les relations médiocres, voire pires, avec la municipalité et une partie de la population locale... À titre d'anecdote, il n'était pas rare que les volontaires venus participer à un chantier nous attendent au bar situé sur une jolie placette du village et que, plus d'une demi-heure plus tard, le temps de descendre les récupérer, ils n'aient toujours pas été servis. Il se trouve que les tenanciers refusaient purement et simplement de prendre leurs commandes lorsqu'ils pressentaient que ceux-ci montaient à la ferme. C'était juste révoltant. Il y eut d'autres surprises de ce type à l'époque. L'épisode concernant l'inscription sur les listes électorales du village fut par exemple dans la même veine, tout aussi épique. Nous remplissions naturellement les conditions légales mais alors que l'État dépensait par ailleurs des millions en campagne de communication pour inciter les jeunes à s'inscrire sur les listes, le village où nous résidions de

façon permanente depuis bien plus longtemps que les six mois requis nous refusait l'inscription. Une première fois, puis une seconde fois pour un membre du groupe, ce qui donna lieu à un recours suivi d'une convocation au tribunal administratif de Menton. Et là, sans qu'aucune pièce complémentaire n'ait été demandée, l'audience, d'une durée de cinq minutes après une journée entière d'attente, déboucha sur un nouveau refus au motif que la personne n'avait pas fourni le certificat justifiant la non-privation de droits civiques. Nous étions atterrés. À aucun moment de la procédure celui-ci n'avait été demandé. Vivions-nous bien en France ?

Pour reprendre le fil, c'est fort de ces expériences d'organisation de festivals en milieu rural, que l'envie de développer des activités d'accueil, de résidences d'artistes et d'événementiels commença à démanger certains d'entre nous. Sans doute trouvions-nous cela plus stimulant que le travail routinier d'élevage et de transformation fromagère. Il faudrait peut-être, y ajouter une forme de lassitude des plus anciens de l'équipe, qui connaissaient parfaitement, et depuis longtemps, le site et son environnement social, ses potentiels et ses limites. C'était peut-être, aussi, le bon moment pour (re)construire ensemble, avec toutes les personnes nouvellement arrivées et qui manifestaient le désir de s'investir, un nouveau projet qui intégrerait davantage les envies de chacun. Le bon moment, enfin, pour réfléchir sérieusement à l'opportunité de « lâcher » pour celui qui, sur le papier, restait l'unique propriétaire de cette chose devenant de plus en plus collective. Tous ces motifs, et d'autres certainement qui m'échappent encore, conduiront une large majorité du groupe à se projeter dans une autre perspective. À imaginer une suite...

L'année 2006 fut ainsi une année riche en échanges, en partages de points de vue et d'envies multiples : l'idée étant de s'autoriser à formuler tout ce que nous souhaitions faire et ne plus faire à l'avenir. Une espèce de cycle de libération de l'imagination. Sans surprise, personne à ce stade ne souhaitait poursuivre les activités d'élevage et de fromagerie, tant elles s'avéraient contraignantes et chronophages. L'option de vivre en ville autour d'une activité de production et de travail du bois a même été envisagée sérieusement à un moment. Les réunions occupèrent, cette année-là, une grande partie du temps du collectif. Elles démarraient une fois la fromagerie du matin terminée, s'interrompaient pour la traite et la fromagerie du soir, et reprenaient après le dîner. Une année qui nous vit également nous intéresser aux questions de structuration juridique, car ce projet invitait à revoir tout l'existant d'une certaine manière et à tenter, tant qu'à faire, de trouver une forme plus en adéquation avec nos pratiques. De là, nous avons par ailleurs pris conscience de l'évolution du prix du foncier qui, à l'image de l'évolution de l'immobilier, avait explosé en quelques années. Puis les questions de financements s'invitèrent dans la danse et furent l'occasion de relancer nos réseaux et de les étoffer. De nouvelles activités furent testées, je pense à la fabrication de glaces, afin d'étendre la gamme des produits et d'augmenter autant que possible les recettes avant le grand saut. Et tout cela, entrecoupé de visites de lieux susceptibles d'accueillir et le nouveau projet et cette nouvelle équipe, elle aussi en mutation.

Cette phase de préparation dura en tout et pour tout près d'un an et demi, ce qui semble relativement court rétrospectivement, vue l'ampleur que prit le nouveau projet. Je garde cependant le souvenir que le dernier

semestre de 2006 me parut interminable. C'est sans doute qu'une fois le mouvement acté, une fois prise la grosse décision, ma faculté de patience se réduit comme peau de chagrin. Ainsi l'attente liée au bouclage du financement et l'incertitude concomitante, me parurent insupportables. Pourtant, le boulot ne manquait pas. Imaginer et mettre par écrit au fur et à mesure des discussions (car pour la première fois nous nous étions dotés d'un grand classeur destiné à recueillir l'ensemble de nos échanges et décisions) l'ensemble de nos perspectives représentait en soi un gros travail. Celui-ci aurait pu être alimenté par les contributions des uns et des autres assez directement, cependant sa rédaction fut l'œuvre quasi exclusive de l'un d'entre nous. Après-coup, cela dit certainement des choses de notre fonctionnement de l'époque et des plans d'implication des uns et des autres. Une confirmation de plus que nous ne sommes pas égaux en puissance d'agir, ni en puissance de désirer... Imaginer les futures activités, construire les prévisionnels susceptibles de convaincre banquiers et réseaux amis, visiter une quinzaine de lieux, tout en maintenant l'activité voire en tentant de l'augmenter un peu, créer les structures juridiques pour porter l'ensemble... Non, le travail ne manquait vraiment pas.

Le contexte économique, par ailleurs, ne nous était pas favorable. Nous réalisions l'achat l'année précédant la crise financière de 2008, période où l'immobilier, le foncier et les taux d'intérêt étaient au plus haut. De ce point de vue c'était vraiment « pas de bol ». Puis ce fut l'occasion de découvrir les pratiques de certaines grandes banques françaises ; par exemple le refus pur et simple de travailler avec des entreprises coopératives. Ce fut surtout l'occasion de prendre la mesure de la difficulté d'accéder au foncier agricole lorsque l'on n'hérite pas

des terres ; la situation étant devenue telle que dans certains cas, une vie de travail ne permet plus de les payer. Cette évolution des prix couplée à l'agrandissement des exploitations, poussée par le système de subventions européen, constitue sans doute l'un des freins majeurs à l'installation de jeunes paysans « hors cadre familial ». De ceux, malheureusement, qui seraient pourtant les plus susceptibles d'innover en matière de pratiques agricoles alternatives à l'agriculture chimique. C'est ce type de prises de conscience qui nous poussa alors à réfléchir à une manière de recréer une forme de propriété d'usage. Nous souhaitions acheter une ferme et nous en avions une à vendre, avec la crainte, si nous l'a mettions sur le marché, qu'elle finisse entre les mains d'un riche monégasque plutôt qu'entre celles de paysans. Que faire alors, pour éviter d'alimenter la spéculation sur les terres et comment faire en sorte que celles-ci, une fois acquises, ne puissent plus être remises sur le marché ? Trouver une forme qui gripperait quelque peu le système. Une forme juridique, s'entend.

Le partage de ces réflexions et de l'évolution du projet par le biais du site internet, nous permit de rencontrer un autre groupe animé des mêmes problématiques, à savoir : comment structurer de la propriété privée collective en vue de réaliser de la propriété d'usage. Ainsi, lorsque le choix du statut de SAS<sup>15</sup> fut retenu, ce

---

15. Le statut de SAS (Société par Action Simplifiée), créée en 1994, est grosso modo un outil capitaliste et a été imaginé pour le favoriser. En effet, à la grande liberté accordée pour la rédaction des statuts, qui permet notamment de fixer librement les modalités de décisions collectives, s'ajoute la limitation de la responsabilité des actionnaires associés aux seuls apports effectués en capital social. Dans les SARL et les SA, les modalités de fonctionnement sont lourdes. La SAS, pour sa part, est une structure très souple, qui allie les avantages de la SARL et est un gage de sûreté pour

collectif ami apporta ses terres dans la nouvelle structure. *Terres Communes* (TC) était née, et comprenait à sa création trois fermes et trois collectifs regroupés dans un premier collège détenant ensemble 48 % du pouvoir de décision. Nous avons en effet, entre temps, trouvé un collectif pour reprendre la ferme des Alpes-Maritimes. TC était donc constitué de la FAR (Ferme Autogérée de la Roya), de Caracoles de Suc basé en Ardèche et de la coopérative Cravirola en passe de s'installer en Minervois. À cela allaient s'ajouter un peu plus de 80 actionnaires, personnes physiques ou morales, soutenant ce projet et organisés statutairement autour du principe coopératif : une personne égale une voix, indépendamment du capital apporté. À ce second collège était attribué 52 % du pouvoir décisionnaire, les décisions importantes (cession, remplacement d'un collectif, achat d'un nouveau lieu...) nécessitant une majorité qualifiée à 75 % des votants. Ceci pour le foncier.

Concernant l'activité, ou plutôt les activités, l'idée était de trouver le statut s'approchant le plus de notre fonctionnement réel (une vitrine légale qui corresponde à quelque chose, même si une « sauce interne » perdurerait) et permettant d'englober toutes les activités commerciales dans une même structure, qu'elles soient agricoles ou extra-agricoles. Sans surprise, nous avons retenu le statut de Scop<sup>16</sup>. Celui-ci nous offrit

---

les investisseurs, les fournisseurs ou les banques. L'idée était donc de détourner cet outil de ses fins attendues. La grande liberté accordée à la rédaction des statuts nous permit, par exemple, de déconnecter le capital apporté par un actionnaire du pouvoir de décision de ce dernier, en préférant inscrire dans les statuts le principe coopératif : une personne = une voix.

16. Société Coopérative et Participative, encore nommée il n'y a pas si longtemps Société Coopérative Ouvrière de Production, si les mots ont un sens...

même la possibilité, ce qui n'était guère évident, de bénéficier des subventions agricoles dans la mesure où nos activités, d'un point de vue économique, le restaient majoritairement. La *Scop Cravirola* était née et associait à parts égales les membres du collectif que nous formions. Enfin, pour organiser les chantiers participatifs ainsi que les activités culturelles, l'association *Cultures du Maquis* fut également créée dans la foulée.

Le montage imaginé pour l'acquisition du foncier nous a permis à l'occasion de court-circuiter la Safer (Société d'Aménagement Foncier et d'Établissement Rural). Celle-ci a officiellement pour missions<sup>17</sup> de dynamiser l'agriculture et les espaces forestiers, de favoriser l'installation des jeunes, de protéger l'environnement, les paysages et les ressources naturelles et, enfin, d'accompagner le développement de l'économie locale. À ce titre, elle dispose d'un droit de préemption sur le foncier mis en vente. Mais en réalité et avec le temps, cette structure est plutôt devenue une sorte d'agence immobilière du foncier, prélevant au passage, à l'instar de ces dernières, son rondellet pourcentage sur la transaction effectuée (à l'époque, dans les 5/6 %). Dans la mesure où elle n'avait effectué aucun travail pour nous en termes de recherche de lieux, de mise en relation, nous n'avions pas spécialement envie de nous acquitter de cette charge supplémentaire à son égard. C'est donc sans aucun scrupule – et un soupçon de piraterie –, que nous avons cherché une manière de ne pas avoir à faire à elle. Et nous avons trouvé. En effet, le fait de transformer la SARL achetée en SAS, et de l'acquérir par la SAS que nous avons nous-mêmes créée, rendait légalement possible de ne pas informer la Safer de la vente opérée. Là où des entreprises transnationales et

---

17. <http://www.safer.fr/missions-safer.asp>, consulté le 17/05/2018.

autres fonds de pension utilisent cette technique pour s'accaparer des terres arables un peu partout sur la planète<sup>18</sup>, au détriment des populations, dans le but de maximiser leurs profits (en spéculant sur la famine quelque part) et de verser toujours plus de bénéfices à leurs actionnaires, nous y voyions pour notre part simplement l'opportunité de nous épargner quelques dépenses supplémentaires dans un budget et un prévisionnel déjà extrêmement serrés ; Terres Communes ayant organisé l'empêchement, par voie statutaire, de verser le moindre dividende à ses actionnaires (sans pour autant l'interdire formellement, ce qui aurait été illégal). Une question de fins et de moyens, en d'autres termes.

Lorsque je dis que ce projet était ambitieux et que les prévisionnels étaient extrêmement serrés, il apparaît judicieux et sans doute indispensable de donner quelques chiffres afin de mieux se représenter la chose. Quand nous avons réalisé la transition d'une exploitation agricole individuelle, fiscalement « au forfait », vers une Scop dont l'activité principale était l'élevage laitier, le chiffre d'affaires de la coopérative Cravirola atteignait quasiment 150 000 €. C'est-à-dire presque deux fois le montant maximum toléré puisque le passage « au réel » était obligatoire au-delà de 75 000 €. C'était l'avantage de travailler en vente directe, dirons-nous, en l'occurrence sur des marchés et des foires. Cela dit, nous avions des charges d'exploitation conséquentes car il faut bien comprendre que l'agriculture de montagne ne pourra jamais concurrencer une agriculture de plaine.

---

18. Y compris en France, voir : <https://www.terre-net.fr/actualite-agricole/economie-social/article/des-investisseurs-chinois-acquierent-900-hectares-de-terres-dans-l-allier-202-132513.html>, consulté le 17/05/2018.

Et sans l'apport massif de bénévolat, le nôtre puisque nous n'étions qu'exceptionnellement salariés, le projet ne tenait économiquement et, peut-être surtout, humainement pas la route. Je précise cela pour avoir un élément de comparaison et ainsi rendre compte du changement de dimension qu'engendra l'acquisition du domaine du Bois, rebaptisé le Maquis.

Le montant de l'achat s'éleva à 1 160 000 €. Eh oui, aujourd'hui encore ce montant m'apparaît colossal pour la bande de va-nu-pieds que nous étions tout de même en partie. Il nous fallut dans un premier temps emprunter 800 000 € en plus des apports en nature et en capital. Pour le détail, 395 000 € à la Nef, 195 000 € à la Banque populaire, 200 000 € à un particulier, plus 570 000 € équivalents à l'apport de deux fermes en nature au capital de TC (celle de la Roya et celle d'Ar-dèche). Montants auxquels s'ajoute encore un apport financier à ce même capital à hauteur de 280 000 € correspondant à des prises d'actions dans la société. Pour l'histoire, vu que tout cela ne semblait pas encore suffire, nos amis les banquiers, en plus de nous infliger un taux d'intérêt de l'ordre de 4,75 %, taux qui semble irréaliste à l'heure où j'écris ces lignes, nous imposèrent la mise sous hypothèque de deux des trois fermes faisant désormais partie de TC, ainsi que la maison de particuliers soutenant très activement le collectif Cravirola. Les conséquences directes de cet achat, pour le coup très palpables, furent que quasiment du jour au lendemain, il fallut rembourser près de 5 000 € par mois. À ces remboursements qui incombaient à TC, correspondaient donc le total du montant des loyers dont devaient s'acquitter et le collectif Cravirola sur ses nouvelles terres, et le collectif FAR qui reprenait l'ancienne ferme des Alpes-Maritimes (environ 3 600 €

pour l'une et 1 400 € pour l'autre). Ce qui correspond tout de même à une charge fixe avoisinant les 45 000 € annuel, plus ou moins en fonction du « recrutement » de nouveaux actionnaires supporteurs du projet, pour l'équipe qui nous intéresse ici.

La difficulté, l'une d'entre elles au moins, fut de tenir l'existant d'un côté tout en préparant l'avenir de l'autre. Quelques copains aidés des futurs repreneurs de la ferme des Alpes-Maritimes poursuivirent ainsi la production et l'ensemble des tâches attenantes, tout en transmettant ce qu'ils pouvaient des incontournables du lieu aux membres du collectif qui prenait la suite. Tandis que dans le même temps, avec quelques autres copains et aidés des premiers participants à la nouvelle formule de chantiers participatifs, nous préparions le terrain pour permettre un jour le basculement de la production d'une ferme à l'autre. Ceci pris de mémoire trois à quatre mois, de février à fin avril. Et courant mai, toute l'équipe avait rejoint le Maquis au terme d'un dernier voyage portant notamment sur le déménagement des animaux.

Construction de la bergerie tunnel.





## S'affairer

Il me faut maintenant dire quelques mots à propos du lieu où nous nous installions. Car il s'agissait là encore d'un lieu exceptionnel. Quel goût avions-nous, tout de même ! Pensez donc : 270 hectares d'un seul tenant, boisés à 80 %, principalement en yeuse (autre nom du chêne vert), une colline entière bordée sur cinq kilomètres par les gorges de la Cesse, rivière intermittente car en grande partie souterraine, coulant 250 mètres plus bas. Le site comportait en outre l'une des plus grandes concentrations de dolmens du Languedoc-Roussillon, soit quatorze pièces situées sur un plateau surplombant lesdites gorges, avec en perspective la plaine de l'Aude, le mont Alaric, les Corbières vertes et, si le temps le permettait, la partie orientale de la chaîne des Pyrénées. Un sacré panorama donc... Mais je n'ai pas prévu d'écrire un guide touristique pour autant. Deux hameaux distants de près de deux kilomètres l'un de l'autre, dont l'un, à l'état de ruine, complétaient l'ensemble. Le second, rénové et habitable, comprenait une relativement grande maison d'habitation et un bâtiment d'accueil, doté de quelques chambres d'hôtes, de deux gîtes, d'une cuisine équipée et d'une salle de restaurant. S'ajoutaient à cela une piscine, un bâtiment agricole ayant un temps servi à l'élevage de poulets et une bergerie en kit située juste à l'endroit où nous imaginions aménager l'aire de fête. Celle-ci, en effet, faisait désormais partie intégrante du nouveau projet et allait même devenir, une partie de l'année au moins, le cœur du site. Mais ce nouveau projet au fait, quel était-il ?

En cherchant un autre lieu, le collectif Cravirola souhaitait donc diversifier ses activités. Après moult discussions, visites et autant de scénarios envisagés, le projet qui se dessinait prenait la forme de ce qu'il est désormais commun de nommer un projet « agri-culturel ». À l'époque nous aurions certainement réfuté une telle appellation, jugée trop consensuelle ou par simple esprit de contradiction, mais enfin, en dernière analyse, mieux vaut appeler un chat un chat. De l'agriculture donc, et de la culture réunies sur un même lieu.

La partie agricole s'apparentait à un polyélevage et comportait alors, en perspective, d'une part la fabrication de fromages des trois espèces ainsi que de glaces et de gâteaux au fromage blanc, d'autre part la production de viande bovine (bœuf et veau) issue du troupeau de vaches de race Aubrac dont nous « héritions » en même temps que les terres. Une sacrée surprise dans les deux sens du terme, car la viande s'avéra délicieuse tandis que les bêtes, laissées à elles-mêmes depuis plusieurs années, se révélèrent particulièrement sauvages. Des cochons gascons élevés au petit lait et des poules pondeuses vinrent plus tard compléter cette ménagerie. À cela s'ajouteraient les productions de pain et de pizzas, de bois de chauffage et de légumes.

Côté extra-agricole et culture, l'idée était de proposer, en saison, de l'hébergement en dur et en plein air par le biais de l'aménagement d'une aire de camping, de la restauration utilisant les produits de la ferme ainsi qu'une programmation culturelle variée et aussi militante que possible. Du moins dans un premier temps. Des chantiers ouverts à tous étaient également proposés huit mois sur douze. L'envie de s'investir davantage dans

les réseaux locaux faisait aussi partie des perspectives même si, sur ce dernier aspect, la charge de travail quotidienne limitera grandement les possibles.

Inutile de dire que la mise en place prit la forme d'une course contre la montre. Arrivés début février, l'ensemble devait être opérationnel début juillet. Un pari insensé. Si j'osais une comparaison avec ce que nous avons traversé ce printemps-là, je dirais que, dans le domaine de la physiologie de l'effort, nous nous engageons sur un régime de résistance, autrement dit un effort relativement long à relative haute intensité, entraînant, entre autres conséquences, une sécrétion importante d'acide lactique au niveau musculaire. Une image me revient afin d'illustrer le propos, elle me fait toujours sourire lorsque je la convoque. Du temps où j'étais étudiant en éducation physique, un copain de promotion, basketteur de son état et peu entraîné à l'exercice, devait se lancer sur un 400 mètres plat. Un tour de piste. Voici l'ami parti. S'agissant d'un rattrapage, il courrait seul mais pour le coup, il avait un public : nous étions tous là. Il part bien. Le voilà atteignant les 100 mètres. À ce moment-là, l'enseignant se retourne vers nous et dit pince-sans-rire : « alors là, soit il explose le record du 400, soit il explose aux 200 mètres ». Il avait à peine fini sa phrase que notre champion en puissance, s'approchant des 200 mètres, s'arrête net et s'écroule de tout son long (deux mètres tout de même) au sol où il restera figé de longues minutes sous les applaudissements nourris et les rires, certes un brin moqueur, de l'assistance. Cramé. Au rythme où il était parti, l'acide lactique avait été sécrété en trop grandes quantités finissant par littéralement tétaniser ses muscles. Mauvais dosage de l'effort. Or c'est bien ce qui faillit nous arriver, à nous

aussi, à l'issue de cette préparation d'enfer, enchaînée à une première saison où nous avons tout à apprendre. Cramés, nous aussi nous l'étions, et lors des réunions bilans de ce premier automne, la question de tout arrêter a effectivement été soulevée. L'investissement total de tous les membres et de nombreux soutiens extérieurs, en regard de l'insuffisance des recettes atteintes lors de ce galop d'essai, ne laissait en effet que peu d'espoir de s'en tirer. Et pourtant...

Reprenons un peu en détail. Ces quelques mois nous ont donc vu mettre en place le minimum vital pour ouvrir nos portes en début de saison et recevoir du public dans des conditions relativement décentes, bien qu'imparfaites. Disons plutôt, assez éloignées de ce que nous imaginions pouvoir proposer en rapport avec le potentiel du lieu et nos propres envies et capacités ; la même chose se produisant aussi concernant la partie agricole, socle pourtant fondamental de l'économie du projet. Conséquence prévisible de ce type de fonctionnement dans l'urgence, la création d'insatisfactions liées au fameux *provisoire qui dure*. Autrement dit, il y a un côté réellement usant à bâtir, en force ou sous pression, des choses dont on sait pertinemment qu'elles seront à reconstruire dans un temps proche dans la mesure où, par manque de moyens souvent mais aussi par inexpérience, l'on sent/sait déjà qu'elles ne feront pas l'affaire. Et cela peut concerner tout autant un bâtiment, un atelier, la construction de parcs pour l'élevage, qu'un menu ou une politique tarifaire. C'est ainsi...

Entre autres choses, nous avons par exemple été amenés, durant ces premiers mois, à aller démonter dans le Gers un séchoir à tabac prenant la forme d'une serre-tunnel de 60 mètres sur 10 afin de la convertir

en bergerie, c'est-à-dire d'y aménager salle de traite, espaces de stockage de céréales et fourrages et box pour les animaux. La chance n'ayant pas toujours été de notre côté, le toit de celle-ci, constitué de bâches spéciales, fut par deux fois arraché en l'espace de quelques mois ; l'occasion de découvrir *in situ* les particularismes de la météorologie locale. Le Cers en effet, vent dérivé de la Tramontane, bombardait assez régulièrement le pays. J'étais tombé une fois sur une carte recensant les différents vents parcourant le département de l'Hérault. Pas moins de quatorze types de courants d'air différents traversaient ainsi le secteur en tout sens. Dans ce coin, celui-ci était cependant le dominant. Faut croire que le soleil ça se mérite... Pour en revenir au toit de notre bergerie, et pour la petite histoire, la récurrence du phénomène cumulée à nos très maigres moyens nous obligea à patienter quelques mois avant de pouvoir investir dans un toit de tôle censé mieux résister aux caprices d'Éole. Nous avons donc dû fonctionner, situation pour le moins incongrue, à ciel ouvert durant toute cette période. Même sans être des fanatiques du modernisme, l'on connut meilleures conditions de travail.

Cela dit, les fromagers n'étaient pas beaucoup mieux lotis en cette phase de démarrage. Plusieurs mois durant, ils durent œuvrer dans la cuisine du restaurant reconvertie pour l'occasion. Toujours courts en matière de temps et d'argent, nous ne cessions de jongler et de revoir l'ordre des priorités. Je me demande d'ailleurs s'il existe un terme pour désigner le plus urgent que l'urgent. Sans doute qu'alors, celui-ci aurait pu devenir notre slogan du moment. Toujours est-il que début 2008, nous engageons les travaux pour transformer un ancien garage mécanique en fromagerie aux normes, largement vitrée. Ce n'était pas banal mais

finalement, cela fonctionnait plutôt bien. Car ce second chapitre du projet de la coopérative Cravirola, je ne crois pas en avoir parlé jusqu'ici, portait de manière plus prononcée encore une volonté démonstrative non négligeable. Pas au sens de modèle à suivre mais, plutôt, au sens d'illustration concrète d'une manière de faire parmi tout un tas de possibles dans l'ici et maintenant. Faire tache d'huile, pourquoi pas, donner à d'autres l'envie de construire leurs propres structures, leurs propres outils, leurs propres fonctionnements. Et comme on n'imagine pas à partir de rien, il nous semblait important de montrer, de donner à voir aux personnes venant à notre rencontre ce que nous avons conçu pour nous, avec qui nous étions et là où nous en étions. Cet enjeu prenait naturellement différentes formes – de la rédaction d'une lettre d'information et de mise en récit de nos aventures, le « Cravirolala », aux différentes modalités d'accueil mises progressivement en place et sur lesquelles je reviendrai plus tard – car la question se posait de savoir comment et dans quelles conditions nous pouvions organiser la chose. Il n'existe au demeurant pas tant de lieux qui mêlent ainsi de la production, et pour le coup des productions variées, de l'accueil avec une réelle capacité d'hébergement/restauration, et la notoriété suffisante pour drainer un flux de personnes s'intéressant à ces manières collectives de pratiquer. Alors concrètement, et pour en revenir à l'aménagement de notre laboratoire de transformation, la question se posait très prosaïquement : combien de fenêtres pour être suffisamment visibles de l'extérieur ? Car en l'occurrence, les règles d'hygiène nous interdisaient *a minima* de faire entrer nos visiteurs directement dans la fromagerie. De toute façon, il n'était pas question de perturber le travail des collègues qui y œuvraient, et il faut reconnaître que la perspective

d'être observé par des personnes de passage fit l'objet de discussions en interne ; discussions à propos de l'appréhension liée au fait de se retrouver un peu au zoo. Enfin, surtout, de se retrouver de l'autre côté de la barrière... La question était la même concernant la bergerie, les problèmes relatifs à l'hygiène en moins. La vigilance portait alors davantage sur le fait d'éviter d'effrayer les animaux et leurs circulations. Mais au bout du bout, force est de constater que les animaux, à l'instar des hommes, s'adaptent à beaucoup de choses. Ce qui est heureux d'une certaine manière. Ce que l'on peut regretter aussi parfois, en fonction du sujet en cause.

Un autre boulot à notre arrivée fut de faire le tour du propriétaire, selon l'expression consacrée. Mais alors au sens propre, c'est-à-dire vérifier les huit kilomètres de clôture installée sur la partie cause du site (nous ne trouverons jamais le moyen technique de clore les cinq kilomètres côté rivière). Vérifier et retaper, car au-delà des poteaux et des piquets à remplacer pour cause d'usure, nos amis les chasseurs s'étaient permis, sans doute par inadvertance, de se ménager quelques passages çà et là à coups de pince coupante, que ce soit pour eux ou pour leurs chiens ; de petites ouvertures bien propres de 40 sur 40, taillées dans de l'ursus 2,5 mm pour les connaisseurs. Y'a pas à dire, ces artistes, quel talent !

Nous avons aussi dû reconstituer immédiatement les cheptels de chèvres et de brebis. Nous avons en effet conservé les vaches laitières après avoir écarté les plus âgées, celles ayant plus de douze ans au moins. Par comparaison, en élevage dit moderne, les laitières sont envoyées à la casse, on dit « à la réforme », à six ans et constituent le gros de la viande servie en restauration

collective, voire en restauration tout court. Six ans pour des animaux si gros pouvant en vivre facilement 25, c'est vraiment peu. Mais à cause notamment de l'alimentation qui leur est proposée dans ce type d'élevage « moderne » (ensilage de maïs et tourteau de soja souvent importé, donc souvent issu d'organismes génétiquement modifiés), elles ont le foie cirrhoté, tout comme les personnes souffrant d'alcoolisme. Ajoutées à cela les normes draconiennes en matière de taux de cellules (des lymphocytes, des globules blancs donc) des laiteries qui collectent le lait, et qui augmentent avec l'âge (cependant sans risque pour la santé), ces pauvres bêtes n'ont quasiment aucune chance de vivre plus longtemps. Ça questionne un peu... non ? Trouver des brebis a été relativement aisé, et nous achetâmes donc un lot de cinquante Lacaune. Elles s'acclimatèrent rapidement et ne posèrent guère de difficultés. En revanche pour les chèvres, nous avons connu de gros problèmes. L'impossibilité, d'abord, de trouver un lot entier, c'est-à-dire provenant d'un même élevage et en nombre suffisant (autour d'une centaine), obligea à juxtaposer plusieurs petits lots, ce qui est très dangereux et difficile à réaliser. Des questions de parasitisme d'abord, mais aussi de hiérarchies dans le/les troupeaux, rendent une telle tâche quasi impossible à réussir proprement, c'est-à-dire sans trop de pertes. Les besoins en fromage de chèvre, le cœur de notre offre, étant important, nous avons rassemblé à un moment près de deux cents caprins dans des conditions limites pour un tel effectif. Bref, sur cet atelier, cela a parfois été carnage et insatisfaction, et il nous a fallu des années pour corriger progressivement le tir au rythme du renouvellement, pour finalement aboutir à un effectif d'environ 90 mères, mieux adapté et à nos besoins et à nos capacités.

Dans la continuité de l'élevage, il nous a fallu trouver et tester de nouveaux marchés localement. Se faire accepter, déjà, puis essayer, puis se rendre compte que l'on perdait de l'argent à s'y rendre, entre la casse de matériel sur ces routes étroites de cause et les faibles recettes que ces marchés généraient. Et donc revoir régulièrement notre copie sur le sujet, et au passage restreindre largement, pour un temps au moins, nos envies de plus de local car les seuls marchés fiables nous assurant d'un revenu élevé et régulier restaient nos anciens marchés de Cannes et Antibes.

On révisa également en profondeur notre stand de foire. Jusqu'ici, nous participions essentiellement à des événements d'un à deux jours avec une vitrine de fromages, quelques tourtes et gâteaux au fromage blanc et les sandwiches au chèvre chaud-miel-salade. Soit dit en passant, ces derniers faisaient fureur. Les gâteaux aussi, en y réfléchissant bien. Soit ! Il s'agissait là de marchés de producteurs, de fêtes plus ou moins folkloriques, médiévales, parfois militantes. La période et l'urgence, le besoin de sous aussi, nous amenèrent à nous inscrire sur d'autres types d'événements. C'est ainsi que nous avons découvert le monde des festivals de musiques actuelles, par exemple, où il est question de proposer à manger à des festivaliers quinze heures par jour, trois jours durant. Là où nous avons besoin de trois personnes pour tenir un stand, nous nous retrouvions plutôt à six ou huit, sans que cela soit réellement de trop. Il faut dire que l'offre s'était étoffée avec la proposition de sandwich à la kefta, nouvelle production de viande oblige. Tartiner des sandwiches devant une plancha durant cinq/six heures, deux fois par jour, face à une queue qui ne désemplit pas nécessite bien un tel effectif. Deux planchas, une viande et une fromage,

deux personnes derrière chacune d'elles, une personne au pain, une autre à la salade, une au réapprovisionnement et prête à courir pour aller chercher de la monnaie à tout instant. Reste, dans le meilleur des cas, quelqu'un de disponible pour aller jeter un coup d'œil aux concerts ou à ce qui se passe sur le site, voire pour une petite sieste puisque ces choses-là courent une bonne partie de la nuit. De drôles d'expériences pour ceux qui y ont participé. Un départ sur de tels événements, c'était toujours le branle-bas de combat et une voiture frigo remplie au millimètre. C'était de mon point de vue stimulant et épuisant à la fois. Ce que j'aime au fond, mais faut aimer. Et puis ça va un temps, peut-être.

Sur place, un autre gros chantier, qui dura finalement des années au travers d'améliorations successives, fut l'aménagement d'une aire de camping et de tout ce qui en dérivait. Ce qui est sûr, c'est que nous ne manquions pas d'espace et cela nous permit de ne pas délimiter les emplacements comme cela se fait traditionnellement dans ce genre de lieu. La consigne donnée à l'accueil consistait à dire aux gens, voici l'espace dédié, voici l'aire de fête. Si vous souhaitez être plutôt tranquille, installez-vous au fond. Car plus vous serez proches de la guinguette, plus vous serez susceptible de « bénéficier » malgré vous de l'ambiance de bistrot, au bon sens du terme. Et dans l'ensemble, force est de constater que les gens ne sont pas fous une fois informés... Les chantiers successifs concernant cet espace prirent différentes formes, parmi lesquelles l'aménagement d'une rampe d'accès aux véhicules alors inexistante, qui servait en réalité assez peu puisque nous avions décidé d'interdire les voitures sur le camping, en dehors des moments de chargement/déchargement proprement

dit. Le débroussaillage/élagage costaud d'une zone non entretenue depuis fort longtemps, le ramassage de cailloux qui s'étala sur plusieurs années, et dont une partie servit à la confection de murets de pierres sèches destinés à créer des zones planes à l'origine relativement inexistantes, suivirent. Concernant cette dernière activité, il me faut dire que bien qu'elle apparaisse à première vue assez basique, remplir des seaux de pierres que l'on déverse ensuite dans une benne de tracteur, celle-ci, par sa dimension peu technique, permet à un grand nombre d'individus de participer. On est là, assis, ou accroupis, à remplir nos seaux tout en discutant si le cœur nous en dit. Bien qu'un peu rébarbatif, allez disons méditatif, cet exercice n'est finalement pas si désagréable. Et surtout, l'activité, celle-ci ou une autre, présente l'avantage de partager quelque chose. Il m'est avis qu'il n'y a rien de mieux à faire lorsque l'on se trouve en présence d'inconnus (les volontaires de chantiers) que de partager ainsi l'activité. Entre autres conséquences, quand vient l'heure du repas on a alors quelque chose à se raconter, on a une base commune de discussions qui permet ensuite, au gré des affinités et des sujets d'intérêts, d'ouvrir à d'autres champs. C'est très efficace pour mettre les gens à l'aise, bien plus que de longs discours visant, en substance, à ce que les personnes se sentent chez elles ; ce qui ne peut jamais être complètement, en définitive. De plus, on en apprend davantage sur les uns et les autres à s'activer ainsi (à travers la mise en mouvement des corps notamment), ne serait-ce que quelques heures, bien plus au fond que ne l'auraient permis des discussions attablées, aussi riches soient-elles. En ce sens, je rejoins Albert Camus qui bien qu'à propos d'autres activités impliquant une mise en mouvement particulière des corps, a écrit : « *Vraiment le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur*

*les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités*<sup>19</sup> ». Football et théâtre, comme Pasolini donc...

Bricolant quelque peu avec l'existant les premières saisons, tels que les douches et toilettes en dur du bâtiment d'accueil par exemple, nous serons amenés plus tard à créer un espace sanitaire digne de ce nom. Cependant, dans notre volonté d'être ouvert au plus grand nombre, nous n'abandonnerons jamais ces derniers. Proposer aux gens d'utiliser des toilettes sèches et des douches solaires oui, les y obliger, non. Cela ne correspondait pas à notre manière de faire. Le nouvel espace, que dans le cadre d'un énorme chantier de mises aux normes du camping nous réaliserons, comportait ainsi ces derniers éléments ainsi qu'un espace vaisselle constitué d'éviers encerclant un arbre, faisant fonction de parasol végétal ; le tout maçonné avec la technique du tadelakt, agrémenté de mosaïques, l'œuvre d'un autre copain. Du beau, toujours du beau... Cette nouvelle plateforme se situait sur une réserve d'eau potable de 40 mètres cubes créée afin de répondre à des exigences administratives qui, une fois n'est pas coutume, n'étaient pas dénuées de sens dans une région si chaude et aux ressources hydriques relativement limitées. Deux bacs à lessive ainsi que deux « vélomatics », machines à laver propulsées par des vélos, complétaient l'ensemble.

---

19. A. Camus, *Bibliothèque de la Pléiade*, IV, p.607, 1959. J. Lenzini commentera cette phrase ainsi, « des endroits où l'on se sent à la fois solitaire et solidaire en même temps. Une concordance importante dans sa réflexion » dans *Les derniers jours de la vie d'Albert Camus*, Actes Sud, 2009. (Ailleurs, on trouve cette proposition formulée ainsi : ce que je sais de plus sûr sur les hommes, c'est au football que je le dois.)

Des aménagements conviviaux<sup>20</sup>, d'une certaine manière, voilà pour le corps, ainsi que des mises à disposition engageantes en guise d'état d'esprit...

Il en était de même pour la conception de l'aire de fête, cœur de notre dispositif d'accueil. Celle-ci incluait naturellement le bar, le fameux *Barricade*. Devant le peu de temps disponible, cette guinguette qui devait être une construction *ex nihilo*, fut réalisée en réhabilitant une ancienne bergerie. Sortie d'un mètre de fumier à la brouette, brossage des planches les plus abîmées avant réutilisation, nous partions de loin et la transformation fut spectaculaire. Une licence II rachetée, nous proposons une offre limitée de bières artisanales (deux au maximum) et une plus étoffée de vins locaux, pays minervois oblige. Ceci nous donna l'occasion de rencontrer assez rapidement plusieurs vigneron·ne·s indépendants, dont certains devinrent des amis. Il faut dire que dans ce coin, ils étaient un certain nombre à avoir misé tôt sur la qualité au détriment de la quantité ; ce qui était agréable, on l'aura compris, et correspondait bien à ce que nous souhaitions proposer. Thés, cafés et sirops complétaient cette offre relativement succincte mais suffisante, bien que les enfants et quelques adultes ne seraient sans doute pas d'accord avec ce constat, les sodas habituels semblant parfois leur manquer cruellement. Cependant, nous mettions à disposition deux grands frigos et chacun était libre de s'approvisionner à sa guise à l'extérieur. Une offre de restauration midi et soir toute la saison fut également développée. Notre progression sur cette nouvelle activité fut de mon point

---

20. En référence aux travaux d'I. Illich sur la notion de convivialité et en clin d'œil à la recherche-action de D. Gouëry, *Questionner des pratiques sociales et éducatives. L'outil de la pratique, la pratique de l'outil*, Ed. Crefad documents, 2018.

de vue remarquable : de la découverte quasi complète de la chose à ce que l'équipe était capable de sortir à partir de la deuxième saison, il y avait un monde. Ceci était en lien, bien sûr, avec l'évolution des productions sur le site. Ainsi le potager s'améliora très nettement et permit d'agrémenter en variétés et en couleurs (17 variétés de tomates, des haricots verts et violets par exemple), tandis que l'offre de viandes s'étoffait au fur et à mesure de notre maîtrise des différents cheptels. Pour en donner une idée, la carte comportait alors des propositions à base de bœuf, de veau, de chevreau, de brebis et d'agneau, puis un peu plus tard de porc gascon. La production sur site de pains vint compléter un ensemble déjà bien cohérent, enrichi une fois la semaine d'une grande soirée pizza. Et tout cela à côté de la gamme déjà évoquée de fromages, de gâteaux au fromage blanc et de glaces produits avec les laits de la ferme. Non franchement, une très belle proposition culinaire. Faut dire ce qui est !

De plus, aidés par quelques amis plus expérimentés que nous en la matière, la fonctionnalité de ce lieu central fut grandement améliorée. C'était vraiment nécessaire car si les deux premières saisons nous permirent de nous tester et d'essayer, avec la complicité des premiers usagers du lieu, quelques plâtres, dès la troisième, l'affluence augmentant, il n'était plus vraiment possible d'improviser. La fréquentation progressa ainsi jusqu'à atteindre deux cents, voire deux cent cinquante campeurs en pic de fréquentation, c'est-à-dire durant la quinzaine la plus chargée. Notre communication étant extrêmement réduite au-delà de notre propre site internet, c'est bien le bouche-à-oreille qui fonctionna le plus efficacement à cet égard. Et tout le monde sait que c'est le meilleur moyen de se faire petit à petit la plus

chouette des clientèles, puisque ce sont uniquement les personnes ayant apprécié leur séjour qui envoient leurs proches en faire l'expérience ; ceci nous mettant dans une large mesure à l'abri de déceptions et de reproches.

Autour du centre névralgique que représentait le Barricade, l'équipe, toujours aidée de nombreux volontaires et amis de passage, avait aménagé l'espace à travers la mise en place d'un long serpentifère de tables disposées en zigzag. Compensant la pente naturelle et s'appuyant ou contournant les arbres implantés là, un joli bosquet d'érables de Montpellier, cette enfilade de tables, à la manière d'un banquet, reliait le bar à la petite scène. Un agencement octogonal renforçait cette proposition d'assises. La petite scène, située de fait en contrebas de cet espace, permettait aux formations non programmées de se tester en conditions réelles. Le reste du temps, elle restait à disposition des campeurs qui pouvaient ainsi l'utiliser à des fins d'ateliers divers.

Nous imaginions au départ pouvoir nous satisfaire de cet agréable espace scénique afin d'y proposer les spectacles et concerts de l'été. Malheureusement, le Cers, ce fameux vent tempétueux nous fit renoncer très rapidement. Dès la première saison, en fait dès la première date effectuée, nous nous mîmes en quête d'un chapiteau à louer. Le vent mais aussi le frais qu'il pouvait engendrer nous fit prendre conscience de l'impossibilité de nous passer d'un tel équipement. 4 000 € et nous n'avions pas un sou. Encore un pari fou, mais qui nous permit d'assurer la programmation culturelle annoncée. Et dès la deuxième saison, nous avons acquis notre propre structure grâce à l'apport d'un collègue plus récemment arrivé. Posséder un chapiteau était devenu indispensable si nous souhaitions mettre

en œuvre ce pour quoi, en partie, nous avons quitté la montagne, à savoir programmer des spectacles et écouler nos productions à domicile, dans des conditions et une atmosphère de fête. Puisqu'il s'agissait désormais d'un aménagement fixe, une scène et une piste de danse y furent construites. Des gradins en bois suivirent puis, plus tard, nous réaliserions un complément prenant la forme insolite d'un comblement en pierres sèches et maçonnées destiné à éviter un potentiel effondrement, nous mettant ainsi à l'abri quant aux normes de sécurité. Des dons en matériels électriques et en luminaires de spectacles nous permirent également d'améliorer l'accueil technique des artistes et donc la qualité des prestations offertes. Sans parler du confort que représente la possibilité de mettre en place le gros de l'installation en début de saison et de n'avoir à la démonter que deux mois plus tard. Durant cette période de grande effervescence, de réelles progressions étaient tangibles dans tous les domaines. La transformation du lieu et l'amélioration de l'offre d'accueil étaient visibles et manifestes d'année en année, en particulier pour ceux qui choisirent de repasser tous les ans un peu de leurs vacances sur ce bout de Causse. Et je me souviens qu'ils étaient quelques-uns de cette trempe. Les fidèles... Il n'était pas rare qu'ils se posent même longuement. Deux, trois semaines pour certains d'entre eux, renouant ainsi avec une pratique ancienne remontant aux premiers temps des congés payés. Là où aujourd'hui la pratique des gens s'oriente davantage vers des séjours courts plusieurs fois dans l'année, une partie de nos campeurs renouaient plutôt avec le mode populaire, certes renouvelé, du camp d'été.

D'autres aménagements moins conséquents complétaient avantageusement cet espace. Il s'agissait d'un

*bibliotroc*, autrement dit d'un espace de mise à disposition et d'échange de livres. Le collectif, comme souvent, initiait la chose en apportant les premiers ouvrages, puis aux campeurs de s'en saisir ou non en apportant eux-mêmes, éventuellement, d'autres livres pour abonder au fond commun. Quelques jeux de société, plus tard une table de ping-pong, l'inévitable terrain de pétanque, celui de volley, quelques canapés, des hamacs, des tables et des chaises... l'ensemble ainsi agencé se voulait transpirer quelque chose de l'ordre du « comme à la maison ». Une station-vélo en libre service assortie de son nécessaire de réparation perdura également quelques années, le temps sans doute que l'usage brutal des cycles sur ce plateau caillouteux vienne à bout de la patience des réparateurs. Plus original, *l'arbre à sons* proposait aux campeurs l'écoute collective ou solitaire d'une série d'émissions pré-sélectionnées, culture générale, politique, documentaire radiophonique pour l'essentiel. Légèrement excentré, l'arbre hébergeait l'ordinateur et les enceintes nécessaires à la diffusion, tandis que les campeurs, après avoir choisi leur programme, étaient invités à s'installer sur les hamacs et les banquettes afin de profiter de cette écoute au grand air...

Voici pour une description de l'aire de fête proprement dite. Bien entendu, j'omets sans doute nombre d'éléments qui échappent aux capacités de ma mémoire. Les connaisseurs du lieu ne m'en tiendront, je l'espère, que modérément rigueur.

Cela dit, je peux encore mentionner quelques réalisations alentour, toujours liées à l'activité d'accueil. La station de tri fut de celles-là. Destinée au stockage de tous les déchets du lieu, elle fut bâtie en contrebas

du jardin afin d'être accessible au véhicule chargé de la vider, tâche qui nous incombait. N'ayant que très peu de moyens à investir dans une telle structure – mais cela devient récurrent, non ? – l'équipe utilisa principalement des matériaux locaux. À l'exception du coulage d'une dalle, de l'achat d'une couverture bon marché et de quelques planches pour les portes des différents compartiments, l'ossature (murs et charpentes) fut réalisée à partir de bois de châtaignier ainsi que de genêts prélevés sur le terrain. Un bâtiment rustique, donc, mais qui n'était pas dénué de charme. Seul inconvénient, les genêts constituant les murs et cloisons étaient foutrement inflammables ; ce que les pompiers finirent bien un jour par nous faire remarquer. Me vient une remarque à ce propos, concernant les mises aux normes en général. Il semble en effet qu'à ce jeu, lorsque c'est possible bien sûr, il s'agit de négocier, et de négocier du temps principalement. Puis de respecter ses engagements afin de pouvoir, sur la base des réalisations déjà effectuées, négocier à nouveau les prochains aménagements qui ne manqueront pas de s'imposer. L'expérience nous a montré que lorsque l'activité tourne et que l'on fait preuve d'une relative bonne volonté, l'administration a tout de même quelques scrupules à faire capoter l'ensemble, et se découvre par là quelque souplesse dont elle ignorait souvent elle-même l'existence. Cela dit, nous nous trouvions en milieu rural et par « chance », la mairie ne nous était pas hostile.

Dans ce grand bain d'urgence une épicerie fut aménagée, comme le reste, avec les moyens du bord. Une ancienne écurie située au rez-de-chaussée du bâtiment d'accueil se vit alors rafraîchir les douilles par le biais d'une couche de badigeon à la chaux. Puis le sol en fut peint et là encore, d'une année à l'autre, la

fonctionnalité s'améliora. Du mobilier, des étagères, une vitrine-frigo firent leur entrée et ce lieu hébergea aussi, finalement, l'espace accueil et enregistrement des vacanciers. Il faut dire que pour cela, il était idéalement placé. Ainsi, une fois de plus, l'équipe avait transformé un lieu assez crasseux en un endroit plutôt accueillant. L'épicerie, à travers une offre évolutive et relativement diversifiée, avait pour but d'éviter aux campeurs, s'ils le souhaitaient, d'avoir à reprendre leur véhicule et de parcourir la quinzaine de kilomètres qui nous séparait des premiers magasins en plaine. Il était donc possible pour ces derniers d'arriver, de s'installer, de garer leur voiture au parking situé à l'extérieur de l'espace camping, et de ne plus toucher à celle-ci jusqu'à leur départ.

Dans la continuité de cette description des lieux et des aménagements réalisés, je ne voudrais pas oublier de dire un mot de l'espace petit déjeuner. Situé entre la piscine et le bâtiment d'accueil, celui-ci était occupé une bonne partie de la matinée. Il permettait en effet la rencontre, dans une temporalité douce propre à ce moment de la journée, entre les campeurs eux-mêmes mais aussi entre les campeurs et les membres de l'équipe de retour des différents ateliers (élevage et fromage notamment). C'était également un lieu invitant à la lecture, et peut-être pour certains à des lectures un peu confrontantes puisque la quinzaine de revues, journaux et magazines un tantinet engagés auxquels le collectif était abonné se trouvait là à disposition de tous. Inviter toujours, contraindre jamais...

Enfin, les chambres et la salle de restaurant eurent elles aussi droit, quand la disponibilité le permit, à une opération sérieuse de rafraîchissement/décoration plus

en phase avec les mythes portés par le groupe. Bien que discrètes, ces références virent les chambres rebaptisées du nom de dates marquantes de l'histoire insurrectionnelle, révolutionnaire ou actant une avancée sociale majeure, de l'humanité (1789 Révolution française, 1994 Chiapas, 1975 loi Veil, etc.).

Je ne peux néanmoins clore ce passage sur nos réalisations sans évoquer, ne serait-ce que rapidement, le gros chantier de mise aux normes entamé après la troisième saison. Celui-ci fut particulier à maints égards puisque, d'une certaine manière, il initia le début de la fin d'une équipe aguerrie, et l'effondrement d'une dynamique puissante à l'œuvre depuis plusieurs années. Mais c'est une autre histoire. Au cours d'un des hivers les plus rigoureux que nous ayons eu à traverser, ce chantier consista à ouvrir, en plus d'un grand trou dans le calcaire destiné à recevoir la citerne d'eau potable semi-enterrée, un kilomètre et demi de tranchées. Un vrai champ de bataille. Ces tranchées avaient pour vocation de recevoir à une profondeur de quatre-vingts centimètres, l'estimation du hors-gel, les câbles électriques ainsi que les conduites d'eau destinées à l'alimentation des différents points d'eau et robinets d'incendie couvrant la superficie du terrain de camping. Ce chantier fut l'occasion également d'aménager des rampes d'accès et des espaces réservés aux personnes en situation de handicap. La totale. Car après ces premières années de fonctionnement en partie à la marge mais non sans conscience et ce, grâce à la bienveillance des autorités locales, l'heure était venue de régulariser notre situation, ainsi que nous nous y étions engagés. C'est aussi, sans doute, l'un des meilleurs moyens non seulement d'entretenir de bonnes relations avec l'institution, mais aussi de prévenir d'éventuelles jalousies de

voisinage. Comme on le sait désormais, les problèmes viennent essentiellement de délations locales prenant prétexte de différences de traitements accordés aux uns ou aux autres. Ces lourds travaux avaient donc, en plus, indirectement pour but de nous prémunir contre de telles éventualités.

Ceci précisé, je voudrais maintenant dire un mot des activités proposées et envisagées, avec la complicité des campeurs, sur ce lieu ; puis compléter le propos en évoquant la dimension culturelle et festive, qui se révéla être un facteur favorable d'intégration locale dans un certain nombre de sphères.

Comme je l'ai mentionné plus haut, la diversification des activités contraignit l'équipe à acquérir rapidement et dans l'action un grand nombre de nouvelles compétences, à apprendre de nouveaux métiers. Et concernant l'activité d'accueil, de nombreux questionnements précédèrent l'arrivée des premiers estivants. Sans entrer dans le détail des différents postes et différentes implications, j'aimerais ici clarifier l'approche globale que nous adoptâmes en la matière, émergeant des discussions longues, nombreuses et contradictoires que nous eûmes entre nous. Cette approche, je pourrais la nommer : *le pari de la confiance*. Rappelons-en d'abord le contexte. Un espace immense, de multiples activités et espaces de production, une co-présence diversifiée, c'est-à-dire des usages divers d'espaces plus ou moins communs portés par des individus aux intérêts différents. Pour le dire simplement, une équipe non homogène, portant un projet de vie et de travail particulier, côtoie, pour un temps limité, des personnes diverses ayant des intérêts autres (passer de bonnes vacances, se faire plaisir, découvrir une région,

rencontrer un collectif...). J'ajoute qu'une dimension libertaire, à tout le moins progressiste politiquement, anime plus ou moins grandement les membres de cette équipe d'accueil, et ceux-ci portent des responsabilités différentes vis-à-vis des accueillis, notamment concernant un service minimum à assurer et à garantir. Question : comment alors faire en sorte que le plus grand nombre (membres de l'équipe ainsi que campeurs) s'y retrouve et puisse passer de bons moments sur le lieu ? D'après moi, il n'y a pas trente-six solutions. C'est le pari de la confiance. Autrement dit, tenter d'amener, au travers de nos discours, de nos attitudes, de nos attentions et de nos comportements individuels et collectifs, le plus grand nombre à être touché, à être affecté par notre démarche. En conséquence, certes indirecte mais c'est l'idée, détourner ce même grand nombre de la tentation, pour le dire trivialement, de nous « la faire à l'envers ». Bien entendu, cela passait aussi par le respect du cadre minimal mis en place. Par exemple, il fallut régulièrement rappeler la règle énonçant qu'il n'y a pas de véhicules sur le camping à l'exception de ceux servant d'hébergement. Mais pourquoi tenter une telle entrée plutôt qu'une autre, plus contrôlante ? Eh bien pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le lieu était très grand, donc potentiellement incontrôlable. Ensuite, les sensibilités de la plupart des membres du collectif, quoique non homogènes, les portaient peu à souhaiter endosser le rôle de flic ou de garant, pour le dire d'une manière moins provocante. Enfin, cela aurait aussi impliqué de modifier certaines habitudes prises depuis longtemps dans le groupe, telles que le fait de laisser systématiquement les véhicules ouverts avec les clés sur le contact – pratique héritée de l'époque où, sur le premier site, le parking étant situé à vingt minutes à pied de la maison, il était très pénible en cas

d'oubli desdites clés de rebrousser chemin afin de les récupérer. Or dans la mesure où sur ce nouveau site, les distances ainsi que les espaces, ateliers divers et lieux d'habitation, étaient multipliés, ne restait alors grossièrement que deux possibilités dont l'une, on l'aura compris, apparut relativement vite plus joyeuse que l'autre.

Nous fîmes ainsi le choix d'expérimenter le fonctionnement s'approchant le plus de celui que nous pratiquions en interne et, de cette manière, de le faire vivre, le temps d'un séjour, à nos visiteurs. Concrètement, comment cela se traduisait-il ? En premier lieu, on ne change donc rien à nos pratiques. C'est-à-dire que malgré cette affluence nouvelle, de personnes au départ inconnues, sur le site, nous continuons à laisser nos clés sur les véhicules professionnels et personnels. Nous continuons à ne verrouiller aucun des ateliers de production et de transformation. Pas plus que la maison d'habitation ou les camions et caravanes servant à l'hébergement des différents membres du collectif. Pas plus que le chapiteau abritant le matériel technique, l'épicerie ou la salle restaurant. Un seul petit verrou sera installé sur l'une des entrées du Barricade, sachant que l'ensemble de la zone de service (comptoir et passe-plat) était close en fin de service par de simples panneaux de bois posés et déposés de l'extérieur, permettant de ce fait, en théorie, un accès aisé et sans nécessaire effraction au contenu du bar et à une partie de sa réserve si d'aventure, l'envie venait hanter quelqu'un d'un peu mal intentionné ; l'idée n'étant pas non plus de provoquer inutilement. Il faut toujours faire confiance aux gens, mais se méfier des situations paraît-il... Mais encore, pas de clés aux locations « en dur » (chambres et petit gîte), l'occasion de fournir dès le départ quelques explications sur l'esprit du lieu aux

locataires les plus surpris. J'ajoute l'instauration d'un système de notes de bar et de restauration, en vue de faciliter la vie des gens en limitant le besoin de se promener avec de l'argent ; simple enveloppe au prénom de la personne, du groupe ou de la famille le souhaitant, laquelle lui était remise en fin de séjour pour encaissement à l'accueil avec le règlement de son hébergement. Et bien que sur le trajet d'un lieu à l'autre, les personnes aient l'opportunité de mettre une partie des tickets dans leurs poches, allégeant d'autant leurs factures, bien peu sans doute sont celles qui y ont simplement pensé, et moins encore celles à s'en être réellement saisi. De ce point de vue, connaître rapidement les prénoms des gens, d'une partie au moins (et en cela le système des enveloppes facilitait grandement la chose) revêtait une importance certaine et contribuait à créer ce climat de confiance. Un peu comme si les individus s'autorisaient davantage de « pénible » lorsqu'ils ont la sensation d'être anonymes, tandis qu'ils seraient plus respectueux quand ils savent qu'ils ne le sont pas. Il n'y a qu'à observer un groupe d'enfants lors d'une activité de plein air. Tant que l'intervenant ne peut que crier « eh toi, arrête ! » à distance et de manière anonyme, l'enfant soit ignore sincèrement que l'on s'adresse à lui, soit prend un malin plaisir à faire semblant de ne pas comprendre que c'est lui qui est concerné par l'injonction. Nommez-le par son prénom et il s'arrête. Bref, prenant en défaut des appréhensions que nous-mêmes pouvions porter, de mémoire j'ai souvenir que sur cinq saisons, seul un appareil photographique a été considéré volé ou disparu ; ce qui nous apparut, en termes d'avantages/inconvénients d'un tel fonctionnement, une prise de risque très acceptable.

De manière générale, il est indéniable que tout ceci contribua à créer, à travers l'expérimentation collective, une ambiance particulière, plutôt très agréable, à la fois entre les campeurs mais aussi entre les campeurs et l'équipe. Une jolie réussite en somme. Et bien que cela ne fasse pas tout, l'ambiance, ça compte non ? Même et peut-être surtout quand il s'agit d'un boulot.

La démarche de l'équipe consistait donc à proposer des espaces, éventuellement du matériel et des outils, afin que les personnes présentes s'en saisissent et s'organisent entre elles autour d'ateliers divers. Qu'ils s'autogèrent, de fait. Et des choses se faisaient de temps à autre (construction de four solaire, yoga, teinture végétale, musique, ateliers à destination des enfants relativement nombreux sur le lieu, etc.), en fonction des semaines, de la fréquentation, des affinités aussi. Dans tous les cas, pas question de nous occuper d'une partie animation au-delà des activités que nous portions déjà. Il était toujours possible, par exemple, de nous filer la main chaque matin pour éplucher les légumes destinés aux repas servis dans la journée ou de venir désherber et récolter au jardin. Cela permettait de se rencontrer autrement. Chacun, en fonction des demandes et des sympathies, sans doute, « embauchait » ponctuellement l'un ou l'autre de ces volontaires en vacances désireux de participer un peu plus à l'agitation du lieu. Ainsi, until pouvait participer avec l'un d'entre nous à la confection des gâteaux au fromage blanc, aux glaces, ou bien faire le tour des toilettes sèches, vider le local à poubelles... Pour cela, nous en sommes assez rapidement venus à organiser en saison deux réunions hebdomadaires. L'une en début de séjour pour la plupart, le lundi soir, visait à transmettre les informations sur le fonctionnement du lieu, les limites et les possibles,

voire les espoirs sans obligation aucune, pour chacun. L'autre, le mercredi matin, avait pour but de proposer à tous ceux que cela intéressait une information et une discussion sur la structuration et le fonctionnement interne du collectif qui portait le Maquis. Et force est de constater que, dans l'ensemble, cela intéressait.

Comme à toutes règles il existe des exceptions, il se trouve que par période et selon les propositions de proches, nous avons été amenés à animer des temps spécifiques comme des ballades en calèche tirée par un percheron pour permettre, surtout aux enfants et aux personnes se déplaçant difficilement, de découvrir plus largement ce vaste domaine ; ceci, grâce au prêt gracieux d'un attelage aussi atypique qu'impressionnant de la part d'un paysan ami. Ou encore comme le *cinémioche*, qui fut initié par un proche du collectif : certains après-midis, des projections cinématographiques destinées au jeune public étaient proposées sur pellicules. Mais aussi quelques minis chantiers ponctuels. Tout cela en plus de la riche programmation estivale que nous organisons. Une quinzaine de groupes et compagnies, dans tous les registres artistiques, se produisaient chaque été sous le chapiteau. L'occasion de belles fêtes...

Car il est indéniable que la fête faisait bel et bien partie du fonctionnement en saison. Elle en était même un élément assez central. Il faut dire que l'espace récemment aménagé ainsi que sa situation dégagée de tout voisinage, l'ensemble couplé à un climat particulièrement clément en été, se prêtait particulièrement bien à de fréquentes traversées de toute ou partie de la nuit. Celles-ci s'organisaient entre campeurs autour de discussions, de jeux et d'instruments de musique, ainsi

que deux à trois fois par semaine autour d'un concert, d'un spectacle ou d'une représentation. Il faut dire ici l'importance du soutien, surtout les premières années, de ces artistes venus jouer en acceptant le principe d'une réelle mais limitée rémunération aux entrées. Celle-ci, fixée à 5 euros, leur était intégralement reversée. Nous leur offrions également le dîner, tout comme l'hébergement et le petit déjeuner pour ceux qui souhaitaient passer la nuit sur le lieu. Quelques rares fois, il nous est arrivé de compléter une recette ridiculement maigre pour qu'au minimum, les frais de déplacement soient couverts. La question de déclarer des cachets aux artistes se négociait au cas par cas en fonction des besoins des uns et des autres mais n'était cependant pas systématique. Nous n'en avons de toute façon pas les moyens. Mais la formule que nous propositions devait être perçue comme suffisamment honnête et accueillante car, d'année en année, les groupes se passaient le mot. D'une première programmation difficile à boucler, nous devons, dès la deuxième année, sélectionner des artistes parmi les sollicitations spontanées.

Cette programmation estivale était par ailleurs ouverte à tous et permettait de mêler des populations de passage, qu'elles soient hébergées chez nous ou ailleurs, avec les populations locales. Occasion là encore d'un brassage et de rencontres potentiellement riches sur ce lieu atypique. « Atypique » parce que dans certaines têtes, il y avait comme des nœuds qui se formaient face à des choses qui, *a priori*, ne collaient pas forcément. Je veux dire par exemple que pour des gens du cru, nous étions des hippies, ou plutôt des *peluts* en occitan. Autrement dit des « poilus », des mal-fagotés. Mais des *peluts* qui bossent et plutôt beaucoup, ça interroge. Il y a quelque chose qui ne colle pas bien avec l'imaginaire

et les préjugés. D'autant plus quand, nous, qui étions légitimement opposés à la chasse sur nos terres, par ailleurs classées en *réserve environnementale*, faisions sauter les cadenas pour permettre aux chasseurs de récupérer leurs chiens – et accessoirement pour ôter l'envie à certains de faire de nouveaux trous dans les clôtures. Il faut dire que le fait d'être une « réserve » favorisait la présence du gibier ; d'où la tentation de les y introduire afin qu'ils fassent fuir ce dernier en dehors du domaine. Ces chiens, qu'en plus, nous avons parfois pris la peine d'attacher et d'abreuver, avant d'appeler leurs maîtres pour qu'ils viennent les récupérer. Il y avait quelque chose d'étrange, là. De la même manière, on pouvait trouver chez les militants de tous poils, surtout chez les plus radicaux, les mêmes interrogations. Mais qu'est-ce que c'est que ce lieu et ces gens qui en partie nous ressemblent et revendiquent des idées que nous pouvons partager, alors que par ailleurs ils produisent sérieusement, empruntent aux banques et parlent même parfois de recherche d'efficacité et de pragmatisme ? Pas simple tout ça, non, vraiment pas simple. Frontières brouillées. Cela dit, de telles tensions existaient également et émergeaient de temps à autre au sein même de l'équipe ou avec les volontaires de passage.

Enfin, en ce qui concerne les fêtes, je voudrais aussi mentionner celle un peu particulière que nous avons pu mettre en place dès la deuxième année, à savoir : la fête de fin de saison. Dans l'idéal, nous aurions aimé pouvoir programmer celle-ci dès la première année mais nous étions alors vraiment trop courts sur tous les plans. J'ai déjà mentionné le fait que nous ne savions même pas alors si nous serions en capacité de renouveler l'exercice une deuxième fois. La fête de fin de saison se voulait l'occasion d'inviter le tissu local afin de se rencontrer

dans une ambiance joyeuse en profitant du site encore équipé. Bien sûr, il fallut alors composer, notamment avec le calendrier des vendanges qui mobilisait, sur un tel territoire, un grand nombre de personnes. L'invitation était lancée d'abord à tout le village, c'est-à-dire à une centaine de personnes, et pour les premières éditions nous fîmes du porte-à-porte afin de distribuer lesdites invitations de la main à la main, ou les glissions directement dans les boîtes aux lettres. C'était du boulot mais cela nous apparaissait important pour notre potentielle intégration à ce pays, car une partie de cette population n'ayant pas d'atomes crochus avec ce que nous proposons, il fallait créer une rencontre, même minime, afin que ces personnes puissent s'autoriser à monter jusqu'à nous et franchir le seuil. Nous invitons ensuite les collègues producteurs avec qui nous avons sympathisé sur les marchés locaux, ainsi qu'un certain nombre de clients pour les mêmes raisons. Et enfin les fournisseurs avec qui nous travaillions, que ce soit à l'année ou pour la saison, plus les copains du coin des uns et des autres. L'idée était de payer à boire et à manger à tout ce beau monde et, suivant les années, de programmer un dernier concert sous le chapiteau. Pour l'occasion, nous abattons par nos propres moyens une des vaches Aubrac « non-bouclées », ce qui contribuait par la même occasion à réduire notre problème de divagation de ce cheptel, afin d'organiser une grillade géante. De la musique, des steaks à volonté, des légumes, du pain, des fromages, des glaces et des gâteaux... Une belle fête paysanne, en somme, qui était aussi l'occasion de montrer aux voisins ce que nous fabriquions là. Une sympathique vitrine, de fait. Et même si une partie de ces personnes ne restait que pour l'apéritif, je pense à certains chasseurs en particulier, il est indéniable que leur présence montrait qu'un premier pas était franchi. En un sens, il y avait

reconnaissance mutuelle. Entendons-nous bien, je ne prétends pas qu'il y avait là matière à nouer des liens profonds avec chacune des personnes présentes mais il me semble qu'il est important, lorsque l'on s'aventure à plusieurs sur un nouveau territoire rural, ici une commune de quatre mille hectares entourée de milliers d'autres hectares de garrigues quasi inhabités, de savoir qui vit là. Car au fond, il est toujours plus difficile de faire du tort à quelqu'un avec qui l'on a partagé quelque chose, quand bien même cette chose est limitée. De la même manière, le jour où l'on a besoin d'aide pour une raison ou pour une autre, il est alors plus facile de solliciter l'autre sans trop se poser de questions. C'est que les humains ne sont pas si nombreux dans de telles contrées. Pas d'illusions cependant. Il ne s'agit pas de perdre de vue que j'évoque ici des gens vivant sur ces terres pour certains depuis plusieurs générations. Et ce, dans un environnement peu commode, pour ne pas dire hostile parfois. Je crois beaucoup, en l'occurrence, à l'influence géo-climatique sur le développement et l'évolution des mœurs des individus : les plis qu'ils prennent, les habitudes qu'ils acquièrent, les mentalités qu'ils façonnent. Bien entendu, ceci est sans doute plus perceptible et plus prégnant en campagne qu'en ville où l'être humain s'est désormais affranchi, pour un temps du moins, de presque toute contrainte environnementale. Alors au bout du bout, simplement ne pas perdre de vue que selon leurs critères, nous étions et resterions toujours des étrangers, quand bien même nous aurions eu l'idée de nous installer durablement et de nous reproduire sur place. À ce jeu d'ailleurs, aucun espoir de l'emporter, ils auront toujours au moins quatre ou cinq générations d'avance...

Mais poursuivons. Et pour cela, après avoir croqué les contours de ce qu'il convient de nommer proprement, au prisme de ses nombreuses réalisations, *le chantier permanent*, voyons de quelles manières la relative longue durée d'engagement en son sein, a conduit les membres de cette équipe à faire évoluer certains aspects de son fonctionnement collectif.

La guinguette « Le Barricade », réhabilitation  
d'une ancienne bergerie en bois.





## Considérer

En plus de relater quelques-unes des transformations devenues nécessaires pour le collectif, la suite présentera également quelques considérations distanciées en rapport avec celles-ci. Elle évoquera, en outre, l'émergence d'un certain nombre de tensions et de désaccords ayant aussi fait partie de cette expérimentation sociale. En ce sens, la forme du chapitre qui suit diffère quelque peu des précédents.

Revenons donc à notre coopérative formelle et informelle, à notre collectif et à ses utopies, afin de dire, déjà, quelque chose de son fonctionnement en regard de la norme. Des normes sociales en particulier. Ce qui donnera peut-être à voir quelques ambiguïtés sinon quelques contradictions.

Car il est indéniable que sur un certain plan le cadre posé par le Code du travail semble plus protecteur et enviable pour les personnes que ce que je vais décrire maintenant. Mais il faut garder à l'esprit que d'une part, nous nous vivions, au moins pour une partie d'entre nous, et « patron » et « salarié » (pour reprendre des catégories classiques) puis, d'autre part, que nous évoluions en milieu rural et en mode de vie paysan. Or, il y avait un net décalage entre le ou les cadres légaux adoptés, en matière de structuration juridique notamment, et le fonctionnement réel de l'équipe qu'il était convenu d'appeler entre nous : « sauce interne ». Ainsi, là où la norme propose une durée légale de travail de 35 heures hebdomadaires, avec des journées de huit heures agrémentées de cinq semaines de congés payés, nous fonctionnions sans horaires de travail fixes, sans

durée légale et sans congés imposés ou limités dans l'absolu. Avec un tel fonctionnement, il n'était pas rare, suivant les périodes de l'année, que les uns ou les autres soient mobilisés plutôt 70 heures par semaine, à l'instar de n'importe quel éleveur cela dit, mais aussi comme de nombreux médecins ou commerçants indépendants. Ce qui m'avait amené à l'époque à me formuler une question, tandis que des tensions sérieuses commençaient à poindre dans l'équipe : vaut-il mieux s'auto-exploiter seul ou à plusieurs ? Question que je n'ai pas pris le soin de traiter, cela dit.

Concernant le rapport aux normes sociales en vigueur, je peux ajouter qu'à rebours de ce qui se pratique grandement – la France étant paraît-il le pays du papier, du titre, du diplôme – lorsque des intégrations de nouveaux membres avaient lieu au sein de l'équipe, il n'était nullement question de prérequis : pas de conditions de diplôme donc, de compétences *a priori*, de certificats de quelque sorte ni de permis de ceci ou de cela en rapport avec la conduite d'engins agricoles, par exemple. Les apprentissages se faisaient essentiellement sur le tas, au contact de personnes plus expérimentées ainsi qu'au travers de livres et d'échanges avec des techniciens et des vétérinaires, en particulier pour la partie élevage. Il est tout de même arrivé que certains d'entre nous s'inscrivent ponctuellement à des formations courtes, notamment en vue de se conformer aux législations en vigueur. Je pense en particulier au domaine de la fromagerie et de la restauration, activités qui ont fait l'objet à un moment donné d'une obligation d'avoir sur l'atelier une personne titulaire d'une formation au guide des bonnes pratiques d'hygiène. Enfin, les congés ou absences des uns et des autres s'annonçaient en réunion afin de vérifier qu'il

restait suffisamment de personnes sur site pour que les ateliers, en particulier ceux liés aux productions quotidiennes, puissent continuer à tourner.

Mais pour le reste, une organisation, aussi informelle soit-elle, existait bel et bien et elle était essentiellement composée d'habitudes et de manières de faire façonnées par la pratique et l'accumulation d'expériences. La participation et l'engagement étaient ainsi particulièrement valorisés. Si ce fonctionnement peu formalisé présentait bien certains risques inhérents en cas de conflits et de désaccords, et la suite le prouvera de manière douloureuse, il n'en reste pas moins que l'impression qu'il me laisse des années après est celle, réelle et imaginée, d'une liberté énorme. Ce dernier terme est peut-être mal choisi – farouche déterministe, je n'y accorde que peu de crédit – mais j'ose croire qu'il dit malgré tout quelque chose de l'idée, du sentiment sous-jacent, de prise en main collective des affaires qui nous concernent.

Bien entendu, il s'agit de remettre en contexte tout ceci, et se souvenir que cette période correspond également à la mise en place de nombreuses nouvelles activités. Ainsi la difficulté à se représenter précisément ce que celles-ci seront, quelles formes concrètes elles prendront, à estimer le temps et le nombre de personnes nécessaires à leur réalisation, induit le fait que deviennent propices et bienvenues un certain nombre de prises d'initiatives et d'improvisations de la part des uns et des autres. De fait, l'éventuelle formalisation de ces nouvelles pratiques, de ces nouvelles activités ne peut intervenir que dans un second temps, et ceci dépendra principalement de la culture du groupe considéré. La palette des nuances pouvant

se développer entre deux pôles antagonistes, deux tendances en tension, qu'Hervé Ott nomme « collectiviste » et « libéral-individualiste ». À ce jeu, les adeptes de la première se centrent sur l'organisation, le respect des formes, la permanence et la justice. Ils ramènent toute activité à un cadre « administratif-normatif » et s'inscrivent dans le contrôle *a priori*. Quant aux groupes qui affectionnent le second pôle, ceux-ci privilégient la spontanéité, le respect du sens, l'innovation et la liberté ; et limitent, de ce fait, « *au maximum l'administratif sous prétexte qu'il enrayer la dynamique individuelle des activités*<sup>21</sup> ». On observe souvent cela lors des phases de démarrage de projet. Le temps que des choses se calent. Et sur lesquelles le groupe pourra s'appuyer ensuite, s'il le souhaite, pour formaliser un certain nombre de fonctionnements et construire un cadre adapté à ses pratiques... Ou non. Gageons que, de mon point de vue, notre équipe s'est située, de par ses pratiques, ses manières d'être et de faire, davantage du côté de ce dernier pôle ; et a dû, de fait, composer avec les avantages et les inconvénients afférents à un tel positionnement.

Pour autant, il me semble que je peux repérer un certain nombre d'évolutions concernant l'organisation et les pratiques elles-mêmes. Preuve que même sans grande appétence pour la formalisation stricte, qui ne peut cependant se résumer à la gravure dans le marbre, le groupe était capable de construire des pratiques relativement communes et de les faire évoluer régulièrement. Je prendrais d'abord pour illustrer cela l'activité d'accueil et les différentes formes que celle-ci a pu prendre au gré du déroulement de l'histoire.

---

21. H. Ott, K. H. Bittl, *Pédagogie des rencontres et des conflits transculturels*, Ed. Chronique sociale, 2014, p.118.

Il faut dire que le projet de ce point de vue a tout au long de son existence cherché à rester ouvert. Ouvert sur les autres, ouvert sur le monde. Mais l'arrivée au Maquis et la proposition nouvelle de mettre en place un accueil payant correspondirent sans doute à un moment de l'histoire où la notoriété de cette aventure collective atteignit un nouveau palier. Il me faut préciser peut-être que l'on ne décide pas de ce genre de choses, que l'on a peu de prise en définitive sur cet état de fait, car un phénomène tel que la notoriété est une forme de reconnaissance qui vous vient de l'extérieur. Dans notre cas, elle se construit sans doute petit à petit, dans le temps long. Toujours est-il qu'à cette époque, les demandes de rencontres et les propositions de participation augmentaient. De notre côté, les besoins en main d'œuvre potentielle ayant explosé, nous alimentions ce possible par le biais du site internet et la diffusion d'informations à destination du réseau. Nous dûmes faire évoluer les modalités qui étaient les nôtres jusqu'ici. Ainsi, les chantiers de jeunes que nous pratiquions depuis plusieurs années furent ouverts à tous. Leur durée, après de nombreuses tentatives, fut ramenée à douze jours : un jour pour l'arrivée, l'installation, la visite et la présentation de l'organisation du séjour, un jour pour le départ et dix jours à travailler ensemble. L'effectif maximum fut arrêté à huit personnes, en lien avec nos capacités d'hébergement dans de relativement bonnes conditions. Tout cela s'est construit, d'une certaine manière, par essai-erreur. Et il s'avéra que cette formule était de loin la meilleure que nous ayons trouvée. En effet, cette durée et ces modalités accordaient aux personnes un temps suffisant pour découvrir et participer aux ateliers de production, pour avoir des échanges avec les différents membres de l'équipe, trouver leurs marques et surtout,

permettaient à chacun (permanents et volontaires) d'arrêter l'expérience avant que la fatigue et la lassitude ne viennent plomber l'ambiance. Car l'expérience avait montré que la troisième semaine était souvent celle de trop. Là, en l'occurrence, nous nous séparions presque à regret, partageant fréquemment un sentiment que je pourrais traduire par quelque chose de l'ordre de « Ah ! Bah c'est déjà fini... », beaucoup plus agréable à vivre que l'impression d'avoir dû tirer les derniers jours des personnes que l'on sentait épuisées. Il faut rappeler combien la dimension d'engagement physique était présente, notamment pour des corps peu entraînés. Ce que l'on peut parfois perdre de vue lorsque son propre engagement est quotidien.

Des demandes variées ont donc placé l'équipe devant l'alternative entre simplement refuser et tenter de construire des propositions adaptées. Ainsi, à côté des chantiers participatifs, s'est développée une proposition de compagnonnage, destinée à permettre à des personnes s'étant déjà engagées sur un précédent chantier et avec lesquelles nous avons sympathisé, de revenir pour une période plus longue de l'ordre de quelques mois. Fut également mise en place une proposition tenant sur une fin de semaine, nommée *les week-ends Utopratiques*. Programmée plus ou moins deux fois par an, celle-ci était destinée à des personnes ayant un projet et souhaitant en discuter concrètement avec des membres du collectif. Ceci fonctionnait bien entendu à côté de l'offre d'accueil payante matérialisée par le camping et les chambres d'hôtes ; et restait encore à définir les cas particuliers des visites des familles des uns et des autres et des copains de passage, selon les périodes. L'évolution des pratiques et des modalités d'accueil fait peut-être signe dans ce cas, au bon sens du terme, de

la capacité du collectif à s'adapter au mouvement de ses besoins d'une part, et aux variations de pression de son environnement d'autre part – fait peut-être signe qu'en cette occasion, il a su composer. Et pour cela il a dû créer, il a dû inventer d'autres cadres et d'autres manières de faire.

Sur ce thème de l'évolution des pratiques, je pense également à la manière dont nous avons progressivement formalisé nos réunions. En particulier la réunion technique et organisationnelle du jeudi soir. Pour mémoire celle-ci, ouverte aux compagnons, était le moment pour l'équipe de faire le point sur la vie des différents secteurs d'activités, ateliers et chantiers en cours. L'observation que j'ai pu faire est qu'en quelques années, nous sommes passés de réunions assez laborieuses (peu rythmées, peu animées, à l'ordre du jour plutôt flou et souvent interminables) à une forme plus construite, intégrant une animation déléguée à l'un d'entre nous, la tentative de respecter un horaire et faisant systématiquement le tour d'un certain nombre de points. Parmi ceux-ci, le tour des secteurs liés à la production (bergerie, fromagerie, marché/foire), auxquels s'ajoutaient des points sur l'entretien des véhicules, le ménage, l'administration, les sous, les visites, les chantiers, les absences... puis suivant les saisons, le bois, le potager, la programmation culturelle, les divers approvisionnements... Bref, outre les points incontournables, les autres enrichissaient l'actualité et ceci avait entre autres intérêts celui de distinguer les choses. Sous-entendu : on essaie d'arrêter de parler de tout, tout le temps. Ce qui n'est pas si simple, en vérité. Au-delà du fait de partager vie et travail avec les mêmes personnes, cela tient peut-être aussi aux lieux. Je veux dire, un même espace, qui sert à la fois de salon et de salle de

réunion. Peut-être aussi aux horaires : de 21 heures à plus ou moins minuit, est-ce le temps de la soirée ou celui de la réunion ? S'éviter de parler de tout et tout le temps n'est finalement pas si simple du tout dans cette configuration ; voire même un peu difficile.

Difficile en effet car hélas, le groupe ne fut pas toujours capable de faire évoluer ses pratiques malgré certains signes témoignant d'une forme de nécessité, en l'occurrence. Ou bien fut amené parfois à prendre des décisions dont les conséquences et les motifs, selon moi, restaient assez discutables. Je vais essayer de relier certaines de ces situations à titre d'illustrations ; illustrations de confrontations manquées en quelque sorte, dans le sens où les problèmes furent alors, probablement, mal posés.

Pour commencer, il me faut peut-être rappeler quelques évidences concernant les prises de décision même si celles-ci, j'en ai conscience, ne sont pas toujours faciles à entendre, encore moins à admettre. Dire pour cela que dans la plupart des cas, les décisions sont très faciles à prendre. En effet, l'exposition des faits, des enjeux et des conséquences prévisibles ainsi que des moyens nécessaires, suffisent dans la grande majorité des cas à convaincre et donc à construire une décision commune, un consensus, qui sera d'ailleurs souvent pris à l'unanimité. N'en reste pas moins une minorité de décisions qui, elles, posent réellement problème. Dire alors que dans ce cas, c'est généralement une minorité qui décide. Comment cela se matérialise-t-il ? Très simplement en vérité. C'est le cas de figure où quelqu'un a envie de faire quelque chose avec suffisamment de force, de puissance et de détermination pour que les autres finissent par dire « Oui bon, je ne l'aurais

pas fait ou pas comme ça mais *pourquoi pas ?* ». Et à l'inverse, mais de la même manière, c'est le cas quand quelqu'un s'oppose suffisamment fort à une prise d'une décision, la refuse absolument, pour qu'alors le groupe accepte de la remettre à plus tard voire de l'abandonner tout bonnement. On le voit bien, dans un cas comme dans l'autre, c'est bien une minorité qui décide. Cela peut sembler choquant en apparence, sous l'argument démocratique s'entend, mais est-ce si grave au fond ? Et surtout, cela peut-il en être autrement ? Je veux dire, quand cela arrive, c'est bien cela qui arrive et non autre chose. La question qui peut se poser alors serait : qu'est-ce que cela produit comme conséquences prévisibles ? Qu'est-ce que ça fait à ceux qui acceptent, un peu dans le dur il faut le reconnaître, un peu sous contrainte, quelque chose qui peut s'apparenter à un passage en force ou dans le pire des cas à une forme de chantage ? Car la détermination à laquelle il est fait référence ici, et qui peut paraître drapée de vertu en maintes occasions, peut très facilement, en fonction du contexte du moment, s'apparenter à de l'acharnement ou encore à une forme de tyrannie à l'usure. Surtout si la fréquence de ce type de frottement en vient à augmenter (c'est une question de proportion en définitive, tant que cela reste du registre de l'exception...) et surtout si, et c'est sans doute souvent le cas, ce sont toujours les mêmes qui s'inclinent et acceptent de composer tandis que ce sont également toujours les mêmes qui sont prêts à batailler durement pour l'emporter, au risque de se fâcher avec beaucoup et en cela d'abîmer la qualité de relation. L'intelligence relationnelle se situe peut-être là, quelque part dans le nébuleux de ces situations, dans cette capacité à s'imposer mais aussi à lâcher, à laisser de la place au désir et aux besoins de l'autre. Cela dit, pour en revenir au début du propos,

cette capacité du groupe (du grand nombre du groupe) à « laisser » s'imposer, dans un sens ou dans l'autre, une minorité, permet en définitive au groupe de le rester. C'est cette attitude du grand nombre qui permet le maintien du groupe en évitant le recours à l'exclusion ; exclusion, en l'occurrence, concernant la minorité qui présente alors une différence (un fort désir ou un fort refus de faire quelque chose). Et de ce point de vue, on peut opérer en ces occasions une distinction entre une « bonne » décision pour le développement du projet et une décision bien prise par l'équipe, et tenter de repérer en situation ce qui s'avère le plus souhaitable. La difficulté est alors de trouver dans le temps long une forme de réciprocité, une forme de circulation, qui revient à une forme d'organisation visant à répartir le pouvoir en ce sens que ce ne soit pas systématiquement les mêmes qui l'emportent et les mêmes qui laissent la main. Ce qui pose la question des garde-fous en définitive...

Poursuivant ce fil, est-il possible de se dire et de reconnaître qu'au sein d'une telle équipe, et malgré tout ce que l'on peut se raconter par ailleurs sur l'égalité dans les prises de décision, quelque chose est à l'œuvre de l'ordre de *qui fait plus décide plus* ? Et plutôt que de se poser la question de savoir si c'est là « idéologiquement » défendable, mieux vaudrait se demander si cela pose réellement problème lorsque cela se produit. Et si oui, en quelles occasions ? Autrement dit, creuser pour savoir à quel moment est-ce grave ? Et se donner alors, peut-être, la possibilité de mettre quelque chose de tangible au travail. Ce genre de question, de tension peut sans doute apparaître assez tôt au sein d'une équipe, mais il me semble que c'est inscrit dans une certaine durée qu'émergeront les signes d'un (non) problème.

Dans cet ordre d'idée, il me revient un type de situation plus gênante que véritablement problématique en apparence. Mais je l'ai dit, c'est la répétition qui fait que... Ce phénomène fut nommé, non sans une certaine ironie, *la taille des boulons*. Cette expression symbolisait le moment où, en réunion, une partie de l'équipe décrochait devant l'abondance de détails fournie par le locuteur du moment, en vue d'amener le reste du collectif vers une prise de décision commune. Et l'on peut se demander alors si, lorsqu'on en est là, ce n'est pas le signe que l'on n'a plus rien à se dire, que l'on est allé trop loin, voire que l'on est en train de perdre de vue l'essentiel, ce qui concerne le plus grand nombre ? Peut-être cela est-il aussi le signe d'une forme de solitude qui n'est paradoxalement pas absente de la vie en collectif ? En effet, je peux lire cette question de la taille des boulons comme le témoignage d'une volonté de partager de l'information, de donner à tous le maximum d'éléments pour pouvoir participer à la décision, autant que l'expression du besoin de partager, d'échanger, de se confronter avec d'autres sur les sujets qui m'intéresse en propre... Mais sans le dire explicitement. Que se passe-t-il alors ? La plupart du temps le groupe écoute poliment, comme on le fait dans la vie parfois lorsque notre interlocuteur nous parle de quelque chose qui ne nous intéresse que modérément. Jusqu'à un certain point. Jusqu'au moment où « ça saoule ». J'ajoute que, de manière indirecte mais néanmoins réelle, cela limite la possibilité de parler d'autres choses, d'échanger sur d'autres thèmes. Que se passe-t-il alors ? Qu'est-ce que cela provoque ? Qu'observe-t-on ? Et qui va s'autoriser à intervenir pour peut-être, mais au risque de tomber à côté, relayer le sentiment commun ?

Pas si simple de se débrouiller de tout ça... Et cela me rappelle une autre réflexion portant sur la taille des structures à partir d'une observation de l'évolution de l'effectif de l'équipe. Le constat est peu ou prou celui-ci : on ne se dit pas les mêmes choses lorsque l'on est cinq ou lorsque l'on est dix autour de la table. Cela constitue une belle lapalissade, mais le point est là. La forme, mais peut-être plus encore la teneur des échanges, évolue. Ce qui était jusqu'ici partageable ne l'est plus ou n'y trouve plus sa place. Le partage des états d'âme par exemple, le « comment va la vie ? » qui peut bien, quand il est déjà simplement posé, prendre des tas de formes différentes. Du plus superficiel au plus profond, du laconique *ça va* à l'épanchement qui comme son nom l'indique, s'étend davantage. Il est vrai que la frontière entre ce qui est de l'ordre du professionnel, du personnel, parfois de l'intime, n'est pas en toutes circonstances si simple à tracer dans un tel contexte. Mais c'est un fait qu'à cinq, nous avons des échanges différents, dans le sens où nous partageons plus, disons sur plus de plans, que lorsque nous sommes passés à une dizaine de permanents. Si par jeu j'extrapolais, j'émettrais alors l'hypothèse que plus la dimension du groupe s'accroît, plus les surfaces de contact des différentes personnes le composant se réduisent. Ou bien est-ce plus prosaïquement l'usure du temps qui fait son œuvre, en lien avec une certaine quotidienneté et le besoin de faire évoluer l'organisation ? La question essentielle qui demeure pourrait s'écrire de la façon suivante : qu'ont mis en place les individus pour composer avec cette nouvelle situation ? Et, corollairement, le groupe s'est-il doté d'un espace-temps, même ponctuel, permettant de traiter cet enjeu ? Autrement dit : causer « relation »... ou non ? Impossible de répondre pour les autres. Mais pour

ce qui est du groupe, je dirais qu'à cet endroit nous n'avons pas su ou pas ressenti le besoin de tenir compte de ce nouvel état de fait – et cela, rétrospectivement, peut-être à tort. Ou bien en étions-nous simplement inconscients ? Ce qui semble si fréquent quand on a, à ce point, la tête dans le guidon.

Il s'agit aussi peut-être d'accepter qu'il existe une tension, d'une certaine manière indépassable, et qu'à cet endroit, on bricole tous avec les moyens du bord. Une tension qui se manifesterait à l'articulation entre l'individu et le collectif. Je m'explique. Si la volonté de fonctionner collectivement nous conduit, nous oblige quasiment, à mettre en place des pratiques communes et nécessite pour perdurer, la construction de cadres communs – pratiques qui, en définitive, cristallisent pour un temps des modes d'organisation, les instituent en fait –, sans quoi on ne peut faire collectif ni sans doute société à une autre échelle, et que dans le même temps, les personnes qui composent le groupe, bien qu'en partie déterminées par ceux-ci, ne pourront jamais complètement se départir de leur désir propre (car il n'existe pas de désir collectif), de leur *conatus*<sup>22</sup> en langage spinoziste, alors, pour le dire vite, le mouvement est celui-ci : les individus s'entre-affectent en permanence au sein d'une structure (le collectif) qu'ils maintiennent, dans la mesure où elle leur permet de faire ensemble (d'exister en tant que groupe) mais tout en les contraignant quant à leur désir propre d'expansion. Autrement dit, nous bâtissons des constructions (sociales) à l'intérieur desquelles nous n'avons de cesse

---

22. C'est-à-dire le mouvement, l'effort de chaque être à persévérer dans son être, actualisé en permanence à travers la puissance d'agir que peut développer chacun (sans qu'il n'y ait d'égalité ici), pris qu'il est dans le jeu de ses affects et de ses passions.

de nous agiter tous autant que nous sommes afin d'en repousser les murs et de nous en affranchir autant qu'il est en nous. À ce jeu du maintien, le groupe en tant que structure peut apparaître conservateur, tandis que les individus dans leurs diversités semblent drapés de progressisme ou pourraient être qualifiés de révolutionnaires. Forcément ça frotte un peu... Et sans fin la quête visant à concevoir des structures, ici des modes d'organisations collectives, qui permettent d'articuler ces deux dimensions que sont les besoins et désirs individuels et les besoins du groupe. Disons-le tout net, au sein de la coopérative Cravirola, bien qu'à de nombreux égards nous avons travaillé avec des cadres relativement plus souples que dans bon nombre de structures, laissant de ce fait davantage de marges de manœuvre aux personnes, nous n'avons pas épuisé, loin de là, cette question fondamentale.

D'ailleurs, tenter d'apporter des réponses face à des modes de fonctionnement qui ne satisfont plus certains ne se révèle pas en toutes occasions nécessairement heureux. Il nous est arrivé parfois de mettre en place de nouvelles manières d'organisation qui, personnellement, m'ont laissé relativement perplexe. Je pense par exemple à ce que je pourrais nommer avec une tendresse certaine, la *révolution ménagère*, qui s'imposa au groupe à un moment de l'histoire. Il faut peut-être dire d'abord l'habitude antérieure concernant la prise de repas, puisque cela concerne précisément cette matière. En pratique, hors période de chantiers impliquant des volontaires, la norme en cours faisait que le midi, chacun, souvent par petit groupe, souvent par équipe d'atelier, se débrouillait pour se préparer à manger. Le soir en revanche, et bien que ce ne soit pas une obligation stricte, l'équipe mangeait ensemble le repas préparé par

l'un ou l'autre des membres. C'était l'habitude. Et cette réponse correspondait, un temps au moins, aux besoins des uns et des autres – de rythme, d'horaires de travail et peut-être aussi au désir d'éviter la grande tablée systématique – tout en reconnaissant le besoin de se plier régulièrement à cette pratique. Plusieurs personnes du groupe étaient impliquées dans cette tâche visant à préparer un dîner conséquent ainsi qu'à assurer, à d'autres moments, l'entretien des locaux communs. Plusieurs, mais pas toutes. Et la *révolution ménagère* vint donc bousculer et questionner les pratiques du groupe à cet endroit. Elle bouscula si fort d'ailleurs, qu'elle eut pour conséquence de modifier l'organisation, en vue d'obliger tout le monde à participer à ces tâches spécifiques. Pourquoi pas ? L'argument de l'égalité devant les tâches ménagères et la restauration fut développé par le rappel, concernant surtout ce dernier point, des nécessités biologiques s'imposant à chacun ainsi que par l'expression du sentiment d'injustice, partagé par quelques-uns, devant le fait que tous ne prenaient pas leur part de ces « corvées ». Ce qui était le cas. Alors pourquoi pas, mais pourquoi ? Qui a décidé que ces tâches importantes ne pouvaient être considérées que comme des corvées comme s'il n'y avait potentiellement aucun intérêt voire aucun plaisir à s'en acquitter ? Ou même en termes de préférences, simplement : qui deviens-je dans ce groupe si je préfère ressortir pour traire ou retourner sur le chantier plutôt que de préparer le repas ? Eh bien... Il est facile de dériver à ce niveau-là. Il me faut rappeler, c'est important, que les deux parties de l'équipe, celle plutôt « intérieure » par opposition à celle plutôt « extérieure », ont la plupart du temps été mixtes, pas à parité mais tout de même ; ce qui limite certaines projections éventuelles... Donc, qui a décrété que ces tâches en particulier devaient être

assumées par l'ensemble des membres en rotation ? Qu'est-ce qui justifie qu'à cet endroit désormais, la règle devienne « tout le monde doit le faire » tandis que par ailleurs, concernant toutes les autres tâches, l'habitude est plutôt de laisser à l'un ou l'autre la possibilité non contrainte de s'y engager selon ses envies, ses préférences, ses engagements, ses compétences, les besoins du groupe, etc. ?

Alors tout le monde doit-il tout faire ? Ce nouveau mode d'organisation va-t-il s'appliquer aussi à d'autres tâches, pas forcément plus réjouissantes en apparence ? Au hasard, est-ce que l'on va demander à chacun de participer à l'entretien mécanique des véhicules ou de participer à l'abattage des animaux qui, au demeurant, n'enchantent réellement personne ? C'est quoi le but ? Quels sont les enjeux, les intérêts cachés derrière cette nouvelle proposition pleine de bon sens en apparence ? Je pose beaucoup de questions. Et j'aurais tendance à penser vigilance. Le traitement égalitaire n'est pas toujours le plus juste ni le plus humain sous tous les aspects. Bon, les conséquences dans ce cas furent relativement limitées. L'expérience nous valut bien quelques surprises d'ordre culinaire, et inutile de dire qu'elles ne furent pas toutes, sans parler gastronomie mais ne serait-ce que digestibilité, complètement enthousiasmantes. Ce qui n'est finalement pas très grave. Et cependant ce type de situation dit des choses de l'évolution des rapports de force en présence au sein du groupe.

Autre difficulté, autre signe, autre situation, la proposition d'augmenter le prix d'une nuitée de cinq à six euros fut également l'occasion d'exprimer un certain nombre de réticences et de différends. C'est que des choses en germe jusque-là prenaient, par toute une série

de détails, une puissance nouvelle. Et peut-être qu'au fond, l'important n'était pas tant alors l'augmentation en elle-même (celle-ci sera adoptée l'année suivante quasiment sans discussion), que le fait qu'elle vienne souligner une fois de plus, peut-être une fois de trop, une réalité crue qui voulait que ce genre d'initiative provînt quasiment toujours de la même personne. Sans surprise, celle qui avait sans doute développé le plus de capacités à se projeter. Or ce genre de différences est parfois difficile à supporter dans le temps long. Pour les deux parties je veux dire. D'un côté, le sentiment d'être pris de court, de devoir réagir vite à une énième proposition, quand bien même celle-ci n'impliquait pas, une fois n'est pas coutume, de travail supplémentaire. D'un autre côté, l'impression de lenteur, le temps sûrement nécessaire pour que le gros du groupe admette, acquiesce et valide. Ce peut être source de tensions à la longue, en particulier s'il manque d'occasions de réajuster ailleurs ce type de déséquilibre inhérent malgré tout, du moins il me semble, au fonctionnement de tout groupe.

Alors voilà. Comme toutes choses, les bonnes (?) ont une fin. Et la coopérative Cravirola n'aura pas échappé à ce fondamental du phénomène qu'est la vie. En ce sens, cet ouvrage aurait aussi pu s'intituler *Vie et mort d'un collectif autogestionnaire, l'exemple de la Coopérative Cravirola (2002-2012)*<sup>23</sup>. Mais je reviens un peu en arrière afin de relater encore deux ou trois choses, en vue de clore ce récit. Nous sommes alors en 2009, et après deux exercices à essayer les plâtres, l'ensemble commence vraiment à avoir de la gueule. Parmi

---

23. Je laisse le soin à d'autres, si l'envie, de décrire ce qui s'est passé avant et après la période évoquée ici dans la mesure où, ayant eux-mêmes vécus ces épisodes, ils seraient plus légitimes pour en rendre compte.

les raisons de se réjouir, l'amélioration constante des différents ateliers n'est pas des moindres. Les activités d'élevage, bien qu'encore bancales par endroits, sont mieux maîtrisées que jamais. La régularité et la qualité de la production en fromagerie, liée à la rigueur qu'y apporte l'équipe responsable, apparaît vraiment solide et la vente suit. Les productions connexes, pain et bois en particulier, trouvent leur place, et leur rythme spécifique de développement tend vers une forme de stabilité, permettant de mieux anticiper les possibles. Le potager donne davantage et plus diversifié, et surtout, les gens viennent, reviennent et nous envoient leurs connaissances susceptibles d'apprécier nos propositions. Alors tout cela mis bout à bout fait que le constat suivant put être formulé lors des réunions bilans de fin d'année : nous sommes en passe de réussir le pari économique. Nous n'y sommes pas tout à fait encore, mais nous n'en avons jamais été aussi proches. Pour se faire une idée, avoir réussi à élever le chiffre d'affaires à près de 400 000 € en trois ans nous mettait pour un temps à l'abri mais ne nous permettait pas encore de faire face à l'ensemble des engagements auxquels nous avions souscrit et dont certaines des échéances, de moyens termes, allaient finir par advenir. Ce qui impliquait, par voie de conséquence, la nécessité de poursuivre encore un temps le développement des activités existantes voire d'en créer de nouvelles (apiculture, brasserie, magasin de producteurs, par exemple, furent épisodiquement dans l'air), tout en maintenant le niveau de réalisation atteint. Le constat sur le papier me semblait juste et peu discutable du point de vue de la rationalité économique, cependant qu'il ne disait rien par ailleurs de l'état des troupes. Et c'est souvent le cas. Comment vont les gens ? De quoi ont-ils envie voire besoin pour pouvoir poursuivre ? Comment les pratiques

du collectif, sa culture, encouragent ou limitent ces paroles ? Et qu'en est-il fait ? Quelle est alors l'ambiance dans le groupe ? Charlotte Herfray nous rappelle ainsi que « *les institutions sont habitées par des sujets en proie à leurs passions et celles-ci peuvent être ravageuses. Plus que par la vertu de beaux "projets", le climat des établissements et des institutions est fonction de la qualité humaine et de la parole qui "donne le ton"... Mais ceci ne s'inscrit pas dans les bilans et ne peut être programmé. La subjectivité ne cesse de déranger les plans en rappelant que le "désir" est ailleurs*<sup>24</sup> ». J'ai montré en d'autres lieux en quoi un collectif de ce type pouvait être considéré comme une micro-institution<sup>25</sup> et comment, de ce fait, il était possible d'y repérer ce type de mécanique. Quid de la prise en compte de l'évolution des désirs des uns et des autres à ce stade, mais également et plus prosaïquement de la fatigue accumulée ces dernières années, voire peut-être d'une forme de lassitude émergente en certains endroits ? Quid aussi, et peut-être surtout, des désaccords restés en suspens, plus ou moins bien traités, plus ou moins bien digérés et plus ou moins bien dissimulés sous le tapis au fil du temps ? Car la période extrêmement dense qui vit le groupe mettre en place et diversifier ses activités s'accompagna forcément d'une énorme implication des uns et des autres. L'intensité, la course parfois, la dimension stressante en lien avec la nécessité d'apprendre beaucoup à la fois en conditions réelles, de trancher vite les dizaines de décisions se présentant quotidiennement, eh bien sans doute que ça use à la longue. De la même manière que le froid, la solitude subie ou la précarité. On lutte, on résiste un

---

24. C. Herfray, *Les figures d'autorité*, Ed. Érès, 2008, pp. 46-47.

25. J. Lefranc, *Les ignorances affectives. Promenade en temps de crise en pays d'alternatives à visée autogestionnaire*, Crefad documents, 2017, p. 114.

temps, puis ça finit par bouffer. On peut même en arriver à craquer parfois. Sur un axe représentant l'antagonisme fondamental individu/collectif, mon sentiment est que durant ces quelques années, la tendance au sein du groupe s'inscrivait clairement et très largement du côté du pôle collectif. Cela signifie que la référence au groupe et à son projet, dans cette équipe, contraignait et orientait fortement les désirs individuels. À l'aune de ce constat, il ne fait alors pas mystère qu'un besoin de rééquilibrage en direction du pôle individu se fasse sentir, à un moment ou à un autre. Mais dire cela ne dit absolument rien de la difficulté d'en faire quelque chose tant il ne s'agit pas de processus linéaire et prévisible. C'est même bien plutôt le contraire que la réalité nous propose le plus souvent.

Alors que s'est-il passé ? Les membres de l'équipe étaient passablement épuisés à l'issue de la troisième saison. Épuisement physique mais également psychique, sans doute. Et une partie était en colère. Malgré la réalisation d'une belle saison estivale, l'ambiance n'était pas très bonne en cet automne 2009 et, pourtant, une décision lourde fut prise dans ce contexte. Un peu vite probablement. Celle-ci concernait le démarrage d'un gros chantier de mise aux normes de l'espace camping qui, jusqu'ici, fonctionnait grâce à la mansuétude des autorités locales en échange de notre engagement à réaliser celle-ci dans des délais raisonnables. Ce ne fut pas une riche idée, rétrospectivement. Je veux dire par là que nous nous y sommes mal pris. Bien entendu, ces travaux devraient être réalisés un jour. Mais enfin, l'équipe était vraiment fatiguée, des tensions en interne avaient émergé et se confirmaient, et les prémisses de leurs prises en compte ne s'étaient pas encore manifestées. Ou plus précisément, disons que

face à certaines frustrations, nous butions de manière récurrente sur notre capacité à faire évoluer nos pratiques et à composer, dans certaines circonstances, avec la diversité de personnalités formant l'équipe. Engager dans ces conditions une tâche d'une telle ampleur (un kilomètre et demi de tranchées à ouvrir et refermer dans le calcaire afin d'y faire courir eau et électricité, installation de 23 robinets incendie armés, installation d'une réserve d'eau potable de 40 mètres cubes et d'une citerne de 120 mètres cubes, etc.), qui allait nous mobiliser grandement jusqu'à l'été d'après, avec impératif de clôture avant l'arrivée des premiers estivants, s'apparentait probablement à une étrange fuite en avant. Ce n'était sans doute pas la première fois, mais d'une certaine façon, ce fut la fois de trop. Pas question pour moi de nier que, parfois, le dépassement des tensions par l'activité peut s'avérer pertinent. L'expérience montre que le fait de se mettre dans des situations où le portage collectif relève moins d'une idéologie que de la nécessité induit des comportements de solidarité et d'entraide relativement réflexes<sup>26</sup>. Hélas, l'expérience montre aussi que lorsque la qualité relationnelle est trop abîmée, la projection dans l'activité ne suffit alors pas à recoller les morceaux. Les coups de gueule non plus, d'ailleurs. Ainsi comme tout bon procédé, celui-ci comporte des limites et il est important de pouvoir user d'autres ficelles que celle de la nécessité, voire pire, celle du chantage à l'urgence. Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas ici de juger les réactions des uns ou des autres ; chacun a bien ses raisons d'avoir les siennes propres, en lien avec son engagement, ses désirs, ses angoisses ou ses troubles. Il s'agit juste de tenter de nommer ce qui a fonctionné pour nous, comme ce qui

---

26. Voir sur ce sujet G. Chapelle et P. Servigne, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, Ed. Les liens qui libèrent, 2017.

a posé problème. Il est d'ailleurs intéressant de repérer que ce sont parfois les mêmes attitudes, les mêmes paroles qui, en des moments différents, produisent des conséquences opposées.

La période a donc vu l'émergence de certains signes indiquant l'aspiration d'une partie de l'équipe à voir nos pratiques évoluer pour, soi-disant, tenter de *laver plus blanc* ; entendre par là, se rapprocher davantage de nos valeurs. À cet endroit, par parenthèse et pour tenter d'éviter de se cacher derrière son petit doigt, il me faut dire mon sentiment. Lorsque l'on est engagé et responsable dans ce genre d'initiative, on se retrouve presque mécaniquement du côté de l'éthique de la responsabilité. Je veux dire par là qu'au-delà des idéaux, des systèmes de valeurs et de croyances avec lesquels arrivent chacun (qu'il crée ou qu'il rejoigne ne fait là aucune différence), l'implication concrète dans la pratique, *a fortiori* lorsque celle-ci comprend un volet économique, induit quasiment à elle seule la nécessité de lâcher (plus ou moins, cela va sans dire) sur les valeurs (éthique de la conviction) afin de faire les compromis nécessaires (éthique de la responsabilité) ; ce qui est une manière, un peu rapide sans doute mais claire, de définir ces deux types d'éthique<sup>27</sup> fondamentalement non superposables. Dans ces conditions, ne pas perdre le cap relève parfois d'une réelle difficulté, et peut induire de ce fait certaines tensions. Pour revenir au propos, je dis « soi-disant », non en un sens péjoratif mais plutôt comme une manière de reconnaître que nous ne savons pas toujours très bien ce qui nous motive et nous pousse à agir tel que nous le faisons. En ce sens et dans de telles circonstances, il me semble qu'il n'y a pas à exclure une part d'inconscient radical, de même

---

27. M. Weber, *Le savant et le politique*, Plon, 1979.

que l'on peut sans doute convoquer, parmi d'autres, des processus tels que la rivalité, la fidélité et la trahison pour tenter de lire ces situations au-delà de ce qu'elles donnent à voir. Avec d'autres membres, je restais pour ma part accroché à l'existant d'une part, au déroulé prévu et au respect des engagements pris d'autre part. À mon grand dam, quelque chose de l'ordre d'un affect assez petit bourgeois<sup>28</sup> lorsque je le nomme ainsi... Bien qu'insatisfaisante en maints endroits, il me paraissait alors moins risqué de maintenir notre organisation imparfaite telle quelle pendant un certain temps, plutôt que de la remettre à plat dans les grandes largeurs en cette période où, comme je l'ai précisé, nous avions sorti la tête de l'eau mais sans pour autant être encore réellement au sec. Question de stratégie, liée à une projection de risque « tenable ». Il ne fait pas mystère que dans cette configuration, des frictions virent le jour, et ce de plus en plus fréquemment ; dans le même temps où des sous-groupes, plus ou moins circonscrits, plus ou moins homogènes, apparurent. Et l'on trouve là quelques-uns des ingrédients prompts à assurer un bon conflit bien déchirant. La ligne de démarcation se situait d'après moi entre ceux qui souhaitaient de plus en plus fermement un changement en profondeur et ce, le plus rapidement possible, et ceux défendant, au moins pour un temps encore, l'existant et ce qui avait permis d'en arriver là où nous en étions ; c'est-à-dire à une étape vers du mieux, sans doute, mais seulement à une étape. Des positions difficilement conciliables, on le pressent, qui occasionnèrent les mois suivants des accrochages virulents.

---

28. F. Bégaudeau, *Histoire de ta bêtise*, Pauvert, 2019. Cela dit, je n'ai pu répondre « oui » à aucune des huit questions posées au dos de l'ouvrage.

L'équipe a de fait été confrontée à tout cela, c'est-à-dire à des épisodes violents. Et s'en est trouvée fort démunie. Car c'est un fait que la violence, en interne j'entends, reste souvent impensée dans la sphère des collectifs à visée autogestionnaire, et même sans doute au-delà (associations, petites entreprises, etc.). Celle-ci n'est en effet, le plus souvent, qu'exclusivement pensée en opposition à un point extérieur au groupe ; ce qui possède, dans une certaine mesure, la vertu de se sentir ensemble à moindres frais à travers la désignation de cet ennemi commun. Mais cela possède aussi l'inconvénient de sous-estimer la violence que l'on est, individuellement et collectivement, capable de s'infliger régulièrement, et je dirais presque banalement. C'est qu'il me semble que quelque part, l'expression potentielle de la violence correspond à la face d'une médaille, dont le nom de l'autre pourrait être désir. Ainsi, à partir du moment où l'on fait société, on s'expose à des frottements, à des contrariétés, ressentis éventuellement comme violents par les uns ou les autres, tandis qu'ils n'ont d'autres sources que la recherche sans fin de l'expansion de sa propre puissance et l'assouvissement de son désir par tout un chacun. Enfin, je dis ça...

Parmi les signes de tension, donc, pour illustrer un peu, certains renvoyaient au registre organisationnel visant à améliorer nos fonctionnements : le besoin de réunions durant l'été là où jusqu'ici nous nous en étions passés, l'horaire tardif des réunions bi-hebdomadaires de moins en moins bien supporté, des tentatives d'importation d'outils d'animation de réunions dont le groupe s'était jusqu'alors défié ou, pour le dire de manière moins virulente, dont il n'avait pas perçu l'intérêt. D'autres avaient à voir avec des aspects plus profonds, plus idéologiques aussi et sur lesquels, semble-t-il, il est

plus difficile d'agir directement et qui demandent à être appréhendés avec une certaine constance et dans une certaine durée. On y retrouvait par exemple des aspirations à davantage d'horizontalité, à davantage de rotation des tâches, à faire disparaître (comme si cela était possible) toutes manifestations de leadership (et quoiqu'on ne s'y référait jamais, cela ne signifie pas qu'elles n'existaient pas...), à être plus nombreux, à moins travailler, à s'investir sur de nouveaux champs, de nouvelles luttes... Je pourrais multiplier les illustrations, mais j'ai l'impression à les écrire qu'elles ne disent pas grand-chose en tant que telles. Je pourrais en donner d'autres et cela ne suffirait pas à rendre compte de ce qui était en train de prendre fin. À savoir la fin d'un groupe et la fin d'une dynamique. Au-delà de tous les détails factuels par lesquels cela se manifeste, c'est bien une ambiance qui se dégradait, un climat de confiance mutant en défiance sélective et puis peut-être surtout du plaisir glissant vers le déplaisir. Ça fait beaucoup non ? À ce stade, je dirais même que le cœur est atteint.

Alors oui, l'apparition de désaccords de plus en plus fréquents, l'accumulation de frustrations qui rejailissent, des difficultés récurrentes à se parler et donc à se transmettre de l'information, à distinguer. Des tiraillements chez certains entre leur groupe d'appartenance (nous) et d'autres groupes faisant désormais pour eux référence. Je peux peut-être rappeler à ce titre qu'un groupe ne tient en tant que groupe que tant que le sentiment d'appartenance de ses membres est supérieur, est senti comme plus joyeux, comme meilleur, plus intéressant, plus souhaitable et désirable que ce qui peut être attendu, espéré, envisagé en cas de sortie du groupe. C'est une balance, un équilibre et celui-ci joue en chacun et à tout moment ; et n'est de ce point de vue

jamais acquis. Dans le domaine médical, on retrouve cette balance sous la forme du rapport coût-bénéfice lorsqu'est étudiée la possibilité d'introduire un nouveau protocole ou un nouveau traitement destiné à lutter contre tel ou tel symptôme. Cela s'exprime nécessairement dans la nuance, à travers par exemple un énoncé tel que : *dans quelle mesure...* ? Autrement dit, cela s'exprime en termes de préférence. La différence de taille cependant, avec l'analogie proposée, réside dans le fait que, concernant la vie individuelle et collective, il s'agit principalement, j'aurais presque envie d'écrire exclusivement, de balance d'affects<sup>29</sup> ; ces derniers présentant la particularité d'échapper largement aux tentatives de rationalisation. Signe que l'essentiel se joue sans doute ailleurs, mais sûrement pas signe d'une absence de sens ou de signification.

Alors oui, nous n'avons pas su maintenir la cohésion du groupe, signe que celle-ci est bien passée après d'autres considérations, plus affectives, plus idéologiques aussi. Et nous avons « crisé ». 2010 fut donc l'année de la crise. Ce faisant, nous avons expérimenté une bonne partie de la palette convoquée en ces circonstances ; à savoir altercations dures, violences verbales, symboliques, chantage à l'abandon, menaces au juridique, création du bouc émissaire, etc. En bref, le retour du droit de guerre. Le trouble était réel, les oppositions franches et cristallisées sur leurs positions. L'inédit naquit probablement du fait que, peut-être pour la première fois, le rapport de force apparut équilibré (indépendamment d'une adéquation en termes d'égalité numérique, cela va s'en dire), donc son issue incertaine. L'inconnu ! Mais après tout, préserver

---

29. En référence au concept spinoziste, l'affect se définit comme l'effet en chaque chose de la rencontre avec une chose extérieure.

l'intégralité du groupe était-ce le plus important ? Est-ce si grave que les personnes entrent et sortent au sein de structures, tandis que celles-ci perdurent ? Que les projets se poursuivent ? Au fond, cela pourrait-il en être autrement ? Sans doute que non. Cependant il y a, de toute évidence, manière et manière d'accompagner ces entrées et ces sorties. Et autant le dire tout de suite car, sans surprise, dans ces circonstances, ce n'est vraiment pas idéal.

Avec une collègue de l'époque, nous nous retrouvions écartelés entre deux sympathies fortes, celle vis-à-vis des « révolutionnaires », des mutins, pour les intentions qu'ils brandissaient et avec lesquelles il était difficile de ne pas être en accord sur le fond, et celle vis-à-vis de la personne qui avait fortement impulsé l'orientation de ce projet depuis des années et qui, accessoirement, jouait un rôle informel de leader, de garant et de caution face aux partenaires et à l'extérieur au sens large. Nous étions convaincus que nous avions besoin de tous dans cette histoire, que l'on ne trouverait pas équipe plus solide pour barrer cette grosse embarcation que nous avions ensemble mise à la mer, quand bien même celle-ci avait besoin de s'étoffer. Notre double ambition était de recoller des morceaux qui s'avèrent irréconciliables et de nous donner du temps pour inventer la suite. Nous nous retrouvâmes assez rapidement dans une position intenable. C'est que, selon Howard Zinn, « on ne peut pas être neutre dans un train en marche<sup>30</sup> ».

Nous n'avons pas su empêcher l'implosion et ainsi, à un premier départ en succéda un second dans la foulée

---

30. H. Zinn, *L'impossible neutralité. Autobiographie d'un historien et militant*, Agone, 2013.

duquel je me vis extrêmement minoritaire et soudainement très esseulé. Cette bataille me laissait exsangue et, conséquence de mon refus de prendre clairement parti, mes propos comme mes silences apparurent désormais à certains, suspects. Drôle d'impression.

Des conflits de loyauté, certes, mais plus simplement, plus organiquement même, il s'agit de la joie ou de son absence ressentie, liée à la facilité avec laquelle on travaille avec l'un plutôt qu'avec l'autre sur tel ou tel aspect, qui fit probablement son œuvre. Et face à cela que faire ? C'est très concret. Je ne trouvais plus ma place dans cette nouvelle configuration, c'était devenu un fait. J'avais perdu la foi. Je n'y croyais plus. Sec, le garçon. Alors ? Alors après une paire de mois à chercher une autre manière de m'investir, de me re-nourrir aussi, ma présence entre temps étant devenue encombrante, je suis finalement sorti du collectif Cravirola à la fin de l'année 2012.

Cette crise entraîna l'équipe dans un épisode existentiel pour le moins cathartique. Elle vit l'équipe de permanents se dissoudre à petit feu et les activités se réduisirent dans le même mouvement. Mais comme souvent, sur ce qui s'apparente à des ruines pour les uns, d'autres en perçoivent le potentiel et tentent sur ce site, au moment même où j'écris ces lignes, de rebâtir autrement. Symboliquement, le collectif commença à abandonner le nom de *coopérative Cravirola* courant 2011-2012 pour lui substituer celui de *coopérative du Maquis*, témoignant par là du souhait de l'équipe désormais à la barre d'acter la fin d'une épopée et de développer concrètement de nouvelles orientations ; puis plus tard encore, celui de *commune du Maquis*, marquant là aussi la recherche de nouveaux modes de

fonctionnement avec ceux qui, plus fraîchement arrivés, souhaitent désormais s'investir sur ce lieu remarquable. Souhaitons-leur d'y parvenir, tant notre société a besoin que vivent des alternatives multiples, illustrations en actes de ce qu'il existe bien d'autres possibles. Mais ceci est une autre histoire.



## Conclusion

Ainsi que je l'avais annoncée, je viens de raconter une histoire. Alors, se raconter des histoires oui, mais jusqu'où ?

Récemment, j'entendais, à propos de l'ouvrage de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle<sup>31</sup>, quelques considérations radiophoniques intéressantes quant à la théorie de l'évolution. Pour le dire vite, P. Servigne expliquait que, bien que le but soit toujours le même, à savoir la survie de l'individu et de l'espèce, l'interaction avec l'environnement, en fonction de ses caractéristiques propres, induit d'une certaine manière, sélectionne voire, pourquoi pas, détermine les comportements des êtres vivants les plus adaptés à ce but. Et ceux-là semblent varier en fonction des caractéristiques de celui-ci. Entre parenthèses, c'est ce que les travaux scientifiques récents dans le champ de l'épigénétique commencent à mettre en évidence. Bien qu'à un autre niveau, ces derniers montrent par exemple que ce qu'on considérait, il y a peu comme figé, comme donnée invariable, le patrimoine génétique en l'occurrence, autrement dit l'inné, pouvait évoluer lui aussi au cours d'une existence en fonction de l'environnement dans lequel celui-ci baignait. Et d'observer que les télomères, l'extrémité des chromosomes, pouvaient ainsi s'allonger ou se raccourcir en fonction des conditions extérieures, permettant potentiellement l'expression ou l'inhibition de certains gènes. Dès lors, ce qu'on considérait comme inné et immuable, par opposition à l'acquis, autrement dit l'ancien débat nature/culture, semble

---

31. G. Chapelle, P. Servigne, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, *op. cit.*

dépassé par les dernières découvertes scientifiques. Catherine Gueguen nous dit ainsi que « l'épigénétique transforme la vision que nous avons de l'évolution de l'homme. Que nous dit-elle ? Elle nous apprend que l'échange est constant entre nature et "culture", et que nos expériences sont susceptibles de modifier l'activité de notre matériel génétique durant toute notre vie. L'environnement au sens large du terme peut transformer de manière directe l'activité du génome et cette modification est transmissible à la descendance. L'environnement joue donc un rôle considérable sur le développement de l'être humain. Grâce à ces découvertes, nous commençons à comprendre comment les relations humaines influent sur le fonctionnement de nos gènes et de notre cerveau et contribuent à modifier ce que nous sommes<sup>32</sup> ». En effet, l'idée d'interpénétrations entre un organisme et son environnement entraînant des modifications, y compris au cœur même de l'organisme (parce que pour ce qui est des modifications de l'environnement, cela semble plus visible et évident), semble désormais plus pertinente que l'idée de confrontation de l'un à l'autre en mode étanche.

Pour en revenir à la théorie de l'évolution et à la sélection des comportements les plus adaptés à la survie de l'individu et de l'espèce, P. Servigne rappelait que Darwin avait observé qu'au sein d'un environnement riche et luxuriant, les Galapagos, les comportements compétitifs et agressifs, posant la question des limites, semblaient plus adaptés à la survie. Mais dans le même temps, Kropotkine observait cette fois en Sibérie, au sein d'un environnement donc beaucoup plus maigre,

---

32. C. Gueguen, *Pour une enfance heureuse, Repenser l'éducation à la lumière des dernières découvertes sur le cerveau*, Pocket, 2015, p. 202.

que cette fois les comportements d'entraide et de solidarité semblaient les plus favorables à la survie des individus et de l'espèce. Ce qui me donne à penser une fois de plus que l'être humain n'est ni bon ni mauvais *a priori* ; qu'il soit souffrant sans doute, mais qu'il s'adapte et évolue surtout en fonction de l'environnement écologique et social dans lequel il baigne. Environnement qui le contraint, le contrarie et le structure tout à la fois, et cela tout au long de sa vie.

Mais pourquoi évoquer ces quelques réflexions ? Et bien parce qu'il m'amuse de faire un parallèle entre ces informations et le fonctionnement que nous avons adopté/adapté au sein de la coopérative Cravirola, à travers la mise en commun dans un contexte que nous pourrions qualifier de vache maigre. J'ai ainsi mentionné la mise en commun du matériel, des véhicules et des machines, mais cela s'appliquait également aux biens quotidiens et vivriers. La mise en commun de la nourriture, du vin, du tabac et des ressources financières par l'intermédiaire de la caisse commune, sans réel contrôle ; autrement dit l'ensemble des dépenses privées couvertes par l'activité de tous nous vit, par là même, vivre relativement décentement, sans avoir la sensation de manquer, et ce pendant des années, avec en moyenne 400 euros par mois (soit un total d'environ 60 000 euros par an pour l'ensemble de l'équipe). Ce qui apparaît assez rapidement impossible, pour le moins extrêmement difficile pour une personne seule dans la société pourtant opulente dans laquelle nous vivons. Tout ceci est bien intéressant me direz-vous, mais cela signifie-t-il que nous étions plus vertueux que la moyenne ? Pas nécessairement. Ce type de données vient en effet nous rappeler combien nous sommes déterminés, bien souvent à notre insu. Il est alors plus

probable que ce soit le fait de nous être retrouvés dans tel environnement écologique, économique et social qui nous a poussés à fonctionner de la sorte, c'est-à-dire de manière plus coopérative et solidaire que la moyenne. Alors je pose la question : à quand l'instauration d'un revenu maximum par tête de pipe afin de nous donner, non seulement la possibilité de continuer à faire société en tenant compte de la finitude des ressources, mais aussi de favoriser des manières de faire société plus solidaires ? On l'aura compris, si l'on en reste à appeler et à attendre quoique ce soit de la vertu ou de la morale, en d'autres termes à s'illusionner ou à croire au père Noël comme c'est encore trop souvent le cas manifestement, on risque bien de « se gratter » encore un moment ; avant, déçu, de finir par se plaindre que tout cela ne dépasse pas le stade du vœu pieux, que l'on retrouve, dans le débat public, sous la forme de l'appel<sup>33</sup>. Ce qui ne mange pas de pain, on en conviendra...

Car le paradoxe est celui-ci : nous sommes encore trop riches pour changer nos comportements radicalement et massivement. S'il fallait un autre exemple pour s'en convaincre, il suffit de penser au développement extrêmement rapide du covoiturage, qui permet sincèrement par ailleurs de se donner bonne conscience, et c'est une bonne chose sans doute, mais qui a eu lieu surtout à un moment où le carburant atteignit des sommets (baril à plus de 100 dollars en 2014), soit dix ans après la création de la principale plateforme du secteur. Disons-le tout net la vertu, au même titre que le mérite, est une notion creuse qui a pour principale vocation de maintenir l'existant et de permettre, en le légitimant

---

33. Lire à ce sujet F. Lordon, *Appel sans suite (1)* du 12/10/2018 et *Appel sans suite (2)* du 17/10/2018, publié sur <https://blog.mondediplo.net/-La-pompe-a-phynance->.

au passage, sa reproduction ; qu'il s'agisse de modes de production comme d'inégalités en tous genres. À un moment il nous faudra bien admettre qu'en tant qu'espèce, nous ne sommes encore que des mômes. Et à ce titre nous bouloterons le pseudo chocolat jusqu'au fond de la boîte même si nous savons que cela nous rendra malades. De même que nous sommes le plus souvent incapables de nous priver d'une quelconque technologie aussi destructrice soit-elle, du pire outil, si cela doit avoir pour conséquence de rogner ne serait-ce qu'une infime partie de notre confort. Les plis sont tenaces, il faut une puissante déconvenue pour accepter de prendre le risque de faire autrement, au nom de quelque chose que nous ignorons en bonne partie mais que nous nommons plus juste et plus soutenable... Plus pénible aussi.

Le maître mot d'avenir serait peut-être alors celui de *partage* ? Dans quelles mesures et dans quelles proportions serons-nous capables de le mettre en œuvre ? Et à quel rythme ? Et à combien ? Le récit de la coopérative Cravirola en est peut-être une forme, tandis que l'expérimentation même en est, par certains aspects, une illustration. Mais juste une illustration.

Enfin, le récit présenté ici prend principalement la forme d'une description parcellaire de ce que d'aucuns nomment une phase en régime, c'est-à-dire la période durant laquelle l'ordre en place est d'une certaine manière respecté. Plus ou moins consenti par le grand nombre, disons qu'il n'est pas remis en question au point de le renverser – bien qu'on ait vu que dans la durée, il peut l'être. Et cela correspond souvent aux phases de développement des structures et des projets, de toutes institutions en vérité. Il me semble qu'il s'agit de la partie du cycle de vie de toute organisation, et donc

de ce collectif en particulier, qui correspond à la phase la plus joyeuse, en ce sens quelle comporte un riche potentiel de créativité. Tout est alors à inventer. C'est un peu l'histoire d'une montée en puissance, d'une montée en puissance individuelle et collective. Et personnellement, ce genre d'expérience me touche et me fait vibrer. Mais ceci est sans doute fonction des tempéraments.

Cependant, on aurait tort de s'illusionner quant à une possibilité de se passer d'organisation, qu'elle soit par ailleurs plus ou moins formelle ou informelle. Ce n'est pas parce que l'on n'est pas capable ou que l'on ne souhaite pas nommer les choses que celles-ci n'existent pas. Simplement, ce faisant, on se prive de la possibilité d'agir dessus. Tout groupe qui porte des activités est amené, de manière plus ou moins explicite, à prendre des décisions communes, à se répartir des responsabilités et donc du pouvoir, à mettre en place des manières de rendre des comptes, etc. La remise en question d'une organisation en fin de récit n'a pas eu pour conséquence la disparition de toute organisation en tant que telle. La contestation qui entraîna le renversement d'un leader « structurel » (emporté dans un devenir de chefferie ?) n'a pas débouché sur la disparition de tout leadership. Un voire, dans notre cas, plusieurs autres leaders « conjoncturels » ont émergé ; c'est que la nature a horreur du vide. Simplement, celui-ci a pris d'autres formes, qu'elles soient reconnues ou non. Et quelque part il me semble qu'il vaut mieux qu'elles le soient, sans quoi la déception risque d'être plus grande encore. Je m'explique en rappelant cette phrase de Spinoza que rapporte Frédéric Lordon : « On se débarrasse du tyran mais pas des causes de la tyrannie<sup>34</sup> ». Or donc, quand

---

34. F. Lordon citant Spinoza, *Et si on fermait la bourse*, émission Lâ-bas si j'y suis, diffusée le 6/03/2010 sur France Inter.

un extérieur (non partisan) convié par vos soins pour réaliser ce qu'en novlangue on nommerait un genre d'« audit » vous invite, à l'issue du travail, à prendre conscience de l'existant, à savoir, au hasard, qu'évidemment il y a des leaders dans votre équipe et que ce sont tel ou tel actuellement, tandis que vous vous étiez persuadés et collectivement convaincus d'avoir définitivement éradiqué la chose, on imagine sans peine que... bah ça pique un peu. Et c'est peut-être ça le plus douloureux. Ce qui est regrettable car au fond, un groupe a besoin d'orientation, nécessairement, sans quoi il devient moribond, il tourne en rond. Il n'y a donc aucun mal à cela. Là encore ce qui importe, ce sont les mises en forme de cette fonction, en vue d'en valider certaines collectivement, celles qui conviennent le mieux aux individus et aux situations. Et celles-ci peuvent être multiples. Enfin, pour se détendre encore un peu plus vis-à-vis de ces états de choses et pouvoir rire de soi au fond, il faut nous rappeler combien viser un fonctionnement autogestionnaire est difficile, chiant, long et contraignant pour les personnes qui s'y essaient. Mais pour autant, a-t-on mieux à faire ? Par ailleurs, on a beau poursuivre des finalités de ce type (autogestionnaires), il existe sans doute une certaine naïveté quant à s'imaginer pouvoir vivre et travailler collectivement et autrement, en se passant totalement d'organisations au sens d'institutions. « Car en termes spinozistes le collectif est un mode, il est/a donc une puissance, et cette puissance s'exerce nécessairement. [...] Avec l'institution comme manifestation de la puissance du collectif, on commence à avoir un concept. Évidemment un concept très sous-déterminé – mais comme tous les concepts. Auquel il faudra ajouter beaucoup de choses (particulières) pour lui faire rejoindre des cas empiriques (particuliers). Mais qui permet au

moins de comprendre que, si par institution il faut comprendre l'effet de la puissance du collectif telle qu'elle s'exerce nécessairement, s'il faut comprendre que le fait institutionnel est le mode d'existence même du collectif en tant que collectif, alors l'idée de la vie sans institution apparaît pour ce qu'elle est : une pure chimère, et même une contradiction dans les termes. "De l'institution" se recréera nécessairement car nécessairement la puissance du collectif s'exerce ; le collectif n'existe pas autrement que dans les manifestations de sa puissance, dont il ne saurait en aucun cas être séparé<sup>35</sup> ». Bien entendu dans une telle perspective, on essaie de bâtir ensemble celles qui nous vont le mieux, nous correspondent le plus et sont les plus adaptées à la situation. Alors les penser au mieux, oui, mais imaginer s'en passer, non<sup>36</sup>. Et pour cause !

J'ai écrit cette histoire parce que j'ai aimé ce projet. J'ai aimé ce collectif et j'ai aimé ses membres. J'ai aimé ces personnes ainsi que celles qui se sont au fil du temps constituées en réseau de soutien. J'ai aimé celles et ceux avec qui nous avons, l'espace de quelques années, tenté de construire autre chose, et selon moi, des choses importantes, de belles choses.

Cette perception, bien que très générale et ne résistant pas, c'est évident, à l'observation du détail, n'en reste pas moins le sentiment fondamental qui m'a animé cette dizaine d'années. Je dirais huit ans pour être exact. J'ai en effet trouvé dans cette aventure à la fois du sens, de la valeur, de la cohérence d'ensemble, de

---

35. F. Lordon, extrait d'une série d'entretien avec la revue *Ballast*, consulté sur : <https://www.revue-ballast.fr/frederic-lordon-rouler-sur-le-capital-2-3/>

36. J. Freeman, *La tyrannie de l'absence de structure*, 1970.

l'importance même au fait qu'existe ce type d'initiative. Une forme de foi m'animait sans doute, mais pas au sens religieux du terme bien entendu. Nous étions tous, il me semble, radicalement athées mais sans ignorer cependant que les communautés les plus durables étaient des communautés religieuses. Alors, paradoxe ? Peut-être pas. Car qu'est-ce qui permet à ce genre d'expérimentations de durer en fin de compte ? Eh bien quelque part, cela nécessite que quelque chose d'ordre supérieur, une forme de croyance pour le coup, une histoire, des récits que l'on se raconte, emporte à la fois l'adhésion et dépasse chacun de ses membres. En somme, quelque chose de plus grand. Une construction, fruit d'une vision devenue croyance collective et portée plus ou moins comme telle par les personnes engagées. De la même manière, c'est lorsque cette « foi » s'estompe, que l'on assiste alors au commencement de la fin. C'est-à-dire au mouvement plus ou moins rapide vers la mort ; inéluctable, car faisant partie de la vie. Par amusement, je peux esquisser une analogie entre le phénomène de vie et de mort d'une civilisation telle que Michel Onfray en parle, et celui d'une telle expérimentation autogestionnaire. Il dit ainsi, en référence à Hegel, qu'une civilisation est fondée sur une spiritualité, une foi, et que quand celle-ci commence à décliner (décadence), survient l'appel à la raison pour tenter de justifier, d'empêcher ce mouvement vers la mort. Il y a un moment où, quand la foi ne suffit plus et que l'on en vient à essayer d'expliquer, de rationaliser, c'est sans doute signe que la civilisation en question n'est plus aussi puissante. Surgit alors « l'espèce d'épuisement qui fait qu'on va demander à la raison de justifier ce que la foi rendait possible précédemment<sup>37</sup> ».

---

37. M. Onfray, *La grande interview : Michel Onfray*, RT France, consulté le 25/05/19.

On peut évoquer une histoire de balance des affects également. Balance dont les plateaux oscillent en permanence chez chacun entre plaisir et déplaisir, entre joie et tristesse ; quelque chose de l'ordre de « ça me convient plus que ça me disconvient ». Ou encore, autre énoncé, « dans cette situation, j'ai l'impression de composer davantage de rapports que d'en décomposer ». Car au fond, c'est cela qui fait que chacun pour lui-même poursuit son engagement, ou au contraire se désengage. Essentiel le plaisir dans ces histoires comme dans tant d'autres.

## Remerciements

En premier lieu, naturellement, je remercie les copains avec qui nous avons partagé au quotidien, durant ces denses années, la vie, le travail, les déceptions et les enthousiasmes, quelques échecs et encore une fois, selon moi, de vraiment belles réalisations. La puissance d'agir qu'a dégagée ce groupe ainsi que la dynamique collective qu'il a su impulser ne cessent aujourd'hui encore de m'impressionner.

Je remercie également chaleureusement le réseau proche, amis, familles qui, sans vivre au jour le jour cette aventure, y ont cru et l'ont soutenu de différentes manières, que ce soit financièrement et/ou par leur présence active et régulière, dans les moments joyeux comme dans les périodes difficiles.

Je remercie bien sûr les copains des deux autres collectifs de Terres Communes, qui ont eux aussi vécu ou vivent encore des aventures similaires quoiqu'avec leurs spécificités, et avec qui nous avons pu régulièrement partager ces vécus atypiques, les avancées comme les doutes. Ce qui aide réellement, et peut-être paradoxalement quand on évoque des histoires de collectifs, à se sentir moins seul dans ces tentatives de pratiques sociales expérimentales et alternatives.

Je remercie enfin ces centaines de personnes de passage que nous avons vu défiler au cours de cette décennie pour des séjours à durée variable. Espérant que chacune ait pu tirer pour elle-même quelque chose de cette expérience aux côtés de l'équipe, il me semble évident que leurs contributions, selon les moyens et

possibilités du moment, ont grandement participé au développement de ce projet, à sa manière hors normes.

Reconnaissance à tous.





Menée du troupeau de chèvres au crépuscule.



## À paraître aux éditions du commun

*Petit manuel de l'habitant participatif. Batir du commun au-delà des murs* — Samuel Lanoë

*Manifeste du Tiers paysage* — Gilles Clément,  
préface d'Alexis Pernet

*Vous ne pourrez rien contre nous, nous vous empêchons de vieillir* — Des lascars du LEP électronique

## Récemment paru

*L'horizon est ici. Pour une prolifération des modes de relations* — Myriam Suchet

*Agir ici et maintenant. Penser l'écologie sociale de Murray Bookchin* — Floréal M. Romero,  
préface de Pinar Selek et postface d'Isabelle Attard

*Un paysage du renversement. Des agriculteurs à l'école du sol* — Clémence Bardaine et Alexis Pernet

En écoute et téléchargement gratuit sur le site des éditions : [www.editionsducommun.org](http://www.editionsducommun.org).

Achévé d'imprimer en décembre 2019  
par CPI Firmin-Didot  
16 rue Firmin - 27650 Mesnil sur L'Estrée  
pour le compte des éditions du commun.  
Imprimé en France